Date Due

ANTHOLOGIE

DES

POÈTES CANADIENS

ANTHOLOGIE

DES

Poètes Canadiens

COMPOSÉE PAR

JULES FOURNIER

MISE A JOUR ET PRÉFACÉE
PAR

OLIVAR ASSELIN

(TROISIÈME ÉDITION)



GRANGER FRÈRES
(LIMITÉE)
ÉDITEURS
MONTRÉAL
1933


TORONTO PUBLIC LIBRARY

PRÉFACE

DES DEUX PREMIÈRES ÉDITIONS

Une littérature peut être nationale par la nature des sujets, mais à condition d'être d'abord une littérature, c'est-à-dire autre chose qu'un ensemble d'écrits sans valeur littéraire propre. Si l'on admet cette condition, il y a bien un ensemble d'ouvrages serbes qui par son mérite littéraire constitue une littérature serbe, un ensemble d'ouvrages tchèques qui par son mérite littéraire constitue une littérature tchèque, un ensemble d'ouvrages polonais qui par son mérite littéraire constitue une littérature polonaise, mais ce qui s'est publié chez nous d'ouvrages à prétentions littéraires sur des sujets canadiens ne saurait constituer une littérature canadienne.

Une littérature peut encore être nationale par un certain génie propre de ses écrivains et indépendamment de la nature des sujets: tel est, par exemple, le cas de la littérature belge, à laquelle on ne saurait nier l'originalité, même quand Verhaeren et Max Elscamp en poésie, Lemonnier, Rodenbach et Maeterlinck en prose, expriment des sentiments purement humains. Tel est aussi le cas des littératures slave et scandinave, qui par Tolstoï et autres romanciers russes, le dramaturge Ibsen, les critiques Bjœrnson et Georges Brandes, ont traité dans un esprit et dans un style à elles des sujets d'intérêt universel. Ce génie propre qui consiste dans une certaine manière originale d'envisager et d'exprimer la vie, osera-t-on affirmer qu'il se manifeste à un degré quelconque dans la masse indigeste de notre production littéraire? On parcourrait bien, il est vrai, la plupart des pays du monde, même les plus sauvages, sans trouver rien qui ressemble, même de loin, au ton ordinaire (nous disons ordinaire*) de notre production en vers et en prose. Mais l'originalité qui consiste à faire fi des idées, à cultiver obstinément le lieu commun, à ignorer dans ses écrits le dictionnaire et la grammaire, n'est pas, ne sera jamais, que je sache, de celles qui confèrent aux œuvres littéraires le caractère national. À la seule condition de s'imposer pendant quelques années un enseignement*

public comme le nôtre (l'enseignement public ne se donne pas seulement à l'école: la famille, la presse, les associations, y contribuent), et d'ériger sur ses frontières une muraille de Chine comme celle qui nous a jusqu'ici séparés de la France, n'importe quel pays pourra avoir des journaux comme les nôtres, des romans comme les nôtres, de la critique littéraire comme la nôtre, et, sauf quelques œuvres d'exception, une poésie comme la nôtre; c'est-à-dire des journaux, des romans, une critique, une poésie, auxquels l'étranger s'intéresse surtout par curiosité de collectionneur.

*Une littérature, sans être nationale par la nature des sujets ni par le génie propre de ses écrivains, peut encore se dire nationale pour la double raison qu'elle s'exprime dans un idiome particulier et qu'elle s'impose à l'attention du monde par des qualités de style exceptionnelles. Dix Gibbons constitueraient une littérature anglaise, quoique l'*Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire romain *ne soit anglaise ni par le sujet ni à vrai dire par le style. Goëthe n'avait d'allemand que la langue, il s'en faisait gloire; et pourtant il semble qu'une demi-douzaine de Goëthes formeraient à eux seuls une assez enviable littérature allemande. Les écrivains canadiens qui approchent de Goëthe, ou seulement de Gibbon, ou même de poussifs prosateurs comme Steele et Addison en Angleterre et Le Sage en France, ils n'existent que sur les frises de nos bibliothèques. Ces invraisemblables accolades de noms paraissent chez nous toutes naturelles, au point que l'homme de goût qui à leur vue gambade de joie, se tord d'hilarité, le fait au risque de son existence, littéralement; mais le nègre martiniquais ou haïtien qui a passé par l'école française en percevrait à l'instant le ridicule.*

Notre manque de sens critique est tel, que presque tout ce que nous venons de poser, qui est la vérité exacte, mathématique, — ou, comme nos poètes commencent à dire: «invulnérable,» — passera pour boutades aux yeux du plus grand nombre, et que personne, ou à peu près, ne se donnera la peine d'en scruter le bien fondé. C'est effectivement le sort qu'aux environs de 1905 eut un article où Jules Fournier, parlant des Études *de M. Charles ab der Halden*

sur la littérature canadienne, soutenait aux lecteurs de la Revue canadienne, *l'inexistence de cette littérature. Comment pareil article trouva grâce devant le gardien de ce caveau funéraire et orthodoxe, la chose paraîtra certainement mystérieuse aux siècles à venir. Byron disait:* Wordsworth sometimes wakes; *et le chansonnier Ferny fait dire au notoirement funèbre M. Brisson: «Soyons folichons, parlons de la Révolution française.» J'imagine que le directeur de la* Revue canadienne *se réveilla pour une fois, et que pour une fois il s'écria: Soyons folichons; laissons résonner parmi les morts la voix d'un humoriste!*

Le lecteur prenant la chose de même, l'article fut bientôt oublié. Au cas cependant où quelques-uns en auraient gardé souvenir, je dirai — comme la chose me semble à moi — pourquoi Fournier, sans avoir jamais changé d'opinion, consacra à la composition d'une anthologie des poètes canadiens le loisir de ses dernières années.

* * *

Si plaisant que cela puisse paraître, je connus Fournier à la Presse. *C'était à l'automne de 1903. J'avais vingt-huit ans; je venais de résigner les fonctions de secrétaire particulier de M. Gouin pour entrer à ce journal comme directeur de l'information. Lui, à peine sorti de l'adolescence, il était reporter. Cinq semaines plus tard nous avions l'un et l'autre quitté les messieurs Berthiaume, moi pour fonder, avec M. Bourrassa, le* Nationaliste, *lui pour passer au* Canada, *d'où il venait bientôt nous rejoindre dans une des entreprises politiques les plus hardies et, à tout prendre, les plus étonnantes de ces dernières années. Le* Nationaliste *avait vu le jour en mars 1904; au commencement de 1908, je l'abandonnais, usé. Fournier, qui collaborait depuis quelque temps au journal sous un pseudonyme, m'y remplaça. En mars 1910 nous quittions ensemble le* Devoir, *vieux de deux mois, à la fondation duquel nous avions tous deux modestement contribué. Il passa rapidement à la* Patrie, *puis fonda l'*Action; *cinq ans plus tard il renonçait au journalisme, après une carrière d'un peu moins de huit années. A ce moment, en*

*politique, il était déjà d'un profond pessimisme; que de fois ai-je entendu dire à cet homme droit, sincère, désintéressé, qui avait à mainte reprise bravé la prison pour ses idées: «A quoi bon?» Un simple coup d'œil sur les cinq années de l'*Action *fera voir que, malgré certaines aversions instinctives qui auraient suffi à le classer dans le grand parti des honnêtes gens, il avait cessé de se passionner pour la politique: des malfaiteurs publics que nous avions voulu occire, un trop grand nombre portaient encore haut la tête, vivants témoins de l'imbécillité populaire entendue au sens latin du mot; et il n'est pas non plus impossible qu'à voir les dieux de plus près il ait mieux compris la naïveté de certaines admirations comme la futilité de certaines haines... Sa retentissante candidature au conseil municipal de Montréal fit croire un instant qu'il était repris, réenvoûté. Défi au sort, gageure sportive, mystification délibérée du bourgeois, qu'au fond il abhorrait: il y eut de tout cela dans cette affaire. Il gagna le pari, il fut élu. Le ressort n'en était pas moins cassé...*

Eh bien! ce sceptique, ce désabusé, ce broyeur de noir, ceux qui l'eurent pour compagnon de travail ou qui, en tout cas, jouirent de son intimité durant les dernières années de son existence, diront qu'il s'intéressa jusqu'à la fin avec la même ardeur, avec le même patriotisme passionné et maladif, à l'avenir de la langue française en notre pays. Pour les beaux yeux de cette noble dame, il eût à lui seul accepté bataille du Canada anglais tout entier, y compris les parlementaires de qui il relevait comme traducteur au Sénat. Même on le vit maintes fois, par pur scrupule intellectuel, tourner le dos à la bohème, s'imposer pendant des semaines une dure discipline, pour pouvoir traduire en ce français limpide qu'il avait appris de ses bons maîtres Racine, Voltaire, Louis Veuillot et Anatole France, de l'anglais à faire vomir un reporter du Montreal Star. *Ce fidèle serviteur de la langue, de la pensée française, il se moquait, et à bon droit, de ce qui, dans la bouche de journalistes qui ruminent leurs lieux communs avec la même délectation que les bœufs leur paille, prenait le nom prétentieux de littérature canadienne. Mais rien qu'à juxtaposer la «poésie» canadienne de 1800 à 1840 et celle d'aujourd'hui,*

il ne pouvait point ne pas être frappé et ne pas se réjouir du progrès accompli chez nous sous le double rapport du sentiment et de l'expression poétiques.

* * *

Ce n'est pas que tout, absolument tout, soit mauvais dans la production de 1800 et de 1840. Si lamentables que soient les exercices d'écolier qui ont fait entrer Mermet, Viger, Norbert Morin, Michel Bibaud, Bédard, Petitclair, au panthéon poétique, et quelques défauts (enflure, pédanterie mythologique, préciosité, goût de la cheville et de l'inversion) que les rimeurs canadiens de cette époque doivent à l'imitation d'une période (fin du XVIIIe siècle et commencement du XIXe) qui pour la poésie fut bien la plus pauvre de toute la littérature française, on ne relit pas sans intérêt, voire sans plaisir, le Petit bonhomme *de Joseph Quesnel, certaines chansons, surtout patriotiques, de Morin, de Mondelet, de Napoléon Aubin, certains vers épiques de François-Xavier Garneau. Mais outre que deux des principales figures du groupe, Quesnel et Aubin, sont, comme Mermet, nées à l'étranger, pourquoi ne pas reconnaître qu'à tout prendre il serait difficile de trouver, aux époques de civilisation, un nombre égal de rimeurs ayant livré à la publicité, dans un nombre d'années égal, un nombre égal de vers illisibles?*

Avec Chauveau, Fiset, Crémazie, Fréchette, Alfred Garneau, Napoléon Legendre, Pamphile Lemay, la seconde période est en progrès sur la précédente. Toutes proportions gardées, ceux-là sont à Bibaud et à Viger comme Hugo, Lamartine et Musset à Le Franc de Pompignan, à l'abbé Delille, aux bardes ampoulés de la Révolution et aux poètes officiels du Premier Empire. Il sera beaucoup pardonné à Crémazie, à Fréchette, à Lemay, parce qu'ils ont eu du souffle. Et loin de nous de prétendre que Tonkourou *de Pamphile Lemay ne soit pas en soi une œuvre intéressante, que le* Mississipi *de Fréchette et certaines pièces de Beauchemin ou d'Alfred Garneau vaillent par leurs proportions seulement. Mais il aura manqué à cette génération, pour marquer ailleurs qu'au Canada ou devant*

les jurys académiques français appelés à juger la poésie estimable, l'originalité de la pensée, l'intensité du sentiment, la souplesse et la variété du rythme, la richesse du vocabulaire, l'aptitude à traiter tous les sujets avec un bonheur au moins relatif. Ne craignons pas de le dire, la poésie canadienne d'aujourd'hui vaut mieux.

Fournier songea d'abord à faire figurer dans son Anthologie tous ceux que la critique avait, à tort ou à raison, qualifiés de poètes. Je n'ai pas cru outrepasser mon droit ni compromettre l'objet de son travail en prenant sur moi de mettre à la porte, sans plus de façons, un certain nombre d'Anciens qui n'ont pas à leur actif cinquante vers bons ou mauvais et méritent parfaitement l'oubli complet où ils sont tombés: Laviolette, Phelan, Lartigue (bon évêque loyaliste, pitoyable rimailleur). Avec les contemporains, impossible: ils étaient trop; tout au plus me suis-je permis de retirer à certains l'imprimatur que Fournier ne leur donna manifestement qu'à titre provisoire. Par comparaison, notre époque n'est donc pas présentée sous un jour particulièrement favorable. Mais il sera facile au lecteur de reconnaître parmi les contemporains ceux qui expriment le plus fidèlement l'esprit et les tendances de leur temps. La poésie canadienne d'aujourd'hui, c'est Nelligan, Gill, Lozeau, Paul Morin, Chopin, Doucet, Ferland, Delahaye, Blanche Lamontagne, même ce Louis Dantin, disparu mystérieusement aussitôt qu'apparu, et dont le Noël intime, dans notre littérature honnêtement ou faussement bien pensante, retentit douloureusement comme, au Sanctus d'une messe de l'aurore, parmi le recueillement des fidèles, le cri aigu d'une vierge épuisée de jeûne, affolée par le doute. Et s'il est malheureusement trop vrai que Nelligan, Lozeau, Paul Morin, Chopin, Doucet, Louis Dantin, ont en général l'haleine plutôt courte, ils ne l'ont jamais mauvaise. Je veux dire qu'ils ont, en matière intellectuelle, un souci de propreté qui est déjà un acheminement vers la haute culture; qui est, en tout cas, la condition première de l'expression poétique. Ils manquent d'originalité, de pensée personnelle? Oui, mais ils lisent, mais ils cherchent; chacune de leurs œuvres nouvelles dénote des études plus étendues, une application, un effort plus consciencieux, et

le grand poète que nous faillîmes avoir en Nelligan, que Morin a laissé entrevoir dans son Paon d'émail, *Chopin dans son* Cœur en exil *et Lozeau dans quelques pages de son* Miroir des jours, *qui sait s'il n'est pas là, qui frappera tantôt à notre porte? Avec son admirable sens critique, Fournier ne pouvait pas croire à l'existence d'une littérature canadienne. En nous faisant toucher du doigt, si l'on peut dire, la supériorité de Nelligan, de Paul Morin, (pardon, Morin! pardon, Nelligan!) sur Denis-Benjamin Viger et Michel Bibaud, il a fait œuvre nationale sans sortir de la vérité.*

* * *

A la mort de Fournier, quelques-uns des jeunes poètes les plus intéressants d'aujourd'hui n'avaient pas encore débuté: citons entre autres Edouard Chauvin, Jean Nolin, Émile Venne. J'ai cru me conformer à son dessein en leur faisant une place dans ce recueil, qui aussi bien aurait paru depuis longtemps si les événements, et une certaine paresse d'esprit due à la déshabitude d'écrire, ne m'avaient empêché de livrer plus tôt à Madame Fournier, pieuse et intelligente gardienne de la mémoire de son mari, la préface qu'on attendait de mon amitié.

Fournier a éparpillé dans le Nationaliste, *dans l'*Action *et dans les deux premiers mois du* Devoir *une œuvre littéraire et humoristique qui en notre pays ne serait pas de mince valeur. Il a laissé en manuscrit des observations incomplètes mais captivantes comme tout ce qui sortait de son cerveau, sur ce qu'il appelait la faillite du nationalisme, et sur l'ouvrage de M. Louvigny de Montigny:* La langue française au Canada. *Dans l'intérêt des idées, seul objet pour lequel il se passionnât sur la fin de son existence, il importe que ces œuvres ne tombent pas dans l'oubli. En attendant qu'elles paraissent, l'*Anthologie des poètes canadiens *rappellera, à la génération qui grandit, le souvenir d'une des plus fines intelligences et d'un des plus grands cœurs que le Canada français ait connus.*

OLIVAR ASSELIN.

Montréal, ce trois mars mil neuf cent vingt.

AVERTISSEMENT

DES DEUX PREMIÈRES ÉDITIONS

Cet ouvrage n'est pas une Anthologie poétique, c'est-à-dire une collection des meilleurs morceaux de notre poésie, mais une Anthologie des Poètes, c'est-à-dire une collection des meilleures pièces de chaque poète. Pour en faire une véritable histoire de la poésie canadienne, Jules Fournier avait tenu à y faire figurer, avec des notes biographiques, à la fois ceux qu'on a accoutumé de regarder comme des poètes, qu'ils le soient ou non, et ceux qu'on ne regarde pas ordinairement comme tels, mais qui le sont: il n'en voulut exclure que ceux qu'on ne tient pas ordinairement pour des poètes et qui, de fait, ne le sont pas.

L'intelligence historique et même critique de l'ouvrage exigeait le respect d'un certain ordre chronologique. D'autre part, l'application de cet ordre aux œuvres prises individuellement, sans égard à leur paternité, eût en grande partie détruit l'intérêt humain que doit présenter une histoire littéraire qui vise précisément à renseigner sur la personne et les mérites respectifs des auteurs. On a donc cru sage d'établir une double chronologie: l'une sur la date de naissance des poètes, l'autre sur la date de naissance des œuvres. Sauf pour un ou deux vivants qui ont préféré laisser planer du mystère sur leur identité, la date de naissance des poètes a dans chaque cas pu s'établir aisément. On y a accolé, lorsqu'il y avait lieu, celle de la mort. Quant aux pièces, lorsqu'elles proviennent d'un ouvrage daté, on en a seulement indiqué la provenance, sans fournir d'autres précisions, qui d'ailleurs auraient offert peu d'intérêt; autrement, l'on s'est efforcé — parfois en vain — de leur assigner dans le temps leur place exacte.

Les plus mauvais poètes du Canada français venant les premiers dans l'ordre chronologique, l'Anthologie commence forcément par les plus mauvais vers; et quand nous parlons de mauvais vers, la loyauté nous commande d'avertir qu'il s'agit ici de vers comme probablement jamais autre anthologiste ne fut ni ne sera dans la triste obligation d'en publier. Selon qu'il se proposera d'embrasser d'un patient regard toute l'évolution de notre production poétique ou de s'arrêter à la fleur de cette production, le lecteur, lui, pourra à son gré commencer par le commencement ou par la fin.

Pour ce qui est des vivants, nous n'osons pas espérer que le plan et l'exécution de cet ouvrage recevront l'approbation unanime des poètes, gent irascible. Nous leur devons cependant des remerciements publics pour le gracieux empressement qu'ils ont mis à nous fournir les matériaux dont nous avions besoin, et même, en certains cas, ceux dont nous n'avions pas besoin.

Un dernier mot.

Plusieurs poètes — Mermet (J. D.) Chauveau (P. J. O.) et quelques autres — se sont rencontrés qui jusqu'à leur mort inclusivement portèrent, à la manière américaine, des initiales au lieu de prénoms. Puisqu'ils attachèrent de leur vivant si peu d'importance à l'attribut prénominal, il leur sera bien égal dans la tombe que nous les baptisions d'office pour l'histoire. Nous avons fait la chose le plus consciencieusement possible, en nous aidant de la tradition. Nous n'avons toutefois pas cru devoir nous reporter aux registres de l'état civil, qui du reste, dans la plupart des cas, auraient tout simplement indiqué une demi-douzaine de prénoms au lieu d'un. Si nous avons fait erreur, ce sera une leçon pour les L. O., les F. L., les J. P.-U., les J. M. A. et les J. B. T. A. d'aujourd'hui.

O. A.

Montréal, ce 10 mars 1920.

AVERTISSEMENT

DE LA TROISIÈME ÉDITION

La deuxième édition de l'*Anthologie des poètes canadiens* était exactement identique à la première, sauf l'addition d'une note en réponse à certains poètes contemporains qui s'étaient estimés trop peu considérés. Celle-ci, la troisième, ne porte pas la note en question, supprimée comme n'ayant plus d'actualité, mais on y a modifié le choix des poètes par des suppressions et des additions de manière à la rendre conforme, comme la première, au dessein de Jules Fournier. Celui-ci, voulant faire œuvre d'histoire littéraire plutôt que de critique, avait inclus dans son recueil les œuvres les plus représentatives des poètes les plus représentatifs de chaque époque. L'auteur de cette nouvelle édition, Madame Jules Fournier, devait forcément remettre l'*Anthologie* à jour en y faisant une place aux poètes nouveaux, mais l'importance relative des époques ayant changé, par suite surtout du progrès de la production en abondance et en qualité depuis 1920, Madame Fournier a cru devoir aussi remanier l'espace consacré à chaque époque, dans le cadre déjà assez large, croyait-elle, de la première édition. Ce remaniement lui a d'ailleurs été facilité par le manque de titres évident en soi, plus évident encore à la comparaison, de certains «poètes» qui figuraient dans le recueil: journalistes, hommes politiques, magistrats, n'ayant rimé que quelques vers et, même au point de vue de l'histoire littéraire, des vers sans grande valeur. C'est ainsi qu'elle supprime 26 «poètes» investis de cette qualité par l'inexcusable indulgence de la critique ou par l'indulgence sans doute provisoire de Jules Fournier, décédé avant d'avoir eu le temps de reviser son tri comme il n'eût pas manqué de le faire. Ces retranchements se repartissent ainsi par période:

De Quesnel à Crémazie, 5;
De Crémazie à Desaulniers, 6;
De Desaulniers à Chopin, 15.

On s'étonnera peut-être que la troisième période ait perdu à elle seule plus que les deux autres réunies. Cela tient à ce que, pour mieux mettre en lumière la renaissance poétique de 1900, on avait d'abord cité dans l'*Anthologie* tous les collaborateurs des *Soirées du Château de Ramezay*, qui à l'exception de trois ou quatre (notamment de Nelligan) ont bien peu de mérite, et dont une dizaine ont été rayés cette fois, pour cette raison et aussi pour n'avoir jamais publié un livre. A la liste des poètes on a ajouté Émile Coderre, Hélène Charbonneau, Francis DesRoches, Medjé Vézina, Jean Loranger, Paul Gouin, Rosaire Dion, Jovette Bernier, Alfred DesRochers, Jeanne Grisé, Simone Routier, Éva Senécal, Robert Choquette, Alice Lemieux et Clément Marchand.

Pour ce qui est de certains poètes figurant dans la première édition, on a revisé le nombre des pièces, soit que, toute question de mérite à part, ils tînssent une place trop considérable par rapport à l'étendue du recueil, soit qu'ils eussent produit, depuis, des œuvres assez remarquables (bien entendu, ce terme, comme beaucoup d'autres du présent Avertissement, est employé au sens relatif) pour justifier une augmentation.

Quoi qu'il en soit des raisons d'être et justification de ces divers changements, le lecteur peut au moins tenir pour certain qu'ils ont été faits, comme le choix même de Jules Fournier, en dehors de tout esprit de coterie et sans autre motif que l'intérêt des lettres canadiennes. On est d'ailleurs prié d'observer que dans la nouvelle sélection il a été tenu compte des préférences des poètes eux-mêmes chaque fois que l'exéguïté de l'espace disponible ou l'intérêt manifeste de la justice littéraire ne s'y opposaient pas.

Pour une meilleure intelligence de ce qui précède et en justice pour son mari empêché par la mort d'expliquer son dessein, Madame Fournier, avec la permission de l'auteur, a laissé subsister la Préface et l'Avertissement de la première édition, écrits par l'homme qui connut le mieux Jules Fournier, M. Olivar Asselin.

A tous ceux, libraires, éditeurs, bibliothécaires, journalistes et poètes, qui l'ont aidée dans son travail, Madame Fournier exprime publiquement sa reconnaissance.

Joseph Quesnel

(1749-1809)

BIBLIOGRAPHIE. — En vers: Lucas et Cécile, *opéra, livret et musique;* — L'Anglomanie ou le Dîner à l'anglaise, *comédie en un acte;* — Les Républicains français ou la Soirée du cabaret (*Paris*). — *En prose:* Colas et Colinette ou le Bailli dupé, *comédie en trois actes, en prose, mêlée d'ariettes* (*Québec, 1788*).

Joseph Quesnel est en outre l'auteur d'un grand nombre de poésies: épîtres, épigrammes, chansons, etc., dont les plus intéressantes ont été recueillies dans le Répertoire National *de Huston. Les autres, restées pour la plupart inédites, sont conservées en manuscrit aux Archives du séminaire de Québec, dans la collection de documents réunie par Jacques Viger sous le nom de* Ma Saberdache.

Joseph Quesnel naquit à Saint-Malo, le 15 novembre 1749. Entré dans la marine à l'âge de dix-neuf ans (dès sa sortie de l'école), il parcourt successivement toutes les mers du monde, visitant en quelques années Madagascar, la Guinée, le Sénégal, puis la Guyane française, les Antilles, le Brésil, etc. Au retour de l'un de ces longs voyages (1779), on lui propose d'aller conduire à New-York un vaisseau chargé d'armes et de provisions pour les insurgés américains. Il accepte, mais se fait capturer en route par une frégate anglaise, qui l'amène à Halifax. C'est de là qu'il arrive à Québec. Bientôt après, décidé de s'établir définitivemnt au Canada, il prenait ses lettres de naturalisation. La même année, cependant, sa passion des voyages le poussait à entreprendre une longue excursion dans la vallée du Mississipi. Ce fut sa dernière aventure; il finit par se fixer à Boucherville, où il exerça pendant de longues années la tranquille profession de marchand de village. C'est là, dans les loisirs que lui laissait son négoce, qu'il composa ses vers. Il mourut à Montréal, le 3 juillet 1809.

LE PETIT BONHOMME VIT ENCORE

(1801)

Souvent notre plus doux penchant
Est condamné par la sagesse;
Elle nous commande sans cesse
De résister au sentiment;
Contre nos goûts elle murmure;
Mais veut-on vaincre la nature,
On s'aperçoit qu'au moindre effort
Le p'tit bonhomme vit encor!

Ariste, cet aimable acteur,
Par scrupule quitte la scène,
Il résiste au goût qui l'entraîne,
C'est un dévot plein de ferveur;
Mais qu'on lui parle de théâtre,
Il devient gai, même folâtre,
Son penchant le trahit d'abord:
Le p'tit bonhomme vit encore!

Lucas, déjà sur le retour,
Se livre à la philosophie,
Il veut, et pour toute sa vie,
Briser les chaînes de l'amour;
Il voit Aminte, et dans son âme
Soudain se rallume la flamme,
Du plaisir il sent le transport;
Le p'tit bonhomme vit encor!

Orgon, né fourbe et sans esprit,
A d'un trompeur le caractère;
La mort dit: J'en fais mon affaire.
Et la fièvre aussitôt le prit.
Il s'adresse au docteur Pennkrève;
C'est tout dire, il faut bien qu'il crève;
Eh bien ! il a trompé la mort,
Le p'tit bonhomme vit encor!

Le vieux Cléon, dans le barreau,
Est convaincu d'être faussaire;
Certes, il doit pour cette affaire
Gambiller au bout d'un cordeau;
Sa jeune épouse sollicite,
A son juge elle rend visite;
Femme jolie est un trésor:
Le p'tit bonhomme vit encor!

Les exploits d'un guerrier fameux
Causaient une terreur secrète;
On vous le tue dans la gazette,
Et tout le monde dit: Tant mieux!

Mais, tandis qu'on se félicite,
Voilà que le mort ressuscite;
Certes la gazette avait tort:
Le p'tit bonhomme vit encor!

La guerre a fait couler le sang
Dans tous les coins de ma patrie;
Jamais l'affreuse tyrannie
Ne fit périr tant d'innocents;
Pour moi que les destins prospères
Ont sauvé du sort de mes frères,
Je dis, en bénissant mon sort:
Le p'tit bonhomme vit encor!

Denis-Benjamin Viger

(1774-1861)

BIBLIOGRAPHIE. — En vers: quelques poésies éparses dans les journaux canadiens du temps. — En prose: Considérations sur les effets qu'ont produits en Canada la conservation des établissements du pays, les mœurs, l'éducation, etc., etc., de ses habitants, et les conséquences qu'entraîne leur décadence par rapport aux intérêts de la Grande-Bretagne (1809); — Analyse d'un entretien sur la conservation des établissements du Bas-Canada, des lois, des usages, etc., de ses habitants (1826); — Considérations relatives à la dernière révolution de la Belgique (1831); — Observations de l'honorable D.-B. Viger contre la proposition faite dans le Conseil législatif de rejeter le bill pour la nomination d'un agent de la Province en Angleterre (1835); — Mémoires relatifs à l'emprisonnement de l'honorable D.-B. Viger (1840); — La crise ministérielle (1844).

Denis-Benjamin Viger collabora en outre très activement à plusieurs journaux, à partir de 1792.

Denis-Benjamin Viger naquit à Montréal, le 19 août 1774. Il suivit d'abord les cours du Collège de Montréal (alors Collège Saint-Raphaël), puis se fit admettre au barreau (1799), où il devait bientôt se faire une grande réputation de science et de talent. Envoyé une première fois au parlement en 1808, il resta près d'un demi-siècle sur la scène politique. Remplit avec succès deux importantes missions diplomatiques en Angleterre avant l'insurrection de 1837. Jeté arbitrairement en prison comme insurgé le 4 novembre 1838, il y passa dix-neuf mois, «refusant obstinément de fournir caution et demandant

sans cesse son procès.» (Maximilien Bibaud) *Fit partie du ministère Draper de 1844 à 1848. Décédé à Montréal en 1861.*

Comme presque tous les hommes de sa génération, Denis-Benjamin Viger dut donner le meilleur de son activité à la politique, et c'est assez dire qu'il fit en sa vie plus de prose que de vers. Il a néanmoins laissé bon nombre de poésies, dont quelques-unes tout au moins, ne serait-ce qu'à titre documentaire, ne sont pas sans offrir un certain intérêt.

LE LION, L'OURS ET LE RENARD

(1823)

Certain Renard, un jour qu'il était en voyage,
De soins rongé, tourmenté de la faim,
Vit l'Ours et le Lion disputant pour un daim
Que chacun voulait sans partage.
«Parbleu ! se dit aussitôt le matois,
«De la forêt laissons faire les rois;
«En évitant leur mâchoire cruelle,
«Tirons parti de la querelle.»
Il n'était pas un franc Algérien,
Mais, comme on voit, bon Calédonien.
Pendant que sur le cas en lui-même il raisonne,
Deçà, delà, chaque lutteur,
De dent, de griffe avec fureur,
A l'autre de bons coups il donne,
Tant qu'à la fin, tous deux tombant de lassitude,
Maître Renard, sans plus d'inquiétude,
Peut sous leurs yeux cette aubaine enlever,
Aux dépens des héros s'égayer et dîner.

J'ai vu souvent dans ma patrie
Mes trop légers concitoyens,
Canadiens contre Canadiens,
Lutter avec même furie;
Nouveaux venus nos pertes calculer,
S'en enrichir et de nous se moquer.

Joseph Mermet

(1775-1820)

Une partie des vers de Mermet ont paru dans le Spectateur, *de Montréal, à partir de 1813. Voir aussi le* Répertoire National *de Huston.*

La collection Ma Saberdache, *aux archives du Séminaire de Québec, renferme en outre un grand nombre de pièces inédites du même auteur, ainsi que toute la correspondance entre Mermet et Viger.*

On ne sait que peu de chose de la vie de Mermet, si ce n'est qu'il naquit à Lyon, vers les 1775, et qu'il passa trois ans au Canada (1813–16). Il était lieutenant à ce fameux régiment de Watteville qui, de la Sicile où il faisait du service, vint en 1813 nous prêter main-forte contre les Américains. Son poème sur la victoire de Châteauguay, qu'il publia dès les premiers mois de son séjour au Canada, suffit à fonder son succès dans un pays où les hommes de lettres étaient rares et la critique peu exigeante.

Légitimiste ardent, le lieutenant Mermet se hâta, à la Restauration, de rentrer en France, où il s'attendait de voir enfin récompensé son attachement aux Bourbons. Mais, complètement méconnu par le nouveau régime, bientôt il regretta amèrement d'avoir quitté le Canada. La dernière fois qu'il donna de ses nouvelles (1820), il était à Marseille, déçu, pauvre, malheureux.

LA VICTOIRE DE CHATEAUGUAY
(1813)

La trompette a sonné: l'éclair luit, l'airain gronde;
Salaberry paraît, la valeur le seconde,
Et trois cents Canadiens, qui marchent sur ses pas,
Comme lui, d'un air gai, vont braver le trépas.
Huit mille Américains s'avancent d'un air sombre;
Hampton, leur chef, en vain veut compter sur leur nombre.
C'est un nuage affreux qui paraît s'épaissir,
Mais que le fer de Mars doit bientôt éclaircir.
Le héros canadien, calme quand l'airain tonne,
Vaillant quand il combat, prudent quand il ordonne,
A placé ses guerriers, observé son rival;
Il a saisi l'instant et donné le signal.
Sur le nuage épais qui contre lui s'avance,
Aussi prompt que l'éclair, le Canadien s'élance...
Le grand nombre l'arrête... il ne recule pas;

Il offre sa prière à l'ange des combats,
Implore du Très-Haut le secours invisible,
Remplit tous ses devoirs et se croit invincible.
Les ennemis confus poussent des hurlements.
Le chef et les soldats font de faux mouvements.
Salaberry, qui voit que son rival hésite,
Dans la horde nombreuse a lancé son élite;
Le nuage s'entr'ouvre; il en sort mille éclairs;
La foudre et ses éclairs se perdent dans les airs.
Du pâle Américain la honte se déploie;
Les Canadiens vainqueurs jettent des cris de joie;
Leur intrépide chef enchaîne le succès,
Et tout l'espoir d'Hampton s'enfuit dans les forêts.
Oui! généreux soldats, votre valeur enchante:
La patrie envers vous sera reconnaissante.
Qu'une main libérale, unie au sentiment,
En gravant ce qui suit, vous offre un monument:
«Ici les Canadiens se couvrirent de gloire;
«Oui! trois cents sur huit mille obtinrent la victoire.
«Leur constante union fut un rempart d'airain
«Qui repoussa les traits du fier Américain.
«Passant, admire-les... Ces rivages tranquilles
«Ont été défendus comme les Thermopyles;
«Ici Léonidas et ses trois cents guerriers
«Revinrent parmi nous cueillir d'autres lauriers.»

Michel Bibaud

(1782-1857)

BIBLIOGRAPHIE. — Épîtres, Satires, Chansons, Épigrammes, et autres pièces de vers *(1830). En prose:* Histoire du Canada, *vol. I (1837); —* Id., *vol. II (1844); —* Id., *vol. III (1878).*

Michel Bibaud collabora au Spectateur canadien. *Il fonda l'*Aurore du Canada *(1815) et le* Courrier du Bas-Canada *(1819), journaux politiques; la* Bibliothèque canadienne *(1825), l'*Observateur canadien *(1830), le* Magasin du Bas-Canada *(1832) et l'*Encyclopédie canadienne *(1842), journaux littéraires. En outre, il rédigea des manuels d'enseignement.*

Michel Bibaud naquit à la Côte-des-Neiges (près Montréal), le 20 janvier 1782. Après de solides études au Collège Saint Raphaël, aujourd'hui Collège de Montréal, il se livra d'abord à l'enseignemnt, mais pour peu de temps. Bientôt il se jetait dans le journalisme et la littérature. L'histoire de ses œuvres forme pour le reste l'histoire de sa vie. Il mourut à Montréal, en 1857.

SATIRE CONTRE L'IGNORANCE
(1819)

Mon étoile, en naissant, ne m'a point fait poète,
Et je crains que du Ciel l'influence secrète
Ne vienne point exprès d'un beau feu m'animer;
Mais comment résister à l'amour de rimer,
Quand cet amour provient d'une honorable cause,
Quand rimer et guérir sont une même chose ?
L'autre jour, arrivant au troisième feuillet
Contre l'Ambition, je reçois ce billet :
«Croyez-moi, cher ami, laissez-là la satire;
«Renoncez pour toujours au métier de médire.»
Un autre me rencontre, et me tient ce propos :
«Chacun vous dit l'auteur des essais satiriques
«Que naguère on a lus dans les feuilles publiques:
«Tous vos amis pour vous en seraient bien fâchés,
«Croiraient, par là, vous voir expier vos péchés.
«Que si votre destin à rimer vous oblige,
«Choisissez des sujets où rien ne nous afflige:
«Des bords du Saguenay peignez-nous la hauteur,
«Et de son large lit l'énorme profondeur;
«Ou du Montmorency l'admirable cascade,
«Ou du Cap-Diamant l'étonnante esplanade.
«Le sol du Canada, sa végétation,
«Présentent un champ vaste à la description,
«Tout s'y prête à la rime, au moral, au physique,
«La culture des champs, les camps, la politique.»
Qui dirait le berger, l'abeille, après Virgile ?
Qui dirait les jardins, les champs, après Delille ?
Et, quand on l'oserait, y gagnerait-on bien,
Serait-on bien compris au pays canadien,
Où les arts, le savoir, sont encor dans l'enfance;

Où règne en souveraine une crasse ignorance ?
Peut-on y dire en vers rien de beau, rien de grand ?
Non, l'ignorance oppose un obstacle puissant,
Insurmontable même, au succès de la lyre
Qui s'élève au-dessus du ton commun de dire,
Comme on dit en famille, en conversation,
Prodigue du tour neuf et de l'inversion,
L'un et l'autre proscrits par la rustre ignorance,
Par elle regardée comme une extravagance.
Oui, l'ignorance, ici, doit restreindre un rimeur,
Ou, s'il est obstiné, doit lui porter malheur.
Pour l'ignorant lecteur, obscur, impénétrable,
Il est qualifié d'insensé, d'exécrable;
On vous l'envoie au diable, à la maison des fous.
Particularisons : où trouver, parmi nous,
Qui ne confonde point le granit et le marbre;
Qui sache distinguer, sur la plante ou sur l'arbre,
Style, pétale, anthère, étamine, pistil;
Qui du même œil ne voie émeraude et béryl;
Qui de l'ordre toscan distingue l'ionique,
Le convexe du plan, le carré du cubique;
Qui ne confonde point la bise et le zéphyr,
Le pôle et l'équateur, la zone et le nadir;
Qui n'ignore comment se soutient notre terre;
Pour qui le moindre effet ne soit un grand mystère ?
Pourtant, je ne veux point, d'un style exagéré,
Dire, avec un auteur, que tout est empiré;
Que les premiers colons, nos ancêtres, nos pères,
Furent, bien plus que nous, entourés de lumières;
Qu'ils apprenaient bien mieux le latin et le grec;
Que les arts florissaient beaucoup plus dans Québec.
Suivant moi, ce langage est loin d'être orthodoxe;
Et, pour mettre à néant ce hardi paradoxe,
Il n'est aucun besoin d'un long raisonnement.
Un regard en arrière, un coup d'œil le dément,
Il suffit de savoir que, sous notre ancien maître,
Louis, nul imprimeur ici n'osa paraître;
Qu'on n'y faisait, vendait ni livre, ni journal :
Voyez, à ce sujet, quelques mots de Raynal;
L'exagération à part, on l'en peut croire.

Avant lui, Charlevoix offre, dans son histoire,
D'une ignorance étrange un exemple frappant:
Un mal épidémique, inconnu, se répand,
Met aux derniers abois tous les colons qu'il frappe.
Ainsi qu'en pareils cas, aux enfants d'Esculape
On recourt; mais voyant tous leurs soins superflus,
Ils déclarent tout net qu'ils ne soigneront plus;
Proclament que le mal provient de maléfice;
Accusent des sorciers l'envie et la malice,
Et, sans les secourir, laissent mourir les gens.
Vit-on des médecins, ailleurs, plus ignorants ?

. . . .

. . . .

Au village, quels sont les communs entretiens ?
Il est vrai que, vivant en des climats chrétiens,
Nos vierges ne vont pas, jongleuses mexicaines,
Se flageller, tirer le sang pur de leurs veines,
Pour, humaines, sauver un autre du trépas,
Ou du moins du ménage apaiser les débats,
Quand, d'un brutal époux dans la lune éclipsée,
L'ignorance leur montre une épouse blessée.
Il est vrai qu'à l'aspect de ces astres brunis
Nos peuples ne vont pas, par la peur réunis,
Et dévots, jusqu'au cou plongés dans les rivières,
Au ciel pour leur salut adresser des prières;
Ou pour en éloigner un horrible dragon,
Et battre du tambour et tirer du canon.
Non, mais combien encore, à l'aspect des comètes,
Se sentent inspirés, et deviennent prophètes!
Comme on dit au pays, prophètes de malheurs,
Troublant leurs alentours de leurs folles terreurs.
Combien d'autres, voyant l'avenir dans leurs songes,
Sont faits tristes ou gais par d'absurdes mensonges!
Des superstitions le mode est infini.
Pourtant, ne faisons point un tableau rembruni:
Bientôt nous jouirons d'un horizon moins sombre;
Déjà des gens instruits je vois croître le nombre;
Déjà Brassard, suivant les pas de Curatteau,

Donne au district du centre un collège nouveau.
Et, si mon vœu fervent, mon espoir, ne m'abuse,
Ou plutôt si j'en crois ma prophétique muse
(Une déesse, un dieu peut-il être menteur ?),
Ce noble exemple aura plus d'un imitateur.
Je crois même entrevoir, dans un avenir proche,
Le temps où, délivré d'un trop juste reproche,
Où par le goût, les arts, le savoir illustré,
Comptant maint érudit, maint savant, maint lettré,
Le peuple canadien, loué de sa vaillance,
Ne sera plus blâmé de sa rustre ignorance;
Où, justement taxé d'exagération,
Mon écrit, jadis vrai, deviendra fiction.

F.-X. Garneau

(1809-1866)

BIBLIOGRAPHIE. — En vers: nombre de pièces parues dans les journaux du temps et dont la plupart ont été recueillies par Huston dans son Répertoire national. — *En prose:* Histoire du Canada, *vol. I (1845);* — Id., *vol. II (1846);* — Id., *vol. III (1848). — On trouvera en outre de lui, dans le* Foyer canadien *de 1863, des impressions de voyage qui ne sont pas sans intérêt.*

*La Librairie Alcan a entrepris en 1913 une réédition, en deux volumes in-8, de l'*Histoire du Canada *de F.-X. Garneau, avec une préface de M. Gabriel Hanotaux, de l'Académie française, et une introduction de M. Hector Garneau, petit-fils de l'auteur. Les deux volumes sont actuellement en librairie.*

*François-Xavier Garneau naquit à Québec, le 15 juin 1809. Sa famille était pauvre, et le pays, à cette époque, n'offrait que d'infimes moyens d'instruction. A douze ans il sortait de l'école pour n'y plus remettre les pieds. Quatre ans après il entre chez un notaire Campbell pour y faire sa cléricature. Un jour un camarade anglais lui jette à la face: «Après tout, qu'êtes-vous donc, vous Canadiens français? Vous n'avez même pas d'histoire. — Quoi! réplique-t-il, nous n'avons pas d'histoire! Eh bien, pour vous confondre, je vais moi-même la raconter». Tel fut le point de départ de la grande œuvre qui devait occuper toute sa vie. Il entreprit en 1831 pour sa documentation un voyage en France et en Angleterre qui dura trois ans. L'*Histoire du Canada *vit le jour en 1848. L'auteur mourut le 3 février 1866, à Québec.*

En poésie, Garneau, comme devait faire après lui son fils Alfred, a cultivé à la fois le genre grave et le genre léger.

LE DERNIER HURON

(1840)

Triomphe, destinée! enfin ton heure arrive,
O peuple, tu ne seras plus.
Il n'errera bientôt de toi sur cette rive
Que des mânes inconnus.
En vain le soir du haut de la montagne
J'appelle un nom, tout est silencieux.
O guerriers, levez-vous, couvrez cette campagne,
Ombres de mes aïeux!

Mais la voix du Huron se perdait dans l'espace
Et ne réveillait plus d'échos,
Quand, soudain, il entend comme une ombre qui passe,
Et sous lui frémir des os.
Le sang indien s'embrase en sa poitrine;
Ce bruit qui passe a fait vibrer son cœur.
Perfide illusion! au pied de la colline
C'est l'acier du faucheur!

Encor lui, toujours lui, cerf au regard funeste
Qui me poursuit en triomphant.
Il convoite déjà du chêne qui me reste
L'ombrage rafraîchissant.
Homme servile! il rampe sur la terre;
Sa lâche main, profanant des tombeaux,
Pour un salaire impur va troubler la poussière
Du sage et du héros.

Il triomphe, et semblable à son troupeau timide
Il redoutait l'œil du Huron;
Et lorsqu'il entendait le bruit d'un pas rapide
Descendant vers le vallon,
L'effroi soudain s'emparait de son âme;
Il croyait voir la mort devant ses yeux.
Pourquoi dès leur enfance et le glaive et la flamme
N'ont-ils passé sur eux?

Ainsi Zodoïska, par des paroles vaines,
Exhalait un jour sa douleur.
Folle imprécation jetée aux vents des plaines,
Sans épuiser son malheur.
Là, sur la terre, à bas gisent ses armes,
Charme rompu qu'aux pieds broya le temps.
Lui-même a détourné ses yeux remplis de larmes
De ces fers impuissants.

Il cache dans ses mains sa tête qui s'incline,
Le cœur de tristesse oppressé.
Dernier souffle d'un peuple, orgueilleuse ruine
Sur l'abîme du passé.
Comme le chêne isolé dans la plaine,
D'une forêt noble et dernier débris,
Il ne reste que lui sur l'antique domaine
Par ses pères conquis.

Il est là, seul, debout au sommet des montagnes,
Loin des flots du Saint-Laurent;
Son œil avide plonge au loin dans les campagnes
Où s'élève le toit blanc.
Plus de forêts, plus d'ombres solitaires;
Le sol est nu, les airs sont sans oiseaux;
Au lieu de fiers guerriers, des tribus mercenaires
Habitent les coteaux.

Que sont donc devenus, ô peuple, et ta puissance
Et tes guerriers si redoutés,
Le plus fameux du Nord jadis par ta vaillance,
Le plus grand par tes cités ?

LE PAPILLON

(1841)

Papillon
Que l'aurore
Fit éclore
Au gazon,

Je cours, voltige,
Dans mon manoir,
De tige en tige
Jusques au soir;
Dans la rose,
Doux séjour!
Je repose
Jusqu'au jour.

Et quand le jour commence,
S'offre pour me baigner
La perle qui balance
Aux branches d'églantier.

Et puis sur la colline
Où brillent cent couleurs,
Je joue et je butine
Dans le parfum des fleurs.

Sur le sein du zéphire
Je me berce en riant,
Et quand son souffle expire
Sur le coteau brûlant,

Sous ombrage
De moissons
Ou feuillage
De buissons,
Fraîcheur, silence,
Je trouve alors;
Sans que j'y pense,
Là je m'endors.
Douce vie
Suis ton cours,
Et fleurie
Sois toujours.

Si l'hirondelle
Tente souvent
Route nouvelle
Au firmament,

Toujours l'orage
Grondant tout bas
Et le naufrage
Suivent ses pas.

Moi, moins superbe
Et glorieux,
Sur un brin d'herbe
Je suis heureux.

Et la tempête,
Suivant son cours,
Loin de ma tête
Passe toujours.

On vit chez l'homme
Audacieux
Le front de Rome
Toucher les cieux.

Mais sur la terre
Passe Attila,
Dans la poussière
Rome croula.

D'où je folâtre
Au sein des champs,
Sur leur théâtre
Je vois les grands.

Tandis qu'en proie
Aux noirs pensers,
Leur tête ploie
Sous les dangers,

Sans souci, sans alarmes,
Je coule en paix des jours
Embellis par les charmes
De célestes amours.

Libre comme l'haleine
Des inconstants zéphirs,
Partout je me promène
Au gré de mes désirs.

Sans que je m'inquiète,
Oui, déjà j'aperçois
Ma poussière indiscrète
Avec celle des rois.

Papillon
Que l'aurore
Fit éclore
Au gazon,
Je cours, voltige,
Dans mon manoir,
De tige en tige
Jusques au soir;
Dans la rose,
Doux séjour!
Je me repose
Jusqu'au jour.

Napoléon Aubin

(1812-1890)

L'œuvre poétique d'Aubin consiste en quelques pièces publiées dans les journaux du temps.

Napoléon Aubin naquit à Chêne-les-Bougeries (Suisse), en 1812. Arrivé au Canada en 1834, il fondait trois ans après (1837) le Fantasque, *journal satirique dont le succès fut, tout de suite, considérable. Jeté en prison avec son imprimeur lors de la seconde insurrection (1838), force lui fut, cependant, d'en interrompre pour quelque temps la publication. En 1843, il fondait le* Castor, *qu'il abandonna par la suite pour passer à la rédaction du* Canadien. *Il est aussi le père d'une autre feuille, la* Tribune, *qu'il fonda en 1862 pour servir d'organe canadien-français au ministère MacDonald-Dorion. Napoléon Aubin mourut à Montréal, en 1890.*

LE JUSTE MILIEU

(1835)

L'on exagère en ce bas monde,
Et l'homme est entier dans son goût:
L'un ne voit de beau que la blonde,
Pour un autre la brune est tout.
L'un, singeant la philosophie,
Se rengorge dans son savoir,
Prétend que femme n'est jolie,
Que méditant un livre noir.
Je préfère à tous ces systèmes
Le plus grand, le plus précieux:
Amis ! évitons les extrêmes...
C'est toujours bien moins périlleux!

Si l'on voit se faisant la guerre
Les ultras et les libéraux,
Du moins on ne me verra guère
Disputer avec ces héros.
C'est différent près d'une belle,
J'aspire à pouvoir me trouver
Ultra dans mon amour pour elle,
Libéral, s'il faut le prouver.
Je préfère à tous ces systèmes
Le plus grand, le plus précieux:
Amis ! évitons les extrêmes...
C'est toujours bien moins périlleux!

Le classique et le romantique
Doivent ennuyer Apollon;
L'incrédule et le fanatique
Font souvent rougir la raison.
Et morale et littérature,
Cela même est exagéré;
Je crois que jusqu'à la nature
Ce siècle a tout dénaturé!
Je préfère à tous ces systèmes
Le plus grand, le plus précieux:
Amis ! évitons les extrêmes...
C'est toujours bien moins périlleux!

Le pauvre n'est jamais tranquille,
Le riche est rarement joyeux,
Un ignorant est inutile,
Un savant peut être ennuyeux.
Le vrai bonheur, suivant Horace,
Est dans la médiocrité;
C'est là que j'ai trouvé ma place;
Aussi j'y suis toujours resté.
Je préfère à tous les systèmes
Le plus grand, le plus précieux:
Amis ! évitons les extrêmes...
C'est toujours bien moins périlleux!

Pierre Petitclair

(1813-1860)

BIBLIOGRAPHIE. — En vers: quelques pièces parues dans les journaux du temps et dont la plupart ont été recueillies par Huston dans son Répertoire national. — *En prose:* Griphon ou la Vengeance d'un valet, *comédie (1837);* — Une Aventure au Labrador *(1848);* — La Donation, *comédie en deux actes (1848);* — Une partie de campagne, *comédie en deux actes (1865).*

Pierre Petitclair naquit à Québec, en 1813, mais vécut de longues années au Labrador et dans la Gaspésie. Il mourut en 1860.

LE RÈGNE DU JUSTE

(1843)

Assez longtemps régna l'ange du crime,
Tremblant et pâle il recule d'horreur :
En maudissant il a vu sa victime
Se relever forte après le malheur !
O ma patrie !
Terre chérie !
Repose en paix,
Ton ciel sera beau désormais.

Assez longtemps le sceptre tyrannique
Pesa sur toi, le martyr du pouvoir;
Un jour paraît où la pensée inique
Tombe et se brise à l'aspect du devoir!...
O ma patrie!
Terre chérie!
Repose en paix,
Ton ciel sera beau désormais.

Le mal fut fait, il en reste des traces,
Mais comme l'ombre elles disparaîtront;
De l'ennemi les jalouses menaces
N'ajouteront que la honte à son front.
O ma patrie!
Terre chérie!
Repose en paix,
Ton ciel sera beau désormais.

Gloire à Bagot, dont la mâle énergie
Sut ramener l'aurore de beaux jours!
Puisse le ciel en prolongeant sa vie,
De douces fleurs en parsemer le cours!
O ma patrie!
Terre chérie!
Repose en paix,
Ton ciel sera beau désormais.

Mais une larme a coulé sur ma lyre...
Chargés de fers gémissent des absents!...
O mon pays ! puissé-je bientôt dire:
«Noble pardon, inspire mes accents.»
O ma patrie!
Terre chérie!
Repose en paix,
Ton ciel sera beau désormais.

Georges-Étienne Cartier

(1814-1873)

BIBLIOGRAPHIE. — En vers: O Canada, mon pays, mes amours, *chanson patriotique. — En prose:* Discours de Georges-Étienne

Cartier, *accompagnés de notices par Joseph Tassé (Montréal, Sénécal & fils, 1893).*

Georges-Étienne Cartier naquit à Saint-Antoine (comté de Chambly), le 6 septembre 1814. D'abord élève au Collège de Montréal, puis admis au barreau en 1835, il se lançait vers le même temps, à la suite des Papineau, des Viger, des Nelson, dans le mouvement qui devait aboutir à l'insurrection de 1837. Député au parlement de Québec (1848), secrétaire de la Province (1855), puis procureur général du Bas-Canada (1856), il dirigea de concert avec sir John-A. Macdonald, à partir de 1857, tour à tour l'administration Macdonald-Cartier (26 novembre 1857-29 juillet 1858) et l'administration Cartier-Macdonald (6 août 1858-21 mai 1862). Entre autres œuvres qui employèrent son activité et son indomptable énergie, il convient de citer la construction du chemin de fer Intercolonial, la codification des lois du Bas-Canada, et surtout l'abolition de la tenure seigneuriale. Inutile de rappeler ici la part qu'il prit, en 1867, à l'établissement de cette Confédération canadienne dont le nom, dans l'histoire de notre pays, restera toujours étroitement lié au sien. Cartier mourut à Londres, le 20 mai 1873. Un vaisseau de guerre anglais rapporta ses restes à Montréal, où on lui fit de grandioses funérailles. Le Canada lui a fait élever, en 1881, un bronze imposant à l'ombre des édifices parlementaires d'Ottawa. Depuis 1914, un autre monument, élevé par souscription nationale sur les flancs du Mont-Royal, à Montréal, rappelle aux citoyens de la métropole canadienne le souvenir du grand homme d'État.

S'appuyant sur une vieille tradition de famille, sir G.-E. Cartier prétendait descendre d'un frère de Jacques Cartier. Des trois enfants qu'il avait eus, un seul vit encore: mademoiselle Hortense Cartier, de Cannes, en France.

O CANADA! MON PAYS! MES AMOURS!

(1835)

Comme le dit un vieil adage
Rien n'est si beau que son pays;
Et de le chanter, c'est l'usage;
Le mien je chante à mes amis.
L'étranger voit avec un œil d'envie
Du Saint-Laurent le majestueux cours;
A son aspect le Canadien s'écrie:
O Canada! mon pays ! mes amours!

Maints ruisseaux, maintes rivières
Arrosent nos fertiles champs;
Et de nos montagnes altières
De loin on voit les longs penchants.
Vallons, coteaux, forêts, chutes, rapides,
De tant d'objets est-il plus beau concours ?
Qui n'aimerait tes lacs aux eaux limpides ?
O Canada ! mon pays ! mes amours!

Les quatre saisons de l'année
Offrent tour à tour leurs attraits.
Le printemps, l'amante enjouée
Revoit ses fleurs, ses verts bosquets.
Le moissonneur, l'été, joyeux s'apprête
A recueillir le fruit de ses labours,
Et tout l'automne et tout l'hiver, on fête.
O Canada ! mon pays! mes amours!

Le Canadien, comme ses pères,
Aime à chanter, à s'égayer.
Doux, aisé, vif en ses manières,
Poli, galant, hospitalier,
A son pays il ne fut jamais traître,
A l'esclavage il résista toujours;
Et sa maxime est la paix, le bien-être
Du Canada, son pays, ses amours.

Chaque pays vante ses belles;
Je crois bien que l'on ne ment pas;
Mais nos Canadiennes comme elles
Ont des grâces et des appas.
Chez nous, la belle est aimable, sincère;
D'une Française elle a tous les atours.
L'air moins coquet, pourtant assez pour plaire.
O Canada ! mon pays! mes amours!

O mon pays! de la nature
Vraiment tu fus l'enfant chéri;
Mais d'Albion la main parjure
En ton sein le trouble a nourri.

Puissent tous tes enfants enfin se joindre,
Et valeureux voler à ton secours!
Car le beau jour déjà commence à poindre,
O Canada! mon pays! mes amours!

Pierre Chauveau

(1820-1890)

BIBLIOGRAPHIE. — En vers, on a de lui, outre des traductions du Dies iræ *et autres chants d'église (1888), un assez grand nombre de pièces détachées dont les plus remarquables sont incontestablement son* Donnacona *(1861) et sa* Messe de minuit *(1877). — En prose:* Charles Guérin, *roman (1853); —* Discours à la mémoire des braves tombés sur la plaine d'Abraham *(Québec, 1855); —* Relation du voyage du prince de Galles en Amérique *(1860); —* L'Instruction publique au Canada *(1876); —* François-Xavier Garneau, sa vie et ses œuvres *(1883).*

Chauveau est aussi l'auteur d'un grand nombre d'articles de journaux et d'études diverses sur des questions d'ordre littéraire, historique ou politique. Il donna notamment, pendant quinze ans (1840-55), une collaboration presque ininterrompue au Courrier des États-Unis *sur le mouvement politique au Canada.*

Pierre-Joseph-Olivier Chauveau naquit à Québec, le 30 mai 1820. Après de brillantes études au Petit Séminaire de cette ville, il fut tour à tour avocat (1841), député du comté de Québec au parlement du Canada (1849), ministre dans le cabinet Hincks-Morin (1851), directeur de l'Instruction publique dans le Bas-Canada (1853), premier-ministre de la Province de Québec (1867), président du Sénat (1873), président de la Commission du port de Québec (1874), enfin shérif de Montréal (1877). Il mourut à Québec, en 1890, laissant parmi ses compatriotes une grande réputation d'écrivain, d'orateur et d'homme d'État.

DONNACONA

(1861)

I

Stadaconé dormait sur son fier promontoire;
Ormes et pins, forêt silencieuse et noire,
Protégeaient son sommeil.
Le roi Donnacona, dans son palais d'écorce,
Attendait, méditant sur sa gloire et sa force,
Le retour du soleil.

La guerre avait cessé d'affliger ses domaines;
Il venait de soumettre à ses lois souveraines
Douze errantes tribus.
Ses sujets poursuivaient en paix, dans les savanes,
Le lièvre ou la perdrix; autour de leurs cabanes
Les ours ne rôdaient plus.

Cependant il avait la menace à la bouche,
Il se tournait fiévreux sur sa brûlante couche,
Le roi Donnacona!
Dans un demi-sommeil, péniblement écloses,
Voici, toute la nuit, les fatidiques choses
Que le vieux roi parla:

II

«Que veut-il, l'étranger à la barbe touffue?
Quels esprits ont guidé cette race velue
En deça du grand lac?
Pour le savoir, hélas! dans leurs fureurs divines,
Nos jongleurs ont brûlé toutes les médecines
Que renfermait leur sac!

«Cudoagny se tait; les âmes des ancêtres
Ne parlent plus la nuit; car nos bois ont pour maîtres
Les dieux de l'étranger;
Chaque jour verra-t-il s'augmenter leur puissance?
J'aurais pu cependant, avec plus de vaillance,
Conjurer ce danger.

«J'aurais pu repousser, loin, bien loin du rivage,
Le chef et son escorte, et châtier l'outrage
Par leur audace offert.
Mais de Cabir-Coubat ils ont toute la grève,
Et déjà l'on y voit un poteau qui s'élève,
D'étranges fleurs couvert.

«Ils ont dû tressaillir dans la forêt sacrée,
Les os de nos aïeux! Ma poussière exécrée
N'y reposera pas.
Les fils de nos enfants, bien loin d'ici peut-être,
Dispersés, malheureux, maudiront un roi traître,
Qu'on nommera tout bas.

«Taiguragny l'a dit: l'étranger est perfide,
Ses présents sont trompeurs, et la main est avide
Qui nous donne aujourd'hui:
Elle prendra demain mille fois davantage;
Mon peuple n'aura plus, bientôt, sur ce rivage,
Une forêt à lui.

«Taiguragny l'a dit: De ses riches demeures,
Où dans les voluptés il voit couler ses heures,
Leur roi n'est pas content.
Il lui faudrait encore et mes bosquets d'érables
Et l'or qu'il veut trouver caché parmi les sables
De mon fleuve géant.

«Jeunes gens, levez-vous et déterrez la hache,
La hache des combats! Que nulle peur n'arrache
A vos cœurs un soupir!
Comme un troupeau d'élans ou de chevreuils timides,
Tous ces fiers étrangers, sous vos flèches rapides,
Vous les verrez courir.

«Mais inutile espoir! leur magie est plus forte,
Et son pouvoir partout sur le nôtre l'emporte;
Leur Dieu, c'est un Dieu fort!
Quand il fut homme, un jour, dans un bien long supplice,
De ceux dont il venait expier la malice,
Ce Dieu reçut la mort.

«Domagaya l'a dit: les tribus de l'aurore,
Ni celles du couchant, plus savantes encore,
N'ont jamais inventé
De tourments plus cruels; mais, chef plein de vaillance,
Le Dieu des étrangers a souffert en silence,
Puis au ciel est monté.»

III

Ainsi parlait le roi dans son âme ingénue;
Et lui-même bientôt sur la flotte inconnue
Il partait entraîné.
Ses femmes, ses sujets, hurlèrent sur la rive,
Criant: *Agouhanna!* De leur clameur plaintive
Cartier fut étonné.

Et prenant en pitié leur bruyante infortune,
Le marin leur promit qu'à la douzième lune
Ils reverraient leur roi.
Des colliers d'ésurgni scellèrent la promesse,
Cartier les accepta; puis ils firent liesse,
Car il jura sa foi.

Douze lunes et vingt, et bien plus, se passèrent,
Cinq hivers, cinq étés, lentement s'écoulèrent;
Le chef ne revint pas.
L'étranger, de retour au sein de la bourgade,
Du roi que chérissait la naïve peuplade,
Raconta le trépas.

IV

Vieille Stadaconé! sur ton fier promontoire,
Il n'est plus de forêt silencieuse et noire;
Le fer a tout détruit.
Mais sur les hauts clochers, sur les blanches murailles,
Sur le roc escarpé, témoin de cent batailles,
Plane une ombre la nuit.

Elle vient de bien loin, d'un vieux château de France,
A moitié démoli, grand par la souvenance
Du roi François premier.
Elle crut au Dieu fort qui souffrit en silence,
Au grand chef dont le cœur fut percé d'une lance,
Elle crut au guerrier!

Donnacona au pays des ancêtres,
Domagaya lassé de servir d'autres maîtres,
Aussi Taiguragny.
Les vieux chefs, tout parés, laissent leur sépulture,
On entend cliqueter partout, comme une armure,
Les colliers d'ésurgni.

Puis ce sont dans les airs mille clameurs joyeuses,
Des voix chantent en chœur sur nos rives heureuses,
Comme un long hosanna.
Et l'on voit voltiger des spectres diaphanes,
Et l'écho sur les monts, dans les bois, les savanes,
Répète: *Agouhanna!*

Joseph Lenoir

(1822-1861)

BIBLIOGRAPHIE. — Poèmes épars de Joseph Lenoir-Rolland, *édités par Casimir Hébert* (*Montréal, 1916*).

Joseph Lenoir, aujourd'hui plus connu sous le nom de Lenoir-Rolland, naquit à Saint-Henri (près Montréal), le 15 septembre 1822. Admis au barreau en 1847, il était bientôt après attaché comme rédacteur aux bureaux de l'Instruction publique de la Province de Québec. C'est là qu'il trouva le loisir de rimer, pour les journaux et les revues, ses poésies, qui obtinrent à l'époque un vif succès et qu'un bibliophile montréalais, M. Casimir Hébert, lui-même poète à ses heures, a réunies en plaquette. Joseph Lenoir mourut à Montréal, le 3 avril 1861, à l'âge de 39 ans.

Il a surtout collaboré au Journal de l'Instruction publique.

NOTRE-DAME DE MONTRÉAL

(1857)

C'est un bloc de calcaire aux énormes assises
Il est là, sur un tertre, et ses hautes tours grises
Y soulèvent leur front altier.
Un grand fleuve à ses pieds roule ses claires ondes,
Et le commerce ardent, cette âme des deux mondes,
De ses riches produits l'entoure tout entier!

Qu'est-ce donc que ce temple au superbe portique,
Au fronton crénelé comme un castel antique,
Avec sa noble et large croix ?
Un goût sévère et pur, s'alliant au génie,
A mis dans son ensemble une telle harmonie,
Que la louche critique est devant lui sans voix!

C'est la maison de paix au milieu du tumulte,
C'est l'oasis d'où vient, par le désert inculte,
Par les flots des lointaines mers,
Quand il est fatigué des vains bruits de la terre,
S'asseoir le voyageur pieux et solitaire,
Ou celui dont le monde a fait les jours amers!

O demeure tranquille! ô sainte basilique!
Monument élevé sur la place publique
Comme un phare sur un écueil,
Je m'étonne toujours que parfois l'on t'oublie,
Mystérieux asile, où Dieu réconcilie
Ces voisins ennemis, la vie et le cercueil!

LES LABOUREURS

(1857)

Ne méprisons jamais le sol qui nous vit naître,
Ni l'homme dont les bras pour notre seul bien-être
S'usent à force de labeurs,
Ni ces robustes fils ployés sur leurs faucilles,
Ni son modeste toit, ni le chant de ses filles,
Qui reviennent le soir avec les travailleurs.

Ils moissonnent pour nous, et les fruits de leurs peines,
Blonds épis, doux trésors des jaunissantes plaines,
Blanches et soyeuses toisons.
Larges troupeaux chassés de leurs oasis vertes,
Toutes ces choses-là par eux nous sont offertes,
Et c'est avec leur or que nous les leur payons.

Notre avenir est là! nos champs gardent le germe
D'hommes propres à tout, au cœur changeant ou ferme,
Prenant un bon ou mauvais pli;
Dirigeons vers le bien leur mâle intelligence,
Instruisons-les; savoir, c'est narguer l'indigence,
Et peut-être sauver un peuple de l'oubli.

Il n'est que ce moyen d'atteindre un long bien-être,
D'attacher à ce sol fécond qui les vit naître
Les hommes aimant les labeurs,
De voir leurs nombreux fils ployés sur leurs faucilles,
Et d'entendre, le soir, le doux chant de leurs filles
Se mêler à celui des rudes travailleurs.

Antoine Gérin-Lajoie

(1824-1882)

BIBLIOGRAPHIE. — En vers: Le jeune Latour, *tragédie écrite en 1844 alors que l'auteur était encore élève au collège de Nicolet (Huston la donne tout entière au tome III de son* Répertoire national); — *quelques pièces de vers publiées dans la presse du temps, mais dont une seule,* Un Canadien errant, *a échappé à l'oubli. — En prose:* Jean Rivard, *roman (1860);*—Catéchisme politique, ou Éléments de droit public et constitutionnel du Canada, mis à la portée du peuple; — Dix ans en Canada, *études sur l'histoire constitutionnelle du Canada de 1840 à 1850.*

Publiciste fécond, Gérin-Lajoie collabora de plus très activement, pendant plusieurs années, à divers journaux et revues, notamment les Soirées canadiennes *et le* Foyer canadien.

Antoine Gérin-Lajoie naquit à Yamachiche, le 4 août 1824. Après de brillantes études au Collège de Nicolet, il entrait en 1844 à la rédaction de la Minerve, *où il resta de longues années. Admis au barreau en 1848, il fut par la suite nommé successivement traducteur à l'Assemblée législative de Québec, puis aide-bibliothécaire au parlement d'Ottawa. Il mourut le 4 août 1882. Gérin-Lajoie avait été l'un des fondateurs de l'Institut canadien, qui l'élut à plusieurs reprises son président.*

UN CANADIEN ERRANT

(1838)

Un Canadien errant,
Banni de ses foyers,
Parcourait en pleurant
Des pays étrangers.

Un jour, triste et pensif,
Assis au bord des flots,
Au courant fugitif
Il adressa ces mots:

«Si tu vois mon pays,
Mon pays malheureux,
Va, dis à mes amis
Que je me souviens d'eux.

«O jours si pleins d'appas,
Vous êtes disparus,
Et ma patrie, hélas!
Je ne la verrai plus.

«Non, mais en expirant,
O mon cher Canada,
Mon regard languissant
Vers toi se portera.»

Louis-Joseph Fiset

(1827-1898)

Fiset a surtout collaboré, en vers et en prose, à la Ruche littéraire, *aux* Soirées canadiennes, *à la* Littérature canadienne, *au* Foyer canadien *et au* Journal de l'Éducation.

Louis-Joseph-Cyprien Fiset naquit à Québec, le 3 octobre 1827. Sa mère, Mary Powers (de Londres), était la fille d'un officier de marine anglais; son père, le juge Louis Fiset, descendait d'une vieille famille française établie au Canada en 1656. Il fit ses études partie sous un précepteur et partie au Séminaire de Québec, où il eut pour professeur le futur cardinal Taschereau. Admis au barreau à l'âge de vingt-trois ans (24 novembre 1848), on ne peut dire cependant que la profession d'avocat l'ait jamais intéressé. La politique, pendant de longues années, devait l'absorber bien davantage. En 1861, Fiset était nommé, par le ministère Cartier, protonotaire-conjoint de la Cour Supérieure à Québec, position qu'il occupa jusqu'à sa mort, survenue en 1898.

«. . . Imagination charmante, au vol gracieux; poète délicat, au vers élégant.» (Hector Fabre)

LA CHAPELLE DE TADOUSSAC

(1864)

I

Salut, ô nuit d'été! rumeurs harmonieuses
Qui montez de la grève aux collines poudreuses
Qu'un jour Cartier foula!
Salut, humble clocher de l'antique chapelle
Qui domine les flots et dont la voix rappelle
Les fils de Loyola!

Dis-moi, tandis qu'épris des soupirs de la brise,
De la vague qui pleure et se roule et se brise
Au pied de ces talus,
Je crois ouïr au loin comme une âme qui prie
Et, montant vers le ciel, parle à ma rêverie
Des jours qui ne sont plus;

Dis-moi, que cherchaient-ils, ces bons missionnaires
Dont les mains ont béni tes lambris séculaires ?
L'or ou la volupté ?
Au siècle où nous vivons ces dons plaisent aux hommes;
A nous le temps suffit, aveugles que nous sommes!
Eux ont l'éternité!

II

«Longtemps, pareil au lynx à l'œil faux et perfide,
«Le mal, à notre insu, nous imposa ses lois;
«Prions! prions, enfants des bois!
«Prions! laissons le mal aux cruels Iroquois:
«Le soleil des chrétiens nous éclaire et nous guide!

«Il donne leur arome aux fleurs,
«Il enseigne au castor à bâtir ses cabanes;
«Sa parole a séché nos pleurs,
«Sa main verse la paix autour de nos savanes.

«Plus suave qu'un soir d'été,
«A ses festins d'amour notre Dieu nous appelle.
«Pour nous, de nos maux attristés,
«Il vient chaque matin visiter sa chapelle!

«Dieu! c'est toi qui nous soutiens
«Au fond de nos forêts, dans nos chasses lointaines;
«Qui fais tomber dans nos liens
«Et les oiseaux de l'air et le gibier des plaines.

«Toi seul, tu calmes la douleur,
«Quand la dent de la faim ronge notre poitrine!
«Souffrir! c'est encor le bonheur!
«N'es-tu pas mort pour nous, là-bas, sur la colline ?

«Tes prêtres nous ont enseigné
«A craindre des méchants la présence funeste;
«Mais pour eux ton cœur a saigné:
«Pour nous tous, ô Jésus, que ton pardon nous reste.

«Pareils à la taupe sans yeux,
«Ils errent dans la nuit au fond de leur ornière:
«Par pitié, fais briller pour eux
«Le plus petit rayon de ta grande lumière!

«Dieu, descends sur nos coteaux!
«Viens dans ta magnificence!
«Pour t'adorer en silence,
«Les tribus, dans leurs bateaux,
«Ont franchi l'espace immense:
«Dieu, descends sur nos coteaux!»

Plus doux que la chanson des lointaines cascades,
Qui grandit, murmure et s'enfuit,
Résonnaient les accents des naïves peuplades,
Montant sur l'aile de la nuit...

Ils s'élevaient encore; la mer impétueuse,
Aplanissant son large dos,
Vint mêler sur la plage à leur note pieuse
Le chant moins grave de ses flots...

III

Ces jours sont déjà loin dans la brume des âges
Où chantaient et priaient les peuplades sauvages
Dans l'anse au sable d'or!...
Leur trace a disparu dès longtemps de ces rives;
Mais on entend, le soir, leurs voix lentes, plaintives,
Qui s'éveillent encor.

Elles semblent pleurer le destin de leur race
Qui recule sans bruit, s'amoindrit et s'efface
Pour nous céder le pas,
Semblable à ses forêts, naguère si voisines,
Dont le feu dévorant a rongé les racines,
Qui ne renaîtront pas.

Phare du voyageur, seule au bord de la dune,
Leur chapelle a bravé la ruine commune
Et triomphe du temps!
Comme pour annoncer que l'Église de Pierre
Jusques au dernier jour bénira de la terre
Les derniers habitants!

Octave Crémazie

(1827-1879)

BIBLIOGRAPHIE. — Poésies *publiées, ainsi que sa* correspondance, *par l'Institut Canadien de Québec* (*Québec, 1882*).

Octave Crémazie naquit à Québec, le 16 avril 1827. Devenu, au sortir de ses études, l'associé de ses deux frères, libraires rue de la Fabrique, il ne tarda pas à faire de leur boutique un établissement d'importance tout à fait exceptionnelle. «Quel est, écrit à ce sujet l'abbé Casgrain, quel est le citoyen de Québec de 1860 qui ne se rappelle la Librairie Crémazie, rue de la Fabrique, dont la vitrine, tout encombrée de livres frais arrivés de Paris, regardait la caserne des Jésuites, cette autre ruine qui, elle aussi, a disparu sous les coups d'un vandalisme que je ne veux pas qualifier? C'était le rendez-vous des plus belles intelligences d'alors : l'historien Garneau s'y coudoyait avec le penseur Étienne Parent; le baron Gauldrée-Boileau, alors consul général de France à Québec, que j'ai revu depuis à Paris,... y donnait la main à l'abbé Ferland, pendant que Chauveau feuilletait les Samedis *de Pontmartin; J.-C. Taché discourait là à bâtons rompus avec son antagoniste Cauchon; Fréchette et Lemay y venaient lire leurs premiers essais; Gérin-Lajoie avec Alfred Garneau s'y attardait au sortir de la bibliothèque du parlement. Octave Crémazie, accoudé nonchalamment sur une nouvelle édition de Lamartine ou de Sainte-Beuve, tandis que son frère faisait l'article aux clients, jetait à de rares intervalles quelques reparties fines parmi les discussions qui se croisaient autour de lui... Tout au fond de sa librairie s'ouvrait un petit bureau. C'était le cénacle où il donnait ses audiences intimes. C'est alors, dans ces cercles restreints, que Crémazie s'abandonnait tout entier et qu'il livrait les trésors de son étonnante érudition. Les littératures allemande, espagnole, anglaise, italienne, lui étaient aussi familières que la littérature française; il citait avec une égale facilité Sophocle et le* Ramayana, *Juvénal et les poètes arabes ou scandinaves. Il avait étudié jusqu'au sanscrit!» Et, puisque c'est d'un poète qu'il s'agit, il est bien entendu aussi qu'il faisait des vers. Aucune occupation ne lui parut jamais plus digne d'intérêt et, c'est encore son biographe qui nous l'apprend, il oubliait même, à l'occasion, «d'escompter un billet à la banque pour courir*

après une rime qui lui échappait.» On sait le reste, et comment le public apprit un bon matin (1863) le départ précipité d'Octave Crémazie pour un but inconnu. Réfugié en France, il y serait mort mille fois de misère sans les secours qu'il recevait de ses frères, surtout sans l'active sympathie qu'il éprouva, en plus d'une rencontre, de la part d'une famille française attachée au Canada par de vieux liens, la famille Bossange. Il vécut seize années encore, dévoré de nostalgie, accablé d'angoisse, plus malheureux que les pierres. Il s'éteignit au Havre, en 1879. C'est là que fut enterré, presque en cachette, celui que beaucoup de Canadiens considèrent, encore aujourd'hui, comme «le poète national» du Canada français. — Depuis 1913, un modeste monument, élevé à la mémoire de Crémazie par des admirateurs, français aussi bien que canadiens, marque dans le cimetière du Havre l'endroit précis de sa tombe. Crémazie a aussi un buste à Montréal, dans le square Saint-Louis.

LE DRAPEAU DE CARILLON

(1858)

Pensez-vous quelquefois à ces temps glorieux,
Où seuls, abandonnés par la France, leur mère,
Nos aïeux défendaient son nom victorieux
Et voyaient devant eux fuir l'armée étrangère ?
Regrettez-vous encore ces jours de Carillon,
Où, sous le drapeau blanc enchaînant la victoire,
Nos pères se couvraient d'un immortel renom,
Et traçaient de leur glaive une héroïque histoire ?

Regrettez-vous ces jours où, lâchement vendus
Par le faible Bourbon qui régnait sur la France,
Les héros canadiens, trahis, mais non vaincus,
Contre un joug ennemi se trouvaient sans défense ?
D'une grande épopée ô triste et dernier chant
Où la voix de Lévis retentissait sonore,
Plein de hautes leçons, ton souvenir touchant
Dans nos cœurs oublieux sait-il régner encore ?

Montalm était tombé comme tombe un héros,
Enveloppant sa mort dans un rayon de gloire,
Au lieu même où le chef des conquérants nouveaux,
Wolfe, avait rencontré la mort et la victoire.

Dans un effort suprême en vain nos vieux soldats
Cueillaient sous nos remparts des lauriers inutiles;
Car un roi sans honneur avait livré leur bras,
Sans donner un regret à leurs plaintes stériles.

De nos bords s'élevaient de longs gémissements,
Comme ceux d'un enfant qu'on arrache à sa mère;
Et le peuple attendait plein de frémissements,
En implorant le ciel dans sa douleur amère,
Le jour où pour la France et son nom triomphant,
Il donnerait encore et son sang et sa vie;
Car, privé des rayons de ce soleil ardent,
Il était exilé dans sa propre patrie.

Comme au doux souvenir de la sainte Sion
Israël en exil avait brisé sa lyre,
Et, du maître étranger souffrant l'oppression,
Jetait au ciel le cri d'un impuissant délire,
Tous nos fiers paysans de leurs joyeuses voix
N'éveillaient plus l'écho qui dormait sur nos rives;
Regrettant et pleurant les beaux jours d'autrefois,
Leurs chants ne trouvaient plus que des notes plaintives.

L'intrépide guerrier que l'on vit des lis d'or
Porter à Carillon l'éclatante bannière
Vivait au milieu d'eux. Il conservait encor
Ce fier drapeau qu'aux jours de la lutte dernière
On voyait dans sa main briller au premier rang.
Ce glorieux témoin de ses nombreux faits d'armes,
Qu'il avait tant de fois arrosé de son sang,
Il venait chaque soir l'arroser de ses larmes.

Et le dimanche, après qu'aux voûtes du saint lieu
Avaient cessé les chants et l'ardente prière
Que les vieux Canadiens faisaient monter vers Dieu,
On les voyait se rendre à la pauvre chaumière,
Où, fidèle gardien, l'héroïque soldat
Cachait comme un trésor cette relique sainte.
Là, des héros tombés dans le dernier combat
On pouvait un instant s'entretenir sans crainte.

De Lévis, de Montcalm on disait les exploits,
On répétait encor leur dernière parole;
Et quand l'émotion, faisant taire les voix,
Posait sur chaque front une douce auréole,
Le soldat déployait à leurs yeux attendris
L'éclatante blancheur du drapeau de la France;
Puis chacun retournait à son humble logis,
Emportant dans son cœur la joie et l'espérance.

Un soir que, réunis autour de ce foyer,
Ces hôtes assidus écoutaient en silence
Les longs récits empreints de cet esprit guerrier
Qui seul adoucissait leur amère souffrance,
Ces récits qui semblaient à leurs cœurs désolés
Plus purs que l'aloès, plus doux que le cinname,
Le soldat, rappelant les beaux jours envolés,
Découvrit le projet que nourrissait son âme.

«O mes vieux compagnons de gloire et de malheur,
«Vous qu'un même désir autour de moi rassemble,
«Ma bouche, répondant au vœu de votre cœur,
«Vous dit, comme autrefois: Nous saurons vaincre ensemble.
«A ce grand roi pour qui nous avons combattu
«Racontant les douleurs de notre sacrifice,
«J'oserai demander le secours attendu,
«Qu'à ses fils malheureux doit sa main protectrice.

«Emportant avec moi ce drapeau glorieux,
«J'irai, pauvre soldat, jusqu'au pied de son trône,
«Et lui montrant de là ce joyau radieux
«Qu'il a laissé tomber de sa noble couronne,
«Ces enfants qui vers Dieu se tournant chaque soir
«Mêlent toujours son nom à leur prière ardente,
«Je trouverai peut-être un cri de désespoir
«Pour attendrir son cœur et combler votre attente.»

A quelque temps de là, se confiant aux flots,
Le soldat s'éloignait des rives du grand fleuve,
Et dans son cœur, bercé des rêves les plus beaux,
Chantait l'illusion dont tout espoir s'abreuve.

De Saint-Malo bientôt il saluait les tours
Que cherche le marin au milieu de l'orage,
Et, retrouvant l'ardeur de ses premiers beaux jours,
De la vieille patrie il touchait le rivage.

De tout ce que le cœur regarde comme cher,
Des vertus dont le ciel fit le parfum de l'âme,
Voltaire alors riait de son rire d'enfer;
Et d'un feu destructeur semant partout la flamme,
Menaçant à la fois et le trône et l'autel,
Il ébranlait le monde en son délire impie;
Et la cour avec lui, riant de l'Éternel,
N'avait plus d'autre Dieu que le dieu de l'orgie.

Quand le pauvre soldat avec son vieux drapeau
Essaya de franchir les portes de Versailles,
Les lâches courtisans à cet hôte nouveau
Qui parlait de *nos gens*, de gloire, de batailles,
D'enfants abandonnés, des nobles sentiments
Que notre cœur bénit et que le ciel protège,
Demandaient, en riant de ses tristes accents,
Ce qu'importaient au roi *quelques arpents de neige!*

Qu'importaient, en effet, à ce prince avili,
Ces *neiges* où pleuraient, sur les plages lointaines,
Ces fidèles enfants qu'il vouait à l'oubli!...
La DuBarry régnait : de ses honteuses chaînes
Le vieux roi subissait l'ineffaçable affront;
Lui livrant les secrets de son âme indécise,
Il voyait, sans rougir, rejaillir sur son front
Les éclats de la boue où sa main l'avait prise.

Après de vains efforts, ne pouvant voir son roi,
Le pauvre Canadien perdit toute espérance.
Seuls, quelques vieux soldats des jours de Fontenoy,
En pleurant avec lui, consolaient sa souffrance...
Ayant bu jusqu'au fond la coupe de douleur,
Enfin il s'éloigna de la France adorée.
Trompé dans son espoir, brisé par le malheur,
Qui dira les tourments de son âme navrée ?

Du soldat, poursuivi par un destin fatal,
Le navire sombrait dans la mer en furie
Au moment où ses yeux voyaient le ciel natal.
Mais, comme à Carillon, risquant encor sa vie,
Il arrachait aux flots son drapeau vénéré,
Et bientôt retournant à sa demeure agreste,
Pleurant, il déposait cet étendard sacré,
De son espoir déçu touchant et dernier reste.

A ses vieux compagnons cachant son désespoir,
Refoulant les sanglots dont son âme était pleine,
Il disait que bientôt leurs yeux allaient revoir
Les soldats des Bourbons mettre un terme à leur peine.
De sa propre douleur il voulut souffrir seul;
Pour conserver intact le culte de la France,
Jamais sa main n'osa soulever le linceul
Où dormait pour toujours sa dernière espérance.

Pendant que ses amis, ranimés par sa voix,
Pour ce jour préparaient leurs âmes en silence
Et retrouvaient encor la valeur d'autrefois
Dans leurs cœurs altérés de gloire et de vengeance,
Disant à son foyer un éternel adieu,
Le soldat disparut, emportant sa bannière
Et vers lui revenant au sortir du saint lieu,
Ils frappèrent en vain au seuil de sa chaumière.

* * *

Sur les champs refroidis jetant son manteau blanc,
Décembre était venu. Voyageur solitaire,
Un homme s'avançait d'un pas faible et tremblant
Aux bords du lac Champlain. Sur sa figure austère
Une immense douleur avait posé sa main.
Gravissant lentement la route qui s'incline,
De Carillon bientôt il prenait le chemin,
Puis enfin s'arrêtait sur la haute colline.

Là, dans le sol glacé fixant un étendard,
Il déroulait au vent les couleurs de la France.
Planant sur l'horizon, son triste et long regard
Semblait trouver des lieux chéris de son enfance.
Sombre et silencieux il pleura bien longtemps,
Comme on pleure au tombeau d'une mère adorée,
Puis à l'écho sonore envoyant ses accents,
Sa voix jeta le cri de son âme éplorée:

«O Carillon, je te revois encore,
Non plus, hélas ! comme en ces jours bénis
Où dans tes murs la trompette sonore
Pour te sauver nous avait réunis.
Je viens à toi, quand mon âme succombe
Et sent déjà son courage faiblir.
Oui, près de toi, venant chercher ma tombe,
Pour mon drapeau je viens ici mourir.

«Mes compagnons, d'une vaine espérance
Berçant encor leurs cœurs toujours français,
Les yeux tournés du côté de la France,
Diront souvent : Reviendront-ils jamais ?
L'illusion consolera leur vie;
Moi, sans espoir, quand mes jours vont finir,
Et sans entendre une parole amie,
Pour mon drapeau je viens ici mourir.

«Cet étendard qu'au grand jour des batailles,
Noble Montcalm, tu plaças dans ma main,
Cet étendard qu'aux portes de Versailles,
Naguère, hélas ! je déployais en vain,
Je le remets aux champs où de la gloire
Vivra toujours l'immortel souvenir,
Et dans ma tombe emportant ta mémoire,
Pour mon drapeau je viens ici mourir.

«Qu'ils sont heureux ceux qui dans la mêlée
Près de Lévis moururent en soldats!
En expirant, leur âme consolée
Voyait la gloire adoucir leur trépas.

Vous qui dormez dans votre froide bière,
Vous que j'implore à mon dernier soupir,
Réveillez-vous! Apportant ma bannière
Sur vos tombeaux, je viens ici mourir.»

A quelques jours de là, passant sur la colline,
A l'heure où le soleil à l'horizon s'incline,
Des paysans trouvaient un cadavre glacé
Couvert d'un drapeau blanc. Dans sa dernière étreinte
Il pressait sur son cœur cette relique sainte,
Qui nous redit encor la gloire du passé.

* * *

O noble et vieux drapeau, dans ce grand jour de fête,
Où marchant avec toi tout un peuple s'apprête
A célébrer la France, à nos cœurs attendris
Quand tu viens raconter la valeur de nos pères,
Nos regards savent lire en brillants caractères
L'héroïque poème enfermé dans tes plis.

Quand tu passes ainsi comme un rayon de flamme,
Ton aspect vénéré fait briller dans notre âme
Tout ce monde de gloire où vivaient nos aïeux.
Leurs grands jours de combats, leurs immortels faits [d'armes,
Leurs efforts surhumains, leurs malheurs et leurs larmes,
Dans un rêve entrevus, passent devant nos yeux.

O radieux débris d'une grande épopée,
Héroïque bannière au naufrage échappée,
Tu restes sur nos bords comme un témoin vivant
Des glorieux exploits d'une race guerrière;
Et sur les jours passés répandant ta lumière,
Tu viens rendre à son nom un hommage éclatant.

Ah ! bientôt puissions-nous, ô drapeau de nos pères!
Voir tous les Canadiens, unis comme des frères,
Comme au jour du combat se serrer près de toi!
Puisse des souvenirs la tradition sainte
En régnant dans leur cœur, garder de toute atteinte
Et leur langue et leur foi!

(*Poésies*)

LES MORTS

(1862)

(*Fragment*)

Quand le doux rossignol a quitté les bocages,
Quand le ciel gris d'automne, amassant ses nuages,
Prépare le linceul que l'hiver doit jeter
Sur les champs refroidis, il est un jour austère
Où nos cœurs, oubliant les vains soins de la terre,
Sur ceux qui ne sont plus aiment à méditer.

C'est le jour où les morts, abandonnant leurs tombes,
Comme on voit s'envoler de joyeuses colombes,
S'échappent un instant de leurs froides prisons;
En nous apparaissant, ils n'ont rien qui repousse;
Leur aspect est rêveur et leur figure est douce,
Et leur œil fixe et creux n'a pas de trahisons.

Quand ils viennent ainsi, quand leur regard contemple
La foule qui pour eux implore dans le temple
La clémence du ciel, un éclair de bonheur,
Pareil au pur rayon qui brille sur l'opale,
Vient errer un instant sur leur front calme et pâle,
Et dans leur cœur glacé verse un peu de chaleur.

Tous les élus du ciel, toutes les âmes saintes,
Qui portent leur fardeau sans murmure et sans plaintes
Et marchent tout le jour sous le regard de Dieu,
Dorment toute la nuit sous la garde des anges,
Sans que leur œil troublé de visions étranges
Aperçoive en rêvant des abîmes de feu;

Tous ceux dont le cœur pur n'écoute sur la terre
Que les échos du ciel, qui rendent moins amère
La douloureuse voie où l'homme doit marcher,
Et, des biens d'ici-bas reconnaissant le vide,
Déroulent leur vertu comme un tapis splendide,
Et marchent sur le mal sans jamais le toucher;

Quand les hôtes plaintifs de la cité dolente,
Qu'en un rêve sublime entrevit le vieux Dante,
Paraissent parmi nous en ce jour solennel,
Ce n'est que pour ceux-là. Seuls ils peuvent entendre
Les secrets de la tombe. Eux seuls savent comprendre
Ces pâles mendiants qui demandent le ciel.

Les cantiques sacrés du barde de Solyme,
Accompagnant de Job la tristesse sublime,
Au fond du sanctuaire éclatent en sanglots;
Et le son de l'airain, plein de sombres alarmes,
Jette son glas funèbre et demande des larmes
Pour les spectres errants, nombreux comme les flots.

Donnez donc, en ce jour où l'Église pleurante
Fait entendre pour eux une plainte touchante;
Pour calmer vos regrets, peut-être vos remords,
Donnez, du souvenir ressuscitant la flamme,
Une fleur à la tombe, une prière à l'âme,
Ces doux parfums du ciel qui consolent les morts.

Priez pour vos amis, priez pour votre mère,
Qui vous fit d'heureux jours dans cette vie amère,
Pour les parts de vos cœurs dormant dans les tombeaux.
Hélas ! tous ces objets de vos jeunes tendresses
Dans leur étroit cercueil n'ont plus d'autres caresses
Que les baisers du ver qui dévore leurs os.

Priez pour l'exilé, qui, loin de sa patrie,
Expira sans entendre une parole amie;
Isolé dans sa vie, isolé dans sa mort,
Personne ne viendra donner une prière,
L'aumône d'une larme à la tombe étrangère:
Qui pense à l'inconnu qui sous la terre dort ?

Priez encor pour ceux dont les âmes blessées
Ici-bas n'ont connu que les sombres pensées
Qui font les jours sans joie et les nuits sans sommeil;
Pour ceux qui, chaque jour, bénissant l'existence,
N'ont trouvé le matin, au lieu de l'espérance,
A leurs rêves dorés qu'un horrible réveil.

Ah! pour ces parias de la famille humaine,
Qui, lourdement chargés de leur fardeau de peine,
Ont monté jusqu'au bout l'échelle de douleur,
Que votre cœur touché vienne donner l'obole
D'un pieux souvenir, d'une sainte parole,
Qui découvre à leurs yeux la face du Seigneur.

Apportez ce tribut de prières et de larmes,
Afin qu'en ce moment terrible et plein d'alarmes,
Où de vos jours le terme enfin sera venu,
Votre nom, répété par la reconnaissance,
De ceux dont vous aurez abrégé la souffrance,
En arrivant là-haut, ne soit pas inconnu.

Et prenant ce tribut, un ange aux blanches ailes,
Avant de le porter aux sphères éternelles,
Le dépose un instant sur les tombeaux amis;
Et les mourantes fleurs du sombre cimetière,
Se ranimant soudain au vent de la prière,
Versent tous leurs parfums sur les morts endormis.

(*Poésies*)

Alfred Garneau

(1836-1904)

BIBLIOGRAPHIE. — Poésies *d'Alfred Garneau, publiées par son fils Hector Garneau* (*Montréal, Beauchemin, 1908*).

*Alfred Garneau, fils aîné de l'historien François-Xavier Garneau, naquit à Québec, le 20 décembre 1836. Après avoir passé par le Petit Séminaire de Québec, il se mit à l'étude du droit et se fit admettre au barreau (1860), ensuite de quoi il entra dans le fonctionnarisme à Ottawa. Nommé, en 1874, directeur de la traduction au Sénat, il ne devait cesser d'occuper ces fonctions qu'à sa mort, survenue le 4 mars 1904. En 1862, il avait publié une quatrième édition, revue et corrigée, de l'*Histoire du Canada *de François-Xavier Garneau.*

«...Voulez-vous, quelque matin d'été ou de printemps, emporter un léger livre de poésie, léger de poids, léger de rythme, léger d'inspiration un peu courte et toujours délicate, tout miroitant du brillant de la

vie, de fleurs et de couleurs vaporeuses, d'âmes tendrement et honnêtement aimées?... Emportez, comme j'aime à le faire, ce compagnon charmeur qui se nomme les Poésies *d'Alfred Garneau.*

«Vous lirez de beaux sonnets où, malgré l'habituelle vivacité de l'auteur, s'empreint une grave tristesse...

«Si, dans ce recueil, vous rencontrez de temps à autre des réminiscences de Lamartine, de Hugo et surtout d'Alfred de Musset, le poète de chevet d'Alfred Garneau, ne vous en étonnez pas: ce sont ces influences françaises qui permirent à sa vive personnalité canadienne de se produire.» (LOUIS ARNOULD, Nos Amis les Canadiens)

FRANCE

Terre d'abondance
Aux grands blés lourds, aux vignes d'or,
A l'olivier plus blond encor,
France!

Terre de plaisance
Où se chantent, les nuits d'été,
Tant d'airs d'amour et de gaîté,
France!

Terre de vaillance,
Toi, dont les preux, dès Roncevaux,
Furent si longtemps sans rivaux,
France!

Terre de science,
La plus féconde en bons labeurs,
O sainte terre des Pasteurs,
France!

Terre d'espérance,
Quand verras-tu fuir sur le Rhin
Les aigles d'ombre au bec d'airain,
France!

(*Poésies*)

DEVANT LA GRILLE D'UN CIMETIÈRE

La tristesse des lieux sourit, l'heure est exquise.
Le couchant s'est chargé des dernières couleurs,
Et devant les tombeaux, que l'ombre idéalise,
Un grand souffle mourant soulève encor les fleurs.

Salut, vallon sacré, notre terre promise!...
Les chemins sous les ifs, que peuplent les pâleurs
Des marbres, sont muets; dans le fond, une église
Dresse son dôme sombre au milieu des rougeurs.

La lumière au-dessus plane longtemps vermeille...
Sa bêche sur l'épaule entre les arbres noirs,
Le fossoyeur repasse, il voit la croix qui veille.

Et de loin, comme il fait sans doute tous les soirs,
Cet homme la salue avec un geste immense...
Un chant très doux d'oiseaux vole dans le silence.

(*Poésies*)

VENT DU CIEL

Pâle, elle cria: «Jean !» du seuil de la chaumière.
Lui, chantait dans les ors lourds des épis penchants.
Midi de son haleine assoupissait les champs;
Un nuage, au lointain, montait dans la lumière,

Un grand nuage trouble aux murmures méchants...
Jean le Vieux entend-il sa femme, la fermière ?
«Ah, Jean!» —Les sombres feux qu'elle a vus la première
Frappent ses yeux enfin; il a cessé les chants.

La faucille à son poing tombe, car la nuée
Accourt — enfer de flamme à peine atténuée...
—«Est-ce, Dieu, la ruine ? O Père, épargnez-nous!»

Et le vent se déchaîne en fureur, et la grêle
Fouette et vanne les blés autour de l'homme frêle,
Tombé sur ses genoux.

(*Poésies*)

Pamphile Lemay

(1837-1918)

BIBLIOGRAPHIE. — En vers: Essais poétiques; Évangéline, etc. (*Québec, 1865*); — Poèmes couronnés (*Québec, 1870*); — Les Vengeances (*Québec, 1875*), *rééditées en 1888 sous le titre* Tonkourou; — Une Gerbe (*Québec, 1879*); — Fables canadiennes (*Québec, 1881*); — Petits Poèmes (*Québec, 1883*); — Les Gouttelettes (*Montréal, 1904*); — Les Épis (*Montréal, 1914*). — *En prose:* Le Pèlerin de Sainte-Anne, *roman, 2 vol.* (*Québec, 1877*); — Picounoc-le-Maudit, *roman, 2 vol.* (*Québec, 1878*); — Le Chien d'Or, *roman traduit de l'anglais* (*Montréal, 1884*); — L'Affaire Sougraine, *roman* (*Québec, 1884*); — Rouge et bleu, *comédie* (*Québec, 1891*);— Fêtes et Corvées (*Lévis, 1898*); — Contes vrais (*Montréal, 1907*); —Entendons-nous, *vaudeville* (*Ottawa, 1914*).

Né à Lotbinière le 5 janvier 1837. Fit ses études secondaires au Séminaire de Québec. Se destina d'abord à la prêtrise. Étudia le droit et fut admis au barreau, à Québec, en même temps que Louis Fréchette, mais ne pratiqua jamais. Fut de 1867 à 1892 conservateur de la Bibliothèque législative, à Québec. Il cultiva les lettres jusqu'à sa mort, survenue en juin 1918.

«*Sans vouloir devancer le jugement de la postérité à son égard, je crois qu'il n'y a aucune témérité à prédire qu'elle lui donnera une bonne place, à côté de Crémazie et de Fréchette, sur le même pied qu'eux, et qu'elle enveloppera ces trois noms dans la même lumière et le même amour... C'est son mérite (à M. Le May), et ce sera sa gloire, d'avoir reflété notre sol, nos mœurs rustiques, nos types primitifs, nos légendes campagnardes, l'âme paysanne de chez nous, le terroir.*» (HENRI d'ARLES)

«*Souhaitons qu'après le Canada, la France réserve aux œuvres de M. Le May l'accueil très sympathique et maternel qu'elles méritent. Elles en sont dignes par le beau talent qu'elles décèlent. Elles honorent notre littérature, contribuent à son éclat sur les bords du Saint-Laurent et sont un titre de gloire pour la nationalité franco-canadienne.*» (L. LEAU, *professeur à l'Université de Nancy*)

«*Il est certain que le talent de M. Le May s'est affermi pendant la durée de sa déjà longue carrière. Son meilleur poème* (des Gouttelettes) *est peut-être son dernier sonnet. Nous ne doutons pas que les anthologies canadiennes et même françaises ne réservent à cet écrivain distingué une hospitalité qu'il mérite. Que faut-il, après tout, pour être célèbre? Écrire un sonnet ou deux qui surnagent. Soulary n'est connu que pour vingt-huit vers. Tel autre pour quatorze. M. LeMay

a écrit cent quatre-vingts sonnets parmi lesquels il nous semble bien que l'on peut trouver l'équivalent des Deux Berceaux *ou de* Rêves ambitieux.» (CHARLES ab der HALDEN, Nouvelles Études sur la littérature canadienne-française)

A UN VIEIL ARBRE

Tu réveilles en moi des souvenirs confus.
Je t'ai vu, n'est-ce pas, moins triste et moins modeste;
Ta tête sous l'orage avait un noble geste,
Et l'amour se cachait dans tes rameaux touffus.

D'autres, autour de toi, comme de riches fûts,
Poussaient leurs troncs noueux vers la voûte céleste:
Ils sont tombés, et rien de leur beauté ne reste;
Et toi-même, aujourd'hui, sait-on ce que tu fus ?

O vieil arbre tremblant dans ton écorce grise,
Sens-tu couler encore une sève qui grise ?
Les oiseaux chantent-ils sur tes rameaux gercés ?

Moi, je suis un vieil arbre oublié dans la plaine,
Et, pour tromper l'ennui dont ma pauvre âme est pleine,
J'aime à me souvenir des nids que j'ai bercés.

(*Les Gouttelettes*)

ULTIMA VERBA

Mon rêve a ployé l'aile. En l'ombre qui s'étend,
Il est comme un oiseau que le lacet captive.
Malgré des jours nombreux, ma fin semble hâtive;
Je dis l'adieu suprême à tout ce qui m'entend.

Je suis content de vivre et je mourrai content:
La mort n'est-elle pas une peine fictive ?
J'ai mieux aimé chanter que jeter l'invective.
J'ai souffert, je pardonne, et le pardon m'attend.

Que le souffle d'hiver emporte, avec la feuille,
Mes chants et mes sanglots d'un jour! Je me recueille
Et je ferme les yeux aux ciels qui l'ont ravi.

Ai-je accompli le bien que toute vie impose?
Je ne sais. Mais l'espoir en mon âme repose,
Car je sais les bontés du Dieu que j'ai servi.

(*Les Gouttelettes*)

LES VENGEANCES

(Chant VIe: La Sainte Catherine)

On était en novembre. Il neigeait, les flocons,
Comme de blanches fleurs, s'accrochaient aux buissons.
Blancs étaient les sentiers et blanche l'aubépine.
C'était en ce jour-là la Sainte Catherine.
Pour savourer la *tire* et pour tromper l'ennui,
Pour chanter et danser, alors comme aujourd'hui,
Au son du violon s'assemblait la jeunesse.

. . . .

Jean Lozet dételа ses chevaux de bonne heure.
La propreté toujours brillait dans sa demeure;
Mais ce soir-là, pourtant, le buffet de noyer,
La table, les carreaux, la pierre du foyer,
Tout était plus luisant. Deux chandeliers de cuivre
Faisaient de la fenêtre étinceler le givre.
La maîtresse empressée allait et revenait,
Mettant tout en son lieu. Près d'elle se tenait,
Souriant quelquefois avec mélancolie,
Comme une âme malade, une fille jolie.
Vingt printemps sur son front avaient semé des fleurs.
Les roses et les lis mariaient leurs couleurs
Sur sa lèvre timide et sur sa fraîche joue,
Et sa gorge ondulait comme l'onde qui joue
Sur les sables dorés avec le vent du soir.
Louise était son nom. Souvent son grand œil noir
Avait dans un doux trouble et dans la rêverie

Jeté les jeunes gens qui, dans l'herbe fleurie,
Au temps de la moisson, la rencontraient chantant.
Mais elle n'aimait pas. Elle écoutait pourtant
Les timides aveux qu'au milieu des soirées
Lui faisaient, en tremblant, des bouches enivrées.
Dans le fond de son âme une divine voix
Lui disait-elle donc que l'époux de son choix
Ne venait pas encore ? Elle demeurait calme.
Les amoureux, en vain, se disputaient la palme.
Le plus constant de tous était François Ruzard.
Jean Lozet l'estimait, lui montrait de l'égard,
Et le menait souvent visiter son domaine.
Ruzard était actif, fourbe, d'une âme vaine:
Il savait de chacun caresser les penchants,
Se faire aimer des bons autant que des méchants.

. . . .

Les convives entraient. C'était Simon Langlois
Qui se donnait du ton en tordant sa moustache;
C'était Pascal Blanchet, du haut de Saint-Eustache,
Avec sa jeune blonde, en traîneau rembourré;
C'était Joson Vidal et Suzanne Bourré,
La coquette Finon et le bedeau Péroche
Qui devait si longtemps vivre à sonner la cloche.
Jo Fanjan vint aussi de la Pointe Platon
Conduisant dans sa *traîne* Angèle Baptiston,
Une rieuse fille, à la taille bien prise.
Paton le caboteur vint de la Vieille-Église,
Avec Édouard-Pierre et Mélonne Germain.
On se disait bonjour; on se donnait la main;
On causait fort gaîment et sans gêne et sans honte.
L'érable pétillait dans le poêle de fonte,
Une douce chaleur montait sous les lambris.
Le froid avait pourpré d'un brillant coloris
Les visages riants des aimables convives.
Pendant qu'à la maison les femmes sont actives
Et disent à chacun un mot plein de bonté,
Suivi des gais garçons le père s'est hâté
De mener les chevaux à la chaude écurie
Où d'un trèfle odorant chaque crèche est remplie.

— «Louise, est-il bien vrai que tu vas prendre époux ?
«Ce François, à coup sûr, fera bien des jaloux,»
Risqua, d'un ton plaisant, la joviale Angèle.
— «Te serait-il, ma chère, à ce point infidèle ?»
Fut la seule réponse. Angèle aimait François;
Mais elle était sans dot; et le plus beau minois
Ne pouvait, sans argent, plaire au jeune homme avare.
Angèle répliqua: —«Chez nous il se fait rare,
«Et quand il vient me voir c'est pour parler de toi.
«Je ne m'en défends pas: je l'aimais un peu, moi...»
—«Mais t'ai-je dit jamais, Angèle, que je l'aime ?»

—«Allons! mes bons amis, il fait un froid extrême;
«Prenons un petit coup!» dit le père Lozet,
En rentrant de la grange avec son grand gilet.
—«Moi je n'ai jamais vu pareil mois de novembre,—
Reprit François Ruzard en marchant dans la chambre
Parmi ses compagnons qu'il semblait dominer,—
«L'été devrait un peu plus tard se terminer.»
Louise se leva; tous les yeux lui sourirent.
Plusieurs des jeunes gens lui dirent fort galamment
Des mots assez flatteurs. Elle rougit un peu,
Baissant timidement son grand œil plein de feu,
Et sur sa lèvre rose arrêtant son haleine.
Elle étrennait alors une robe de laine
Qu'elle-même avait faite avec le plus grand soin.
Elle ouvrit le buffet reculé dans un coin,
Prit le plateau de fer, la carafe vermeille
Pleine d'un bon rhum d'or acheté de la veille,
Les verres reluisants comme des vrais cristaux,
Mit le tout sur la table avec de frais gâteaux.
— «Allons! servez-vous bien, et sans cérémonie,—
Dit le père Lozet, — l'armoire est bien garnie;
«Ce n'est pas tout encore.» — «Après vous! après vous!
«Ce sera notre tour, père Lozet, à nous,
«Quand vous aurez rempli vous-même votre verre:
«Les cheveux blancs d'abord !» reprit Édouard-Pierre.
— «Allons! c'est bien! suivez mon exemple, il est bon.»

La carafe versa l'enivrante boisson,
Et dans un choc joyeux les verres retentirent:
Les rires éclatants, les gais propos suivirent;
Chacun à s'amuser rivalisait d'ardeur...

(*Les Vengeances*)

Louis Fréchette

(1839-1908)

BIBLIOGRAPHIE. — En vers: Mes Loisirs (*Québec, 1863*); — La Voix d'un Exilé (*Chicago, 1867*); — Pêle-Mêle (*1877*); — Fleurs boréales et Oiseaux de Neige (*Paris et Montréal, 1880*); — La Légende d'un Peuple (*Paris, 1887*); — Feuilles volantes (*Montréal, 1890*); — Épaves poétiques (*1908*); — Véronica, *drame* (*1900*). — *En prose:* Originaux et Détraqués (*1892*), La Noël au Canada (*1900*), *et deux drames:* Félix Poutré *et* Papineau.

Fréchette a aussi collaboré à plusieurs journaux et revues.

Louis Fréchette naquit à Lévis, le 16 novembre 1839. Il fit ses études classiques au Petit Séminaire de Québec, au Collège de Sainte-Anne et au Collège de Nicolet. Entré à la Faculté de Droit de Québec en 1860, il en sortait avocat quatre ans plus tard (1864). L'année précédente (1863) avait paru son premier recueil de vers, Mes Loisirs, *lequel passa presque complètement inaperçu. Admis au barreau, Louis Fréchette ne fut pas long à s'apercevoir que le droit ne lui rapporterait guère plus que la littérature. Pour gagner sa vie, il voulut faire du journalisme. Il fut pendant quelque temps rédacteur au* Journal de Lévis *(1865); mais ses idées libérales inquiétèrent, paraît-il, le propriétaire de cette feuille, qui ne tarda pas à le congédier. C'est alors que, déçu, aigri, découragé, il s'expatria à Chicago, où existait dès cette époque une assez forte colonie canadienne (1866). Dans ce nouveau séjour, Fréchette devait au moins se tirer d'affaire un peu mieux qu'à Québec. Il y fonda successivement deux journaux, dont le premier, il est vrai, — l'*Observateur *(1866), — n'eut qu'une existence éphémère, mais dont le second—l'*Amérique*—vécut trois ans (1868–1871). Entre-temps, des amis de notre poète avaient réussi à lui obtenir, au chemin de fer de l'Illinois-Central, un emploi très suffisamment rémunérateur. Entre-temps encore, Fréchette avait eu le loisir d'écrire et de publier, contre les gouvernants de son pays natal, cette longue série d'imprécations et de malédictions qui s'intitule* La Voix d'un Exilé *(1867) et qui aurait pu tout aussi bien s'intituler* A la manière des «Châtiments». *Il était à peine rentré au pays (1871), qu'il se jetait à corps perdu dans la politique. Candidat dans le comté de Lévis, d'abord à la députation provinciale (1871), puis à la députation fédérale (1872), il est chaque fois battu. Élu, pourtant, deux ans plus tard, par les mêmes électeurs, il représenta pendant quatre ans le comté de Lévis à la Chambre de*

Communes (*1874–78*). *Il sera, il est vrai, de nouveau malheureux aux élections de 1878, puis à celles de 1882. Il en aura, dès lors, assez de la politique, et ne vivra plus que pour la littérature.* — Pêle-Mêle (*1877*) *lui avait déjà apporté, de toutes parts, les appréciations les plus flatteuses; mais ce fut un véritable triomphe que lui valut, quelques années plus tard, son recueil intitulé* Fleurs boréales et Oiseaux de Neige (*1880*). *L'Académie française ayant couronné cet ouvrage, «ce fut dans les journaux* (*canadiens*) *de ce temps — écrit M. Camille Roy — un concert de louanges où la naïveté se mêlait à l'enthousiasme. Jamais l'hyperbole ne se prêta plus docilement à l'admiration. On applaudit, on se félicita, on se récria. On fit monter le lauréat sur le pavois; on le sacra poète national.» Ce fut, sans doute, pour se rendre plus digne encore de ce titre que Louis Fréchette, après les* Fleurs boréales, *entreprit d'écrire la* Légende d'un Peuple (*Paris, 1887*).

La Légende d'un Peuple *marqua chez nous, pour le poète, l'apogée de son succès. Les* Feuilles volantes, *qu'il donna en 1891 et qui paraissent bien être pourtant l'un de ses meilleurs recueils, ne devaient obtenir du public qu'une attention distraite. Cet échec, venant après tant de succès, fut d'autant plus sensible au poète qu'il coïncidait avec la phase la plus virulente de la campagne entreprise contre lui par certain rimeur envieux, campagne fielleuse et cruelle s'il en fut jamais. Il en conçut une tristesse et une amertume qui ne devaient guère plus le quitter. Son dernier ouvrage en vers a paru en 1908, l'année de sa mort, sous le titre d'*Épaves poétiques. *L'auteur y a fait entrer, avec les meilleures poésies de ses premiers recueils, un certain nombre de poésies inédites, ainsi qu'un drame en vers,* Véronica (1). *Louis Fréchette mourut à Montréal, le 31 mai 1908.*

On lira avec intérêt, sur Louis Fréchette, sa vie et son œuvre, les études de M. ab der Halden (Études sur la littérature canadienne-française) *et de M. l'abbé Camille Roy* (Nouveaux essais sur la littérature canadienne).

LA DÉCOUVERTE DU MISSISSIPI

I

Le grand fleuve dormait couché dans la savane.
Dans les lointains brumeux passaient en caravane
De farouches troupeaux d'élans et de bisons.
Drapé dans les rayons de l'aube matinale,
Le désert déployait sa splendeur virginale
        Sur d'insondables horizons.

Juin brillait! Sur les eaux, dans l'herbe des pelouses,
Sur les sommets, au fond des profondeurs jalouses,

---

(1) Représenté pour le première fois au Théâtre des Nouveautés, à Montréal, en 1903.

L'Été fécond chantait ses sauvages amours.
Du sud à l'aquilon, du couchant à l'aurore,
Toute l'immensité semblait garder encore
La majesté des premiers jours.

Travail mystérieux! les rochers aux fronts chauves,
Les pampas, les bayous, les bois, les antres fauves,
Tout semblait tressaillir sous un souffle effréné;
On sentait palpiter les solitudes mornes,
Comme au jour où vibra, dans l'espace sans bornes,
L'hymne du monde nouveau-né.

L'Inconnu trônait là dans sa grandeur première.
Splendide, et tacheté d'ombres et de lumière,
Comme un reptile immense au soleil engourdi,
Le vieux Meschacébé, vierge encor de servage,
Déployait ses anneaux de rivage en rivage
Jusques aux golfes du midi.

Écharpe de Titan sur le globe enroulée,
Le grand fleuve épanchait sa nappe immaculée,
Des régions de l'Ourse aux plages d'Orion,
Baignant le steppe aride et les bosquets d'orange,
Et mariant ainsi dans un hymen étrange
L'équateur au septentrion.

Fier de sa liberté, fier de ses flots sans nombre,
Fier des bois ténébreux qui lui versent leur ombre,
Le Roi-des-eaux n'avait encore, en aucun lieu
Où l'avait promené sa course vagabonde,
Déposé le tribut de sa vague profonde
Que devant le soleil et Dieu!...

II

Jolliet! Jolliet! quel spectacle féerique
Dut frapper ton regard, quand ta nef historique

Bondit sur les flots d'or du grand fleuve inconnu!
Quel sourire d'orgueil dut effleurer ta lèvre!
Quel éclair triomphant, à cet instant de fièvre!
Dut resplendir sur ton front nu!

Le voyez-vous, là-bas, debout comme un prophète,
L'œil tout illuminé d'audace satisfaite,
La main tendue au loin vers l'Occident bronzé,
Prendre possession de ce domaine immense
Au nom du Dieu vivant, au nom du roi de France,
Et du monde civilisé!

Puis, bercé par la houle, et bercé par ses rêves,
L'oreille ouverte aux bruits harmonieux des grèves,
Humant l'âcre parfum des grands bois odorants,
Rasant les îlots verts et les dunes d'opale,
De méandre en méandre, au fil de l'onde pâle,
Suivre le cours des flots errants!

A son aspect, du sein des flottantes ramures,
Montait comme un concert de chants et de murmures;
Des vols d'oiseaux marins s'élevaient des roseaux,
Et, pour montrer la route à la pirogue frêle,
S'enfuyaient en avant, traînant leur ombre grêle
Dans le pli lumineux des eaux.

Et, pendant qu'il allait voguant à la dérive,
On aurait dit qu'au loin les arbres de la rive,
En arceaux parfumés penchés sur son chemin,
Saluaient le héros dont l'énergique audace
Venait d'inscrire encor le nom de notre race
Aux fastes de l'esprit humain!

III

O grand Meschacébé! — voyageur taciturne,
Bien des fois, au rayon de l'étoile nocturne,
Sur tes bords endormis je suis venu m'asseoir;
Et là, seul et rêveur, perdu sous les grands ormes,
J'ai souvent du regard suivi d'étranges formes
Gisant dans les brumes du soir.

Tantôt je croyais voir, sous les vertes arcades,
Du fatal De Soto passer les cavalcades
En jetant au désert un défi solennel;
Tantôt c'était Marquette errant dans la prairie,
Impatient d'offrir un monde à sa patrie,
Et des âmes à l'Éternel.

Parfois, sous les taillis, ma prunelle trompée
Croyait voir de La Salle étinceler l'épée,
Et parfois, groupe informe allant je ne sais où,
Devant une humble croix—ô puissance magique! —
De farouches guerriers à l'œil sombre et tragique
Passer en pliant le genou!

Et puis, berçant mon âme aux rêves des poètes,
J'entrevoyais aussi de blanches silhouettes,
Doux fantômes flottant dans le vague des nuits:
Atala, Gabriel, Chactas, Évangéline,
Et l'ombre de René, debout sur la colline,
Pleurant ses immortels ennuis.

Et j'endormais ainsi mes souvenirs moroses...
Mais de ces visions poétiques et roses
Celle qui plus souvent venait frapper mon œil,
C'était, passant au loin dans un reflet de gloire,
Ce hardi pionnier dont notre jeune histoire
Redit le nom avec orgueil.

IV

Jolliet! Jolliet! deux siècles de conquêtes,
Deux siècles sans rivaux ont passé sur nos têtes,
Depuis l'heure sublime où, de ta propre main,
Tu jetas d'un seul trait sur la carte du monde
Ces vastes régions, zone immense et féconde,
Futur grenier du genre humain!

Deux siècles sont passés depuis que ton génie
Nous fraya le chemin de la terre bénie
Que Dieu fit avec tant de prodigalité.
Qu'elle garde toujours dans les plis de sa robe,
Pour les déshérités de tous les points du globe,
Du pain avec la liberté!

Oui, deux siècles ont fui! La solitude vierge
N'est plus là! Du progrès le flot montant submerge
Les vestiges derniers d'un passé qui finit.
Où le désert dormait grandit la métropole;
Et le fleuve asservi courbe sa large épaule
Sous l'arche aux piles de granit!

Plus de forêts sans fin: la vapeur les sillonne!
L'astre des jours nouveaux sur tous les points rayonne;
L'enfant de la nature est évangélisé;
Le soc du laboureur fertilise la plaine;
Et le surplus doré de sa gerbe trop pleine
Nourrit le vieux monde épuisé!

V

Des plus purs dévoûments merveilleuse semence!
Qui de vous eût jamais rêvé cette œuvre immense,
O Jolliet, et vous, apôtres ingénus,
Vaillants soldats de Dieu, sans orgueil et sans crainte,
Qui portiez le flambeau de la vérité sainte
Dans ces parages inconnus?

Des volontés du ciel exécuteurs dociles,
Vous fûtes les jalons qui rendent plus faciles
Les durs sentiers où doit marcher l'humanité...
Gloire à vous tous! du Temps franchissant les abîmes
Vos noms environnés d'auréoles sublimes
Iront à l'immortalité!

Et toi, de ces héros généreuse patrie,
Sol canadien, que j'aime avec idolâtrie,
Dans l'accomplissement de tous ces grands travaux,
Quand je pèse la part que le ciel t'a donnée,
Les yeux sur l'avenir, terre prédestinée,
J'ai foi dans tes destins nouveaux!

(*Les Fleurs boréales*)

RENOUVEAU

Il faisait froid. J'étais dans la lande déserte,
Songeant, rêveur distrait, aux beaux jours envolés;
De givre étincelant la route était couverte,
Et le vent secouait les arbres désolés.

Tout à coup, au détour du sentier, sous les branches
D'un buisson dépouillé, j'aperçus, entr'ouvert,
Un nid, débris informe où quelques plumes blanches
Tourbillonnaient encor sous la bise d'hiver.

Je m'en souvins:— c'était le nid d'une linotte
Que j'avais, un matin du mois de mai dernier,
Surprise, éparpillant sa merveilleuse note
Dans les airs tout remplis d'arome printanier.

Ce jour-là, tout riait; la lande ensoleillée
S'enveloppait au loin de reflets radieux;
Et, sous chaque arbrisseau, l'oreille émerveillée
Entendait bourdonner des bruits mélodieux.

Le soleil était chaud, la brise caressante;
De feuilles et de fleurs les rameaux étaient lourds...
La linotte chantait sa gamme éblouissante
Près du berceau de mousse où dormaient ses amours.

Alors, au souvenir de ces jours clairs et roses,
Qu'a remplacés l'automne avec son ciel marbré,
Mon cœur, — j'ai quelquefois de ces heures moroses, —
Mon cœur s'émut devant ce vieux nid délabré.

Et je songeai longtemps à mes jeunes années,
Frêles fleurs dont l'orage a tué les parfums,
A mes illusions que la vie a fanées,
Au pauvre nid brisé de mes bonheurs défunts!

Car quelle âme ici-bas n'eut sa flore nouvelle,
Son doux soleil d'avril et ses tièdes saisons —
Épanouissement du cœur qui se révèle!
Des naïves amours mystiques floraisons!

O jeunesse! tu fuis comme un songe d'aurore...
Et que retrouve-t-on, quand ton rêve est fini?
Quelques plumes, hélas! qui frissonnent encore
Aux branches où le cœur avait bâti son nid.

Et je revins chez moi, ce soir-là, sombre et triste...
Mais, quand la douce nuit m'eut versé son sommeil,
Dans un tourbillon d'or, de pourpre et d'améthyste,
Je vis renaître au loin le beau printemps vermeil.

Je vis, comme autrefois, la lande ranimée,
Étaler au soleil son prisme aux cent couleurs;
Des vents harmonieux jasaient dans la ramée,
Et des rayons dorés pleuvaient parmi les fleurs!

La nature avait mis sa robe des dimanches...
Et je vis deux pinsons, sous le feuillage vert,
Qui tapissaient leur nid avec des plumes blanches
Dont les lambeaux flottaient naguère au vent d'hiver.

O temps! courant fatal où vont nos destinées,
De nos plus chers espoirs aveugle destructeur,
Sois béni! car, par toi, nos amours moissonnées
Peuvent encor revivre, ô grand consolateur!

Dans l'épreuve, par toi, l'espérance nous reste...
Tu fais, après l'hiver, reverdir les sillons;
Et tu verses toujours quelque baume céleste
Aux blessures que font tes cruels aiguillons.

Au découragement n'ouvrons jamais nos portes:
Après les jours de froid viennent les jours de mai;
Et c'est souvent avec ses illusions mortes
Que le cœur se refait un nid plus parfumé!

(*Les Fleurs boréales*)

LA NUIT

(*Traduit de l'anglais de Mme M. H. Gates.*)

(1908)

Je suis la Nuit! Non pas la nuit des temps présents;
Mais l'obscurité morne, insondable et livide,
Qui, bien avant les jours, et bien avant les ans,
Planait sur le grand Tout, et remplissait le vide.
Mon règne n'apparaît sur aucuns parchemins;
Nul vestige, enfoui sous les monts ou la plaine,
N'a jamais révélé, pour les regards humains,
Les ténébreux secrets dont ma mémoire est pleine!

Je suis la noire Nuit, dont le point de départ
Se perd dans les dessous de l'énigme première.
Je fus, dès le principe, un mythe, un être à part,
Qui n'existait que par l'absence de lumière.
J'habitai du Chaos le gouffre originel;
J'ai vu s'accumuler atomes sur atomes;
Jusqu'au moment où l'Ordre, en accord fraternel,
Fit des Lois à venir s'embrasser les fantômes.

Je suis la pâle Nuit, dont l'âme vit toujours,
Bien qu'on m'ait pris moitié de mon empire sombre;
Car une heure apparut où, sous l'éclat des jours,
Le noir rideau du ciel dut replier son ombre.
Au dessus, au dessous, autour de moi, partout,
Glissèrent des rayons et des lueurs dorées;
Puis la tempête vint qui, bouleversant tout,
Dispersa par lambeaux les brumes effarées.

Je suis la Nuit profonde! et l'œil qui veut compter,
Au fond de l'Infini, le troupeau des étoiles,
Doit attendre qu'il ait vu mon vol remonter
Vers les splendeurs d'en-haut pour en ouvrir les voiles.
Dans l'espace muet et vaste des Éthers,
Sans moi, le jour venu, dites-moi ce qui reste!
La lumière nous montre et la terre et les mers,
Moi, j'ouvre aux yeux de tous l'immensité céleste.

Je suis l'obscure Nuit! Tout droit je vais marchant,
Sans que l'aube jamais ne devance mon heure;
Et jamais le soleil, dans les ors du Couchant,
N'attendit un instant au seuil de sa demeure.
Les ombres sont à moi; toutes sont mes témoins;
J'étends mes droits sur toute existence charnelle;
Et la peine et la joie, et le plus ou le moins,
Dans la paix du sommeil ne font qu'un sous mon aile.

Je suis la Nuit!... A moi tous les torrents sans freins
Dont les flots, sous le sol, tourbillonnent sans trêve!
A moi les antres sourds et les lacs souterrains
A l'horizon desquels nul matin ne se lève!
Je règne sous les rocs primitifs où le Temps
Ne m'atteint plus; et, dans ma tragique indolence,
Comme la Parque, au fond des cavernes, j'attends
—Trio fatal — avec la Mort et le Silence.

Je suis la Nuit! Sans cesse au service de Dieu,
Je vais traînant partout ma robe de ténèbre.
Par son ordre, c'est moi, quand vient le triste adieu,
Qui veille sur ses morts dans leur repos funèbre.
Quel sort m'attend ?... Un jour me faudra-t-il périr
Dans l'éternel néant à jamais balayée ?...
Suis-je enfin destinée à sombrer et mourir
Sous des flots de clarté fulgurante noyée ?

Adolphe Routhier

(1839-1920)

BIBLIOGRAPHIE. — En vers: Les Échos (*Québec, 1882*). — *En prose:* Les causeries du dimanche (*Montréal, 1871*); — Portraits et pastels littéraires (*Québec, 1873*); — En canot (*Québec, 1881*); — A travers l'Europe, *2 volumes* (*Québec, 1881–83*); — A travers l'Espagne (*Québec, 1889*); — Les grands drames, *2 volumes* (*Montréal, 1889*); — Conférences et discours, *2 volumes, 1ère série* (*Montréal, 1889*); — De Québec à Victoria (*Québec, 1893*); — L'Institut canadien (*Québec, 1893*); — La reine Victoria et son jubilé (*Québec, 1898*); — Conférences et discours, *2e série*

(*Montréal, 1905*); — Le Centurion, *roman* (*Lille-Paris, 1908*); — Essai d'apologétique (*Lille, 1913*); — Paulina, *roman* (*Québec, 1918*); — Montcalm et Lévis, *drame* (*Québec, 1918*).

Né le 8 mai 1839, à Saint-Placide des Deux-Montagnes. Étudia au Collège de Sainte-Thérèse, puis à l'Université Laval. Admis au barreau en 1861 et nommé peu après professeur de droit international. Nommé Juge à la Cour supérieure du Québec en 1873 et président de la Cour de l'Amirauté en 1904. Grand'Croix de Saint-Grégoire le Grand. Nommé Knight Bachelor en 1911. Décédé à Québec en 1920.

M. Routhier aura été un voyageur infatigable, ses livres en font foi. Son roman Le Centurion, *souvenir d'un pèlerinage en Palestine, est traduit en cinq langues. Auteur de l'hymne national canadien-français,* O Canada !

CHANT NATIONAL

O Canada ! terre de nos aïeux,
Ton front est ceint de fleurons glorieux,
Car ton bras sait porter l'épée,
Il sait porter la croix.
Ton histoire est une épopée
Des plus brillants exploits;
Et ta valeur, de foi trempée,
Protégera nos foyers et nos droits.

Sous l'œil de Dieu, près du fleuve géant,
Le Canadien grandit en espérant.
Il est né d'une race fière;
Béni fut son berceau.
Le ciel a marqué sa carrière
Dans ce monde nouveau:
Toujours guidé par sa lumière,
Il gardera l'honneur de son drapeau.

Amour sacré du trône et de l'autel,
Remplis nos cœurs de ton souffle immortel.
Parmi les races étrangères
Notre guide est la foi;
Sachons être un peuple de frères

Sous le joug de la Loi;
Et répétons, comme nos pères,
Le cri vainqueur : Pour le Christ et le Roi!
(*Les Échos*)

AU COLISÉE

On dit que le boa, le grand serpent d'Afrique,
Quand il est bien repu de chair vive et de sang,
Se recourbe et s'endort d'un sommeil léthargique
En serrant les anneaux de son orbe puissant.

Quand je te vois, gisant sur ton lit de poussière,
Immense Colisée aux arceaux surannés,
Je me dis que sans doute, ô grand monstre de pierre,
Tu cuves les festins que César t'a donnés!

Hélas ! il t'a servi tant de chair virginale,
Versé tant de sang pur pour apaiser ta faim,
Que tu n'as pu survivre à l'orgie infernale,
Et que ton lourd sommeil n'aura jamais de fin!

Éternel monument de haine et de luxure,
Je suis à ton aspect tenté de t'exécrer;
Mais le sang des martyrs a lavé ta souillure,
Et quand je viens à toi c'est pour te vénérer!

Je le baise en pleurant, ton marbre séculaire,
Et tremblant de respect, d'amour et de terreur,
Je pétrirais mon pain de ta sainte poussière,
Sûr d'y puiser un sang qui me rendrait meilleur!

(*Les Échos*)

Napoléon Legendre

(1841-1907)

BIBLIOGRAPHIE. — En vers : Les Perce-Neige (*Québec, 1886*). — *En prose :* Albani (Emma Lajeunesse) (*Québec, 1874*); — A mes enfants (*Québec, 1875*); — Échos de Québec (*Québec, 1877*); — Notre constitution et nos institutions (*Montréal, 1878*); — Nos

écoles (*Québec, 1890*); — A propos de notre littérature nationale (*Ottawa, 1895*); — Annibal (*Lévis, 1898*). — *Prose et vers :* Mélanges (*Québec, 1891*).

Il a colloboré à grand nombre de journaux et revues.

Napoléon Legendre naquit à Nicolet, en 1841. Fonctionnaire provincial à Québec pendant plus de trente ans, il fit du journalisme en amateur à peu près toute sa vie, se consacrant de préférence à la chronique. «Esprit alerte, il a promené sur tout, et sans assez d'efforts, ses faciles réflexions.» (Abbé CAMILLE ROY) *Il mourut à Québec, en 1907.*

BÉBÉ DORT

Il est midi. La chambre est sombre;
A la fenêtre on a cloué,
Pour donner du frais et de l'ombre,
Un grand châle à carreaux, troué.

Dans un coin, la paupière close,
Sur son oreiller de duvet
Le bébé doucement repose,
Et le chien dort à son chevet.

Alentour, tout se fait tranquille,
On n'entend que le vieux coucou,
Balançant sa tige mobile,
Accroché là-bas à son clou.

A travers les trous du vieux châle
Que son poids fait partout plisser,
Un rayon de lumière pâle
De temps en temps vient se glisser.

Dans l'autre chambre, le potage
Se met sur la table, fumant;
Le père rentre de l'ouvrage,
Joyeux. Mystérieusement,

La mère, le doigt sur la bouche,
Par la porte ouverte à demi
Lui montre, dans un coin, la couche
Où Bébé repose endormi.

Un bras replié sur la tête
Colle au front ses cheveux mouillés;
De la couverture indiscrète,
On voit sortir deux petits pieds.

Eux se regardent en silence,
Tout émus, la main dans la main,
Pendant qu'à part soi, chacun pense:
Il aura six mois demain !

(*Les Perce-Neige*)

Benjamin Sulte

(1841-1923)

BIBLIOGRAPHIE. — *En vers:* Les Laurentiennes (*Montréal, Eusèbe Sénécal, 1870*); — Les Chants nouveaux (*Ottawa, 1890*). *En prose:* Histoire des Trois-Rivières, *ouvrage de plus de 1,500 pages dont une première partie seulement fut mise en volume* (*Montréal, Eusèbe Sénécal, 1870*), *le reste ayant paru dans différents périodiques*; — Expédition militaire du Manitoba (*Montréal,* La Revue canadienne, *1871*); — Le Canada en Europe (*Montréal,* La Revue Canadienne, *1873*); — Mélanges d'histoire et de littérature (*Ottawa, Joseph Bureau, 1876*); — Le Coin du Feu (*Québec, Blumhart & Cie, 1877*); — Chronique trifluvienne (*Montréal,* La Revue Canadienne, *1879*); — Album de l'Histoire des Trois-Rivières (*Montréal, G. E. Desbarats, 1881*); — Joseph Montferrand (*Montréal, 1883*); — Histoire des Canadiens-Français, *8 volumes,* (*Montréal, Wilson & Cie, 1882*); — La langue française au Canada (*Montréal,* La Minerve, *1885*); — Histoire de Saint-François-du-Lac (*Montréal,* La Revue Canadienne, *1887*); — Pages d'Histoire du Canada (*Montréal, Granger Frères, 1891*); — Causons du pays (*Montréal, Granger Frères, 1891*); — Histoire de la milice canadienne (*Montréal, Desbarats & Cie, 1897*); — La Bataille de Châteauguay (*Québec, Raoul Renault, 1899*); — «History of the Province of Quebec» (*Montréal,* «Canada History Company», *1908*).

EN COURS DE PUBLICATION: Mélanges historiques, *compilés, annotés et publiés par Gérard Malchelosse; chez Ducharme, à Montréal* (*dix-neuf volumes parus, sur une soixantaine à paraître*); — Origine des Canadiens-français, 3 volumes.

EN MANUSCRIT. — *Trois volumes de vers:* Les Laurentiennes, *couplets patriotiques*;— Amusements poétiques; — Les Saisons et les Fleurs.

M. Benjamin Sulte a collaboré à plusieurs ouvrages considérables sur des sujets historiques. Il a en outre publié, dans différents journaux et revues, des études qui formeraient aisément la matière de plussieurs volumes.

M. Benjamin Sulte naquit à Trois-Rivières, le 17 septembre 1841. Dès l'âge de dix ans (1851), son père, caboteur, ayant péri corps et biens avec sa goélette, on le plaçait commis dans un magasin de nouveautés, puis dans une épicerie. Il sera plus tard petit marchand, puis de nouveau commis, puis teneur de livres à bord d'un vapeur qui faisait en ce temps-là le service entre Montréal et Trois-Rivières; puis, toujours à Trois-Rivières, aide-comptable chez Gouin, marchand de bois.

Comme volontaire dans la milice canadienne (compagnie de Trois-Rivières), il prit part à la défense du Canada contre l'invasion fénienne (1866).

Tour à tour rédacteur en chef du Canada *d'Ottawa (1866), puis traducteur aux Communes (1867), M. Benjamin Sulte devenait, en 1870, fonctionnaire au ministère de la Milice, position qu'il quitta en 1903 pour prendre sa retraite. Il mourut à Ottawa, le 6 août 1923.*

M. Sulte est essentiellement un autodidacte. Travailleur infatigable, il a, comme il le dit lui-même, fait un peu tous les métiers, mais il est surtout connu pour les services qu'il a rendus à l'histoire. Comme son Histoire des Canadiens-Français, *ses* Mélanges historiques *sont une mine inépuisable de documents. «Il considère les groupes locaux, la famille, comme la base élémentaire, le molécule de l'histoire, système original par lequel on étudie les sociétés humaines comme le font les chimistes pour les métaux, en observant la force et la forme des cristaux atomiques qui les composent.»* (RAMEAU DE SAINT-PÈRE)

Quant aux vers de M. Sulte, nul n'en parle plus modestement que l'auteur lui-même: «Il y a peut-être de la poésie là-dedans, dit-il, mais si modeste, si peu tapageuse, que le grand public n'y croit pas... C'est un vrai plaisir pour moi que de rimer un couplet. Si je n'avais pas tant de travaux d'histoire en main, je ferais bien plus de vers, je vous assure.»

LES BÛCHERONS

Frappez d'estoc ! frappez de taille !
Les troncs aux flancs retentissants !
La forêt vous livre bataille
Et porte en ses rameaux puissants
Des défis toujours renaissants.

Pauvres gens partis de la ville
Au point du jour, par les grands froids,
Leur tâche ingrate est difficile

Durant l'hiver au fond des bois !
Mais la joyeuse insouciance
Ne les quitte pas un instant.
Leur devise est: Dieu ! confiance !
La hache au dos, causant, marchant,
La fatigue amène le chant.

Frappez d'estoc ! etc.

Sous les grands pins, dans les clairières,
Ou sur les lacs des environs,
Par les montagnes, les rivières,
Ils sont partout, nos bûcherons.
Le cœur léger d'inquiétudes,
Ravageurs comme l'ouragan,
Ils parcourent les solitudes
Jusqu'aux mers du soleil couchant,
Toujours luttant, toujours cherchant.

Frappez d'estoc ! etc.

Conquérants du territoire,
La phalange des travailleurs
Ouvre des pages à l'histoire
Au prix des plus rudes labeurs.
Les coups pleuvent drus en cadence,
Sur le pied des arbres géants
Qui, traçant une courbe immense,
S'affaissent en rebondissant
Dans les flots d'un tourbillon blanc.

Frappez d'estoc ! etc.

La nuit les surprend à l'ouvrage,
Tel qu'un visiteur importun.
La tempête souffle avec rage:
«Gagnons le rendez-vous commun.»
A la veillée, un ancien conte
Des histoires de revenants.

Les loups-garous ont sur leur compte
Des faits merveilleux et galants
Dont les témoins sont tous absents.

Frappez d'estoc! etc.

Pour bannir les regrets d'absence,
L'amoureux chante une chanson
Que chacun écoute en silence
Comme un écho de la maison.
Puis, quand vient la fonte des neiges,
Quels transports! quels ravissements!
Les écoliers de vingt collèges,
Pour s'envoler, sont moins pressants
Que ne le sont nos *hivernants*.

Frappez d'estoc! etc.

(*Les Laurentiennes*)

DUO

Il est au bord des flots dormants,
Sous ces fleurs que le vent balance
en silence,
un doux sentier où deux amants
se consolent des jours d'absence.

L'oiseau module un chant d'amour
qui rase comme une prière
la rivière.
La tiède nuit succède au jour
et couvre la nature entière.

C'est l'heure aux tendres rendez-vous.
Écoutez donc sous les ramures
ces murmures,
ce gazouillis de mots si doux,
de voix tremblantes et si pures!

Ils s'en vont, la main dans la main,
ne songeant qu'à l'heure présente
trop peu lente!
et poursuivant par le chemin
tout rêve aimé qui se présente.

Passons vite auprès de ce lieu!
Chaque instant qui vient et s'envole
les console...
Trop tôt viendra ce morne adieu
qui les sépare et les désole! ...

(*Les Laurentiennes*)

L'abbé Apollinaire Gingras

(1847-)

BIBLIOGRAPHIE. — Au foyer de mon presbytère, *poèmes et chansons* (*1881*); — L'Emballement, *poème politique anti-impérialiste* (*Québec, 1920*). — *En prose:* Le Bas-Canada entre le moyen-âge et l'âge moderne (*Québec, Imprimerie du* Canadien, *1880*).

M. Apollinaire Gingras est né à Saint-Antoine-de-Tilly, le 8 mars 1847. Il fut ordonné prêtre en 1873. Il occupa successivement diverses cures à Saint-Fulgence du Saguenay, à Saint-Édouard de Lotbinière, à Sainte-Claire et, en dernier lieu, à Château-Richer. A cause de son grand âge, il a renoncé à exercer son ministère et s'est retiré à Hébertville, dans la région du lac Saint-Jean.

FEU DE JOIE AU CIMETIÈRE

Voyez : déjà l'automne empourpre nos érables.
Les beaux jours ont pâli : dans ses chaudes étables
Le laboureur déjà fait rentrer chaque soir
Son grand troupeau beuglant, roux, cendré, blanc et noir.
Ces foins verts, ces blés d'or, qu'ont surveillés les anges,
Vont sur des chars plaintifs s'abriter dans les granges;
La faux du moissonneur a bien passé partout...

Un champ seul par oubli semble rester debout:
Un pré jaune, et taillé dans l'ombre de l'église,
Ondule encore et jase au souffle de la brise.
C'est un étrange enclos: il y pousse à la fois
De sauvages rosiers, des foins hauts et des croix.
Quelque matin, le prêtre, au sortir de sa messe,
Dit au bedeau: «Remi, coupe ce foin qui presse.»
Et le bedeau s'en va couper ces foins épais
Que la grange, pourtant, n'abritera jamais.
Ce foin reste au saint lieu: l'agneau, le bœuf et l'âne
Ont le pied trop vulgaire et la dent trop profane
Pour broyer sans respect, dans leurs repas hideux,
Le foin sacré qui pousse au-dessus des aïeux!
Dans un coin retiré de l'humble cimetière,
Un feu, le soir venu, s'élève avec mystère.
Les villageois bientôt arrivent chapeau bas.
On prie, on se regarde, on ne se parle pas,
Mais l'on semble écouter : dans l'ombre et le silence,
Le mystique brasier parle avec éloquence.
Ils viennent des tombeaux, ces foins longtemps discrets,
Et la tombe chrétienne a de si doux secrets!
Chaque brin qui pétille ou se tord dans la flamme
Semble rire ou pleurer comme ferait une âme.
Il semble que ce soir, sur les ailes du feu,
Les amis disparus montent vers le ciel bleu.
C'est pour nous consoler par ces aimables rêves,
Doux brasier, que dans l'air tu brilles et t'élèves!
Voilà pourquoi surtout, doré de ton reflet,
Le vieux prêtre te fait flamber avec respect.
Il sait que ce qui brûle est sorti d'une terre
Fécondée avant tout par l'Église en prière.
Ces foins perdus, poussés sur le champ de la mort,
Ces rosiers, ces glaïeuls, cette ronce qui mord,
Ont germé dans un sol imprégné d'eau bénite
Et sont purs comme sont les cheveux d'un lévite.
Le pasteur veut qu'ici, dans le calme et l'amour,
Les cendres du bûcher restent jusqu'au grand jour!
Car tout ce qui nourrit cette flamme sereine
A poussé dans un sol fait de poussière humaine.

Cette moisson de deuil, ces foins, ces arbrisseaux,
Tout cela prit racine au sein des noirs tombeaux.
Aux jours les plus dorés de l'été, quand la brise
Passait sur cet enclos comme une hymne d'église,
Elle semblait tout bas, en frôlant le gazon,
Dire un *De profundis* qui donnait le frisson.
Et quand le vent, la nuit, secouait la crinière
Des vieux saules, des ifs, de la haute bruyère,
Le passant s'arrêtait, collait l'oreille au mur,
Et disait : «Les défunts parlent ce soir, bien sûr!»
Dans cet enclos fermé, les enfants du village
Ne cueillaient ni les fleurs, ni la mûre sauvage:
Seuls, dans ces doux gazons, les oiseaux du bon Dieu
Becquetaient sans clameurs les fraises du saint lieu.
Et le bedeau lui-même (un brave chrétien certes!)
Avait fauché ce pré la tête découverte.

Frères! le feu se meurt: gardons comme un trésor
Le doux enseignement qui s'en dégage encor:
C'est que la sainte Église, oubliant leurs misères,
Honore ses enfants jusque dans leurs poussières!

(*Au foyer de mon presbytère*)

Remi Tremblay

(1847-1926)

BIBLIOGRAPHIE. — En vers : Caprices poétiques et Chansons satiriques (*Montréal, Filiatrault, 1883*); — Coups d'ailes et Coups de bec (*Montréal, Gebhardt-Berthiaume, 1888*); — Boutades et Rêveries (*Fall-River, Société de Publication de l'*Indépendant, *1893*); — Vers l'Idéal (*Ottawa, La Compagnie d'Imprimerie commerciale, 1912*). — *En prose:* Un Revenant, *roman* (*Montréal, la* Patrie, *1884*); — Pierre qui roule, *roman* (*Montréal, Beauchemin, 1923*); — Un Pèlerinage canadien à Amsterdam (*1925*); — Voyage autour du Monde (*1926*); — Contre le courant, *roman* (*1926*); — Mon dernier Voyage à travers l'Europe (*Montréal, Garand, sans date*).

Parmi les nombreux journaux auxquels M. Tremblay a collaboré, citons seulement: la Minerve (*1877, 1878 et 1881*); — *les* Laurentides *de Saint-Lin* (*1877*); — *la* Gazette *de Joliette* (*1877*); —

Le Courrier *de Montréal* (*1879, 1882 et 1883*); — *le* Nouveau-Monde (*1881*); — *le* Canard (*1881*); — *la* Presse (*1884*); — *l'*Indépendant *de Fall-River* (*1885 et 1893*); — *la* Justice *de Québec* (*1888*); — *la* Patrie (*1889 et 1892*); — *l'*Opinion Publique *de Worcester* (*1894–95*).

Outre tous les articles qu'il a fournis aux journaux en collaboration régulière, M. Remi Tremblay a donné beaucoup d'études sur différents sujets, notamment trois séries d'impressions de voyages publiées respectivement dans la Presse (*1889–90*), *le* Canada (*1905*) *et la* Justice *d'Ottawa* (*1912*).

M. Remi Tremblay naquit à Saint-Barnabé (comté de Saint-Hyacinthe), le 2 avril 1847. Il n'avait que douze ans (1859) lorsque sa famille, emportée comme tant d'autres par la vague d'émigration qui passait à ce moment sur le Bas-Canada, l'emmena vivre à Woonsocket dans le Rhode-Island. Quatre ans plus tard, âgé de seize ans à peine, nous le retrouverons soldat dans l'armée nordiste, avec laquelle il fera toute la campagne du Potomac (1864). Revenu au Canada après la guerre pour y prendre un brevet à l'École militaire, il fera encore, en 1866, toute la campagne contre les Féniens.

Sans renoncer complètement au métier militaire (en 1876, il était nommé capitaine au 53e bataillon), M. Remi Tremblay, à dater de cette époque, s'est adonné plutôt aux arts de la paix. C'est ainsi qu'il fit tour à tour du commerce, de l'agriculture, de l'enseignement — et surtout du journalisme. Cette carrière-ci, de fait, devait l'absorber presque uniquement pendant près de vingt ans (à dater de 1877). Quand il y renonça enfin, ce fut pour devenir traducteur français à la Chambre des Communes (1896), position qu'il occupa jusqu'à sa mort survenue en 1926.

«...Autodidacte infatigable, n'ayant reçu comme base d'études qu'une excellente instruction élémentaire, il (M. Tremblay) a constamment travaillé à élargir le cercle de ses connaissances et il emploie encore à étudier tous les loisirs que lui laissent ses fonctions de traducteur. Il a étudié le latin avec le curé de Stoke. Il a appris sans professeur, suffisamment pour les traduire avec facilité, le portugais, l'espagnol, l'italien, l'allemand et l'espéranto. Il étudie maintenant l'hébreu et ne désespère pas d'apprendre un jour le sanscrit.» (Alexandre Belisle, Histoire de la Presse franco-américaine, *Worcester, 1911*)

LA SESSION FÉDÉRALE

Air: *Versez donc, mes amis, versez.*

Députés, le gouvernement
A grand besoin de vos lumières.
Il convoque le parlement
Qui s'assemble près des Chaudières.

Partez donc, chers élus, partez,
Plantez là vos autres affaires,
Partez donc, chers élus, partez,
Rassemblez-vous et discutez.

Parbleu ! c'est un triste pays
Qu'un pays où le mandataire
Ne parle pas sur le maïs,
Le sucre et les pommes de terre.
Parlez donc, discoureurs, parlez,
Vous est-il permis de vous taire ?
Parlez donc, discoureurs, parlez,
Un peu moins, si vous le voulez.

Rouges, dites sur tous les tons
Que les Bleus sont des mercenaires:
Ils vous traiteront d'avortons,
D'incapables, de doctrinaires.
Luttez donc, grands joûteurs, luttez,
Épuisez les vocabulaires,
Luttez donc, grands joûteurs, luttez,
A bon droit vous vous emportez.

Allez-y, piquez-vous au jeu,
Prodiguez les calinotades.
Si vos chefs vous mènent au feu,
Défendez bien leurs incartades.
Votez donc, partisans, votez
En dépit des rodomontades,
Votez donc, partisans, votez
Contre ceux que vous combattez.

Il faudra que le Gouverneur
De ses durs travaux se délasse:
A ses bals, vous aurez l'honneur
D'être invités. Avec audace,
Dansez donc, vieux barbons, dansez:
Il faut que jeunesse se passe,
Dansez donc, vieux barbons, dansez,
Pouvez-vous sautiller assez ?

(*Coups d'ailes et coups de bec*)

LE POÈTE ET LES DEUX CRITIQUES

(Fable)

Certain rimailleur famélique,
Sur son Pégase ayant longtemps trotté,
Se reposait après avoir chanté
Les empereurs, les rois, la République,
Les jeux, les ris, l'amour, la liberté —
Vastes champs où plus d'un âne a brouté.

Dans un pays atteint de fièvre politique,
On ne lit pas les vers : on les critique
Sans trop savoir pourquoi.
Notre homme dit: «Ma foi,
Avant que ma Muse agonise,
En attendant que la postérité
Me statufie ou me panthéonise,
Je veux savoir un peu si mon livre est goûté.»

Aussitôt le rimeur se rend chez un intime
Et, sans pitié pour sa victime,
Il lui lit les écrits qu'il a le mieux troussés.
L'autre dit: «Ce sont là sujets bien ressassés.
Si tu veux réussir, il faudra que tu chantes
Des chansons du pays, allègres ou méchantes,
Quelque chose qui sente à plein nez le terroir.»

Le poète écrivit une pièce à tiroir
Qui sentait trop la plèbe et ne fut pas jouée.

Désireux de s'ouvrir, dans l'ombre, une trouée,
Il consacra sa lyre aux chants régionaux.
On lui dit: «Vos écrits sont fort originaux,
Mais ils sont resserrés dans d'étroites limites.
Qu'importe ce qui bout dans vos vieilles marmites ?
Il faudrait entonner quelque chant magistral
D'un intérêt plus général.»

Dans notre beau pays le poète a beau faire,
Il ne peut contenter tout le monde et son père.

(*Vers l'Idéal.*)

Adolphe Poisson

(1849-1922)

BIBLIOGRAPHIE. — Chants canadiens (*Québec, P.-G. Delisle, 1880*), *épuisé*; — Heures perdues (*Québec, A. Coté, 1894*); — Sous les Pins (*Montréal, Beauchemin, 1902*); — Chants du Soir (*Arthabaska, Imprimerie de l'Union, 1917*).

Né à Gentilly (Nicolet) le 14 mars 1849, il vécut à Arthabaska depuis l'âge de deux ans. Fit ses études secondaires au Petit Séminaire de Québec. Admis au barreau en 1874, il était la même année nommé receveur de l'enregistrement dans le comté d'Arthabaska. Depuis 1890 il s'est, par intervalles, livré aux affaires, mais sans jamais négliger la poésie, qui fut la passion de toute sa vie. Décédé à Arthabaska, en 1922.

«Le nouveau volume de M. Poisson (Sous les pins) *est frais et gracieux. La grâce, c'est ce qui caractérise surtout, à notre avis, le genre du poète d'Arthabaska. Non pas que nous lui refusions l'inspiration et le souffle lyrique... Mais il nous semble que M. Poisson cultive avec une inclination spéciale la poésie intime, qu'il aime à chanter surtout la famille et ses émotions saintes, les joies de l'amitié, la nature et ses aspects.»* (THOMAS CHAPAIS, *dans l'*Événement *du 24 décembre 1902*)

NOBLESSE ET ROTURE

Un roi lâche, oubliant nos luttes centenaires,
Un jour laissa tomber de glorieux enfants,
Abandonnés ainsi que de vils mercenaires
Qu'on livre sans remords aux soldats triomphants.

Quand le sang de nos preux féconde l'Amérique
Des bords de l'Orégon aux monts du Labrador,
Ce roi, pour rajeunir sa vieillesse lubrique,
Du sang de ses sujets emplit ses coupes d'or!

Quand le jeu des tambours et le bruit des batailles
Dans nos champs étonnés promènent leurs concerts,
L'orgie épouvantable, enivrant tout Versailles,
Trouble de ses clameurs l'écho du Parc-aux-Cerfs.

Malgré cet abandon, la lutte fut superbe;
Sur l'héroïsme enfin le nombre l'emporta

Et le peuple martyr, moissonné comme l'herbe,
Connut comme le Christ les pleurs du Golgotha!

Alors ceux qui craignaient la verge tyrannique
Des vainqueurs insolents s'enfuirent par milliers;
Alors on vit partir la noblesse héroïque,
Les comtes, les barons et les hauts chevaliers.

On les vit s'embarquer sur les flottes anglaises,
Pour aller loin d'ici redorer leur blason,
Et, fuyant l'ouragan, hôte de nos falaises,
Chercher un ciel plus doux, un moins sombre horizon.

Les malheureux fuyaient les champs pleins de leur gloire;
Fatigués et vaincus, ils voulaient le repos...
La Révolution, méprisant leur histoire,
Survint, versa leur sang et dispersa leurs os!

Sur ces rives du moins ils combattaient en braves.
Héros, on les voyait combattre des héros,
Tandis que sans honneur, de l'anarchie esclaves,
Leur tête a rencontré la hache des bourreaux.

Mais lorsqu'ils nous laissaient, ces nobles fils de France,
Pour éviter le joug des Anglais détestés,
Prêts à combattre encor, forts contre la souffrance,
Les humbles, les obscurs vaillamment sont restés.

Nous sommes tous restés, nous fils de la roture,
Pour cultiver ces champs noblement défendus,
Pour donner à nos morts la sainte sépulture
Et recueillir partout nos vieux drapeaux perdus.

Oui, nous sommes restés pour démontrer au monde
Qu'une blessure au cœur peut se cicatriser,
Que notre sang est pur, que le sol qu'il féconde
Peut enfanter des preux sans jamais s'épuiser.

Oui, nous sommes restés, braves entre les braves,
Oui, nous avons subi la morgue du vainqueur,
Et nous avons brisé de puissantes entraves,
Une fois l'arme au bras, toujours l'espoir au cœur.

Nous nous sommes groupés tous autour de nos prêtres,
Ces fidèles gardiens de la foi des aïeux,
Qui savaient affronter nos despotiques maîtres,
La croix sur la poitrine et la paix dans les yeux.

Aussi voilà pourquoi la superbe Angleterre,
Voyant des Canadiens le sang se ranimer,
A voulu laisser croître en paix sur cette terre
Des bras pour la défendre et des cœurs pour l'aimer.

Voilà pourquoi la France à travers les orages
Salue avec orgueil ce rejeton béni,
Et reconnaît enfin sur ces lointains rivages
Le Franc régénéré, le Gaulois rajeuni.

(*Chants canadiens*)

JACQUES CARTIER

Marin, grande est ton œuvre et sans tache est ta gloire.
Aussi l'écho puissant d'un siècle qui finit
Aux descendants des preux rappelle ta mémoire
Et, fils d'un grand passé, le présent te bénit.

Pourtant nul marbre ici ne redit ton histoire;
Mon regard cherche en vain ton nom sur le granit.
Rien ne reste de toi sur ce haut promontoire
Où par surprise, un jour, l'aigle anglais fit son nid!

Console-toi, le temps, de sa puissante griffe
Attaquant sans remords le marbre pur, y biffe
Les grands noms qu'y grava le ciseau du sculpteur.

Mais dans nos cœurs tu peux des ans braver l'outrage.
Jusqu'aux bornes du temps, sans souci du naufrage,
Laisse voguer ta nef, ô grand navigateur!

(*Heures perdues*)

William Chapman

(1850-1917)

BIBLIOGRAPHIE. — En vers : Les Québecquoises (*1876*); — Les Feuilles d'Érable (*1890*); — Les Aspirations, *ouvrage couronné par l'Académie française* (*Paris*, *Librairie-Imprimerie Réunies, 1903*); — Les Rayons du Nord, *ouvrage couronné par l'Académie française* (*Paris*, La Revue des Poètes, *1909*); — Les Fleurs de givre (*Paris*, La Revue des Poètes, *1912*). — *En prose :* Les mines d'or de la Beauce (*1878*); — Le Lauréat (*1894*); — Les deux copains (*1894*); — Nos immortels (*1896*).

Chapman est aussi l'auteur d'un ouvrage mi-prose mi-vers : A propos de la guerre hispano-américaine (*1897*).

OUVRAGE INACHEVÉ, RESTÉ MANUSCRIT. — L'Épopée Canadienne, *poésies*.

*M. Chapman a collaboré à l'*Opinion publique, *à la* Patrie, *à la* Minerve, *à la* Presse, *à la* Revue Canadienne, *à la* Revue Franco-Américaine, *etc., de Montréal*; — *au* Canadien, *au* Courrier du Canada, *à la* Vérité, *à l'*Evénement, *à l'*Avant-Garde, *etc., de Québec*; — *au* Vieux Corsaire, *de Saint-Malo*; — *à la* Revue des Poètes, *de Paris*; — *à la* Revue du Languedoc, *etc.*

M. William Chapman naquit à Saint-François de Beauce, en 1850, d'un père anglais et d'une mère canadienne-française. Son ancêtre maternel, Simon Lefebvre, sieur Angers, né à Tracey-le-Val, en Picardie, était venu au Canada en qualité de secrétaire particulier du marquis de Tracy, vice-roi de la Nouvelle-France. Bizarrerie du sort, son ancêtre paternel vint au Canada en qualité de secrétaire d'un gouverneur anglais, — sir George Prevost. Le père du poète, George-William Chapman, était négociant. Sa mère, Caroline Angers, fille de François Angers, cultivateur de la Pointe-aux-Trembles, dans le comté de Portneuf, était la sœur de François-Réal Angers, fameux en son temps et en son pays.

M. Chapman fit ses études classiques au Collège de Lévis, d'où il passa à l'Université Laval de Québec, s'étant juré d'être avocat. Il le fut en effet, mais de bonne heure jeta la toge aux orties pour se donner tout entier au journalisme et à la littérature.

Tour à tour rédacteur à la Patrie (*1883*), *puis à la* Minerve (*1884*), *M. Chapman entrait par la suite dans l'administration provinciale (1890). Nommé, en 1891, secrétaire du cabinet du Procureur général, puis destitué de cette fonction, en 1896, pour participation ouverte aux luttes politiques, on le retrouvera deux ans plus tard libraire à Ottawa (1898). En 1903, il devenait traducteur au Sénat. Décédé en 1917.*

Le mérite poétique de Chapman, reconnu officiellement en France, a été très contesté au Canada, surtout par la jeune école. Il avait eu lui-même des démêlés retentissants avec son contemporain et rival, Louis Fréchette. Comme celui-ci, il passait pour avoir l'humeur atrabilaire.

A LA BRETAGNE

Je n'ai jamais foulé tes falaises hautaines,
Je n'ai pas vu tes pins verser leurs larmes d'or,
Je n'ai pas vu tes nefs balancer leurs antennes;
Pourtant je te chéris, vieux pays de l'Armor.

Je t'aime d'un amour fort comme tes grands chênes,
Vers lesquels bien souvent mon cœur prend son essor.
Car sur nos bords, vois-tu, nous conservons encor
Le sang pur qui toujours gonfle si bien tes veines.

Oui, je t'adore avec tous tes vieux souvenirs,
Tes bruyères, tes joncs, ton granit, tes menhirs,
Ton rivage farouche et peuplé de légendes.

Et lorsque Floréal revient tout embaumer,
Dans la brise de l'est je crois, le soir, humer
Comme un vague parfum qui viendrait de tes landes.

(*Les Aspirations*)

LE LABOUREUR

Derrière deux grands bœufs ou deux lourds percherons
L'homme marche courbé, dans le pré solitaire,
Ses poignets musculeux rivés aux mancherons
De la charrue ouvrant le ventre de la terre.

Au pied d'un coteau vert noyé dans les rayons,
Les yeux toujours fixés sur la glèbe si chère,
Grisé du lourd parfum qu'exhale la jachère,
Avec calme et lenteur il trace ses sillons.

Et rêveur quelquefois il ébauche un sourire:
Son oreille déjà croit entendre bruire
Une mer d'épis d'or sous un soleil de feu.

Il s'imagine voir le blé gonfler sa grange,
Il songe que ses pas sont comptés par un ange
Et que le laboureur collabore avec Dieu.

(*Les Aspirations*)

NOTRE LANGUE

Notre langue naquit aux lèvres des Gaulois.
Ses mots sont caressants, ses règles sont sévères,
Et, faite pour chanter les gloires d'autrefois,
Elle a puisé son souffle aux refrains des trouvères.

Elle a le charme exquis du timbre des Latins,
Le séduisant brio du parler des Hellènes,
Le chaud rayonnement des émaux florentins,
Le diaphane et frais poli des porcelaines.

Elle a les sons moelleux du luth éolien,
Le doux babil du vent dans les blés et les seigles,
La clarté de l'azur, l'éclair olympien,
Les soupirs du ramier, l'envergure des aigles.

Elle chante partout pour louer Jéhova,
Et, dissipant la nuit où l'erreur se dérobe,
Elle est la messagère immortelle qui va
Porter de la lumière aux limites du globe.

La première, elle dit le nom de l'Éternel
Sous les bois canadiens noyés dans le mystère.
La première, elle fit monter vers notre ciel
Les hymnes de l'amour, l'élan de la prière.

La première, elle fit tout à coup frissonner
Du grand Meschacébé la forêt infinie,
Et l'arbre du rivage a paru s'incliner
En entendant vibrer cette langue bénie.

Langue de feu, qui luit comme un divin flambeau,
Elle éclaire les arts et guide la science;
Elle jette, en servant le vrai, le bien, le beau,
A l'horizon du siècle une lueur immense.

Un jour, d'âpres marins, vénérés parmi nous,
L'apportèrent du sol des menhirs et des landes,
Et nos mères nous ont bercé sur leurs genoux
Aux vieux refrains dolents des ballades normandes.

Nous avons conservé l'idiome légué
Par ces héros quittant pour nos bois leurs falaises,
Et, bien que par moments on le crût subjugué,
Il est encore vainqueur sous les couleurs anglaises.

Et nul n'osera plus désormais opprimer
Ce langage aujourd'hui si ferme et si vivace
Et les persécuteurs n'ont pu le supprimer
Parce qu'il doit durer autant que notre race.

Essayer d'arrêter son élan, c'est vouloir
Empêcher les bourgeons et les roses d'éclore;
Tenter d'anéantir son charme et son pouvoir,
C'est rêver d'abolir les rayons de l'aurore.

Brille donc à jamais sous le regard de Dieu,
O langue des anciens ! Combats et civilise,
Et sois toujours pour nous la colonne de feu
Qui guidait les Hébreux vers la Terre promise!

(*Les Aspirations*)

Nérée Beauchemin

(1850-1931)

BIBLIOGRAPHIE. — Floraisons matutinales, *poésies* (*Trois-Rivières, 1897*); — Patrie intime, *harmonies* (*Montréal, Librairie d'Action canadienne-française, 1928*).

M. Nérée Beauchemin naquit à Yamachiche, le 20 février 1850. Ses ancêtres, du côté paternel, venaient de La Rochelle, et, du côté maternel, de La Flèche, en Anjou. (Sa mère était justement une Laflèche.) Médecin de son état, il a toujours pratiqué sa profession dans sa paroisse natale, sans jamais rechercher la notoriété. C'est là qu'il mourut en 1931.

Plusieurs critiques, tant français que canadiens, ont fait tour à tour l'éloge de ce poète. Citons seulement: M. Albert Sorel, qui a écrit du poème La Cloche de Louisbourg *que c'était «la perle de l'anthologie canadienne»; — M. Charles ad der Halden («Nérée Beauchemin, peut-être le plus remarquable artisan de vers qu'il y ait au Canada...»; — M. Auguste Dorchain («Il n'a publié qu'un livre, —* Floraisons matutinales, *— frais bouquet qu'il semble avoir cueilli dans la rosée pendant ses courses...» — «Nérée Beauchemin peut s'élancer plus haut que la grâce, puisqu'il a écrit* La Cloche de Louisbourg, *petit poème qui touche à la grandeur»); — M. Olivar Asselin («C'est le moins barnum de nos poètes canadiens»); — M. l'abbé Degagné, du Séminaire de Chicoutimi («Talent vigoureux et neuf»); — Le R. P. Eugène Seers («Puissance évocatrice servie par une langue neuve, vivante, et parfaitement sûre d'elle-même»); — Louis Fréchette («Nul n'est plus artiste que lui»); — enfin M. l'abbé Camille Roy («Le lyrisme de M. Beauchemin est fort délicat, un peu précieux quelquefois, et révèle une âme sensible»).*

*Citons encore, pour terminer, ce jugement de l'*Encyclopedia Britannica : «Beauchemin shows true poetic genius, a fine sense of rhythm and verbal melody, a curiosa felicitas of epithet and phrase, and so sure an eye for local colour that a stranger could choose no better guide to the imaginative life of Canada.» — *Voir également l'*University Magazine *de Toronto, livraison d'avril 1910.*

Le chef-d'œuvre de M. Nérée Beauchemin est incontestablement cette Cloche de Louisbourg *que nous donnons ci-après.*

LA CLOCHE DE LOUISBOURG

Cette vieille cloche d'église,
Qu'une gloire en larmes encor
Blasonne, brode et fleurdelise,
Rutile à nos yeux comme l'or.

On lit le nom de la marraine,
En traits fleuronnés, sur l'airain,
Un nom de sainte, un nom de reine,
Et puis le prénom du parrain.

C'est une pieuse relique:
On peut la baiser à genoux;
Elle est française et catholique
Comme les cloches de chez nous.

Jadis ses pures sonneries
Ont mené les processions,
Les cortèges, les théories
Des premières communions.

Bien des fois pendant la nuitée,
Par les grands coups du vent d'avril,
Elle a signalé la jetée
Aux pauvres pêcheurs en péril.

A présent, le soir, sur les vagues,
Le marin qui rôde par là
Croit ouïr des carillons vagues
Tinter l'*Ave maris stella.*

Elle fut bénite. Elle est ointe.
Souvent, dans l'antique beffroi,
Aux Fêtes-Dieu, sa voix s'est jointe
Au canon des vaisseaux du Roy.

Les boulets l'ont égratignée,
Mais ces balafres et ces chocs
L'ont pour jamais damasquinée
Comme l'acier des vieux estocs.

Oh ! c'était le cœur de la France,
Qui battait à grands coups alors
Dans la triomphale cadence
Du grave bronze aux longs accords!

O cloche, c'est l'écho sonore
Des sombres âges glorieux
Qui soupire et sanglote encore
Dans ton silence harmonieux!

En nos cœurs tes branles magiques,
Dolents et rêveurs, font vibrer
Des souvenances nostalgiques,
Douces à nous faire pleurer.

(*Floraisons matutinales*)

FLEURS D'AURORE

Comme au printemps de l'autre année,
Au mois des fleurs, après les froids,
Par quelque belle matinée,
Nous irons encore sous bois.

Nous y verrons les mêmes choses,
Le même glorieux réveil,
Et les mêmes métamorphoses
De tout ce qui vit au soleil.

Nous y verrons les grands squelettes
Des arbres gris ressusciter,
Et les yeux clos des violettes
A la lumière palpiter.

Sous le clair feuillage vert tendre,
Les tourterelles des buissons,
Ce jour-là, nous feront entendre
Leurs lentes et nobles chansons.

Ensemble nous irons encore
Cueillir dans les prés, au matin,
De ces bouquets couleur d'aurore
Qui fleurent la rose et le thym.

Nous y boirons l'odeur subtile,
Les capiteux aromes blonds
Que , dans l'air tiède et pur, distille
La flore chaude des vallons.

Radieux, secouant le givre
Et les frimas de l'an dernier,
Nos chers espoirs pourront revivre
Au bon vieux soleil printanier.

En attendant que tout renaisse,
Que tout aime et revive un jour,
Laisse nos rêves, ô jeunesse,
S'envoler vers tes bois d'amour!

Chère idylle, tes primevères
Éclosent en toute saison;
Elles narguent les froids sévères
Et percent la neige à foison.

Éternel renouveau, tes sèves
Montent même aux cœurs refroidis
Et tes capiteuses fleurs brèves
Nous grisent comme au temps jadis.

Oh! oui, nous cueillerons encore,
Aussi frais que l'autre matin,
Ces fins bouquets couleur d'aurore
Qui fleurent la rose et le thym.

(*Floraisons matutinales*)

ROSES D'AUTOMNE

Aux branches que l'air rouille et que le gel mordore,
Comme par un prodige inouï du soleil,
Avec plus de langueur et plus de charme encore,
Les roses du parterre ouvrent leur cœur vermeil.

Dans sa corbeille d'or, août cueillit les dernières:
Les pétales de pourpre ont jonché le gazon.
Mais voici que, soudain, les touffes printanières
Embaument les matins de l'arrière saison.

Les bosquets sont ravis, le ciel même s'étonne
De voir, sur le rosier qui ne veut pas mourir,
Malgré le vent, la pluie et le givre d'automne,
Les boutons, tout gonflés d'un sang rouge, fleurir.

En ces fleurs que le soir mélancolique étale,
C'est l'âme des printemps fanés qui, pour un jour,
Remonte, et de corolle en corolle s'exhale,
Comme soupirs de rêve et sourires d'amour.

Tardives floraisons du jardin qui décline,
Vous avez la douceur exquise et le parfum
Des anciens souvenirs, si doux, malgré l'épine
De l'illusion morte et du bonheur défunt.

(*Patrie intime*)

Eudore Évanturel

(1854-1919)

BIBLIOGRAPHIE. — Premières poésies, *avec une préface de Joseph Marmette (Québec, Augustin Côté & Cie, 1878).*

M. Évanturel a collaboré en prose à plusieurs revues et journaux.

M. Eudore Évanturel naquit à Québec, au mois de septembre 1854. (Son père, ministre dans le cabinet McDonald-Sicotte, avait joué, sous l'Union, un rôle politique assez important.) Il fit ses études, partie au Petit Séminaire de Québec, et partie sous la direction de précepteurs. Nommé, en 1878, à un emploi au Conseil législatif, sous Napoléon Legendre et Faucher de Saint-Maurice, puis destitué peu de temps après, à la chute du ministère Joly, il partit pour les États-Unis, où il fut pendant deux ans, à Boston, le secrétaire de l'illustre historien Parkman (1878–80). Nous le retrouvons, par la suite, tour à tour rédacteur-propriétaire d'un journal français de Lowell, le Journal du Commerce; *délégué de la Province de Québec aux archives de Boston, avec mission d'y établir la collation des* Manuscrits relatifs à la Nouvelle-France; *délégué de la Province de Québec aux archives de Washington. Rappelé enfin à Québec en 1887, il fut depuis cette date jusqu'à sa mort, survenue le 16 mai 1919, archiviste à la Secrétairerie provinciale.*

Après Premières poésies *(1878), M. Évanturel, pris tout entier par ses chères archives, ne donna que de rares pièces par-ci par-là.*

LES CLOCHES DE LA BASILIQUE

J'écoutais dans la paix du soir,
Sous la pâleur du ciel mystique,
Les sons pieux que laissaient choir
Les cloches de la basilique.

Et j'évoquais au loin leur voix,
A la fois grave et triomphale,
Quand elles sonnaient autrefois
Les angélus de cathédrale,

Au temps heureux, trois fois béni,
Où, dès l'aube, souvent ma mère
Me retrouvait au pied du lit,
Agenouillé sous leur prière.

Combien leur appel familier
Charmait alors mon âme éprise,
Lorsque j'allais, jeune écolier,
M'asseoir à l'ombre de l'église,

Et que, captif de leur doux son,
J'attendais que leur voix se taise,
Pour suivre au loin, à l'horizon,
L'écho de leur chanson française!

C'est qu'en ce temps déjà lointain,
Cloches témoins de tant de choses,
Vous me parliez, soir et matin,
D'un long passé d'apothéoses,

Et du regret que vous aviez
D'un temps de gloire et de conquêtes,
Quand, de par le Roy, vous sonniez
Vos carillons des jours de fêtes,

Et que gaiement, sur le rocher,
Au printemps des jours d'espérance,
Vous annonciez, du vieux clocher,
Le retour des vaisseaux de France.

(Cité par le *Terroir* de Québec, janvier 1920)

Gonzalve Desaulniers

(1863-)

BIBLIOGRAPHIE. — Pour la France, *poème patriotique (édition de luxe, 10 pages de 9 pouces x 6, Montréal, 1918).* Les Bois qui chantent, *poèmes, édition de luxe (Montréal, Beauchemin, 1930). M. Desaulniers a aussi collaboré en prose à plusieurs journaux et revues.*

M. Gonzalve Desaulniers naquit à Saint-Guillaume d'Upton, le 24 juin 1863, d'une vieille famille qui pendant longtemps identifia son nom avec l'histoire de la vallée du Saint-Maurice. De sa profession avocat, il a fait ses études secondaires chez les Jésuites, à Montréal. Joua dans sa jeunesse un rôle politique actif comme propriétaire et rédacteur du National, *de Montréal, auquel collaboraient les jeunes libéraux canadiens-français dits avancés. Cette feuille, fondée en 1889, vécut sept années. Tenu à l'écart par les partis à cause de ses vues politiques, M. Desaulniers a depuis une trentaine d'années consacré presque uniquement ses loisirs à la littérature. Élu président du Cercle montréalais de l'Alliance française en 1909, il a été depuis réélu chaque année à ces fonctions, qu'il remplit avec une compétence et un tact parfaits. A été, toute sa vie, un instrument de liaison entre la France et nous. Juge de la Cour Supérieure depuis 1923, officier de la Légion d'Honneur et de l'Instruction publique, membre de la Société Royale du Canada.*

Dans la Revue des Deux-Mondes, *M. Gustave Lanson a dit beaucoup de bien du poème* Pour la France, *écrit «à la mémoire de nos morts.» «...M. Desaulniers connaît sa langue, mais ne néglige point de la travailler. Il la respecte et respecte en elle ses lecteurs. S'imprégner de son livre, c'est déjà aimer en celui-ci ce qui, dans le génie français, s'appellera éternellement: mesure, équilibre, élégance; et retrouver dans la phrase un jeu adroit des coupes, des cadences, une véritable sécurité prosodique où n'est point oubliée la sécurité grammaticale.»* (Maurice Hébert,... Et d'un Livre à l'autre)

LA FILLE DES BOIS

Et son cœur fut pris par un guerrier blanc!
Quand la bise mord le bouleau tremblant,
Quand la forêt mue,
La fille des bois, dans les grands sentiers
Toute seule, va, de longs jours entiers,
Par son rêve émue.

Ce fut dans la plaine, au ciel attiédi,
Quand la flambe d'or descend du midi,
Que lui vint ce rêve.
Près de son ruisseau le guerrier passa,
Et de loin son œil longtemps caressa
Ses pas sur la grève.

Que lui donna-t-elle, au guerrier vaillant ?
Les bois pleins de bruits, le flot babillant,
Pourraient nous le dire;
Mais le doux secret lui sera gardé,
Car les bois aux flots ont recommandé
De ne pas médire.

Des bruissements d'aile et de chansons
Se sont envolés, rieurs, des buissons
Dont l'âme voltige;
Et comme le daim, las de l'abreuvoir,
Le guerrier s'en fut, sans souci d'avoir
Coupé cette tige.

Les mois et les ans ont passé depuis,
Et la fleur des bois qui n'a plus d'appuis,
Dont l'avenir sombre,
Sourit aux oiseaux, dans l'attente encor
De la vision qui manque au décor
De sa forêt sombre.

Dans les matins blonds, dans les soirs tombés,
Dans le vent qui fait les joncs recourbés
Et l'arbre farouche,
On la voit pensive au bord des chemins,
Et le lendemain sur les lendemains
Lentement se couche.

De décembre morne à juin triomphant,
Quand la sève monte ou l'écorce fend
Au souffle du pôle,
Elle dit sa peine aux grands horizons
Et marche, oubliant bouvreuils ou bisons,
Son arc sur l'épaule.

Et pourtant, plus d'un chasseur donnerait
Ses plus belles peaux d'élan sans regret
Pour un baiser d'elle.
Mais la fière enfant, toute à son passé,
Au vieux souvenir jamais effacé
Veut rester fidèle.

Car son cœur fut pris par un guerrier blanc!
Quand la bise mord le bouleau tremblant,
Quand la forêt mue,
La fille des bois, dans les grands sentiers
Toute seule, va, de longs jours entiers,
Par son rêve émue.

(*Les Bois qui chantent*)

LES VOIX DU GOLFE

(*Fragment*)

Je lui dis : «Descendons sur la grève, le vent,
Dont le golfe apaisé s'effarouche souvent,
Ce soir nous vient du large avec des voix plus douces
Que les chuchotements des ruisseaux sur les mousses.
Viens ! l'horizon là-bas se pare de reflets
Versés, par le soleil qui meurt, sur les galets.
Une heure, une heure encore, et la nuit qui charroie
Les astres accrochés à sa blanche courroie
De nouveau confondra sous nos yeux l'infini
Du bleu du ciel avec l'or du sable jauni.»

Et tous les deux, la main dans la main, nous allâmes
Écouter la chanson caressante des lames.

Le flot montait, couvrant les récifs, enlaçant
De ses varechs le pied des falaises, poussant
Dans son ascension très lente les gabares
Dont les flancs endormis roulaient sur leurs amarres;
Les côtes peu à peu s'effaçaient comme si,

Affluant vers les bords du golfe rétréci,
Lasse d'avoir depuis l'aurore autour du globe
Ourlé sur tous les caps les pans verts de sa robe,
Sur nos plages sans fin que son poids fait gémir,
La mer, la vaste mer, s'allongeait pour dormir.
Nous nous assîmes sur la berge, l'âme prise
Par les clartés, par les senteurs et par la brise.
Les alanguissements du flot passaient en nous.
Une lueur de rêve au fond de ses yeux doux
Tremblait et la faisait muette, et ses paupières
Par instants s'abaissaient sous le jeu des lumières.
Tant de calme venu des monts silencieux,
Des îles, des rochers, des forêts et des cieux,
L'enveloppait; tant de paix sereine et profonde
Tombait du firmament, — comme d'une rotonde,
Quand le jour dans les ors des verrières se fond,
Tombe un rayonnement mélancolique et blond, —
Que cédant au frisson mystérieux des choses,
Mêlant ses cheveux noirs aux ambiances roses,
Elle pencha son front sur mon épaule. Au loin,
De son dos velouté, quelque énorme marsouin,
Rayant d'un trait d'argent la ligne grise et bleue,
Éclaboussait l'azur du revers de sa queue
Puis replongeait dans les tranquilles profondeurs.
Les goémons grisaient de leurs âcres odeurs
L'air tiède qu'embrumait déjà la nuit prochaine
Effleurant les sommets de son aile incertaine.
Plus loin encor, vers les horizons reculés
Où vont éperdûment les flots immaculés,
Les mourantes blancheurs se fondaient, et si drues
Maintenant, que notre œil, dans les ombres accrues,
Ne pouvait distinguer sur le grand gouffre amer
L'aile des goélands des trois mâts d'un steamer.

Plus loin, plus loin toujours, c'était l'espace immense
Où l'océan finit lorsque le ciel commence.

Alors, ses yeux ravis s'en furent au-delà
Des lourds escarpements de la nue, et voilà
Que tout-à-coup, l'oreille ouverte aux rythmes vagues,

J'entendis que chantaient tout près de moi les vagues.
Chacune me jetait en déferlant son mot
Dans ce colloque étroit de la terre et du flot.

Oh ! qui pourra jamais en traits ineffaçables,
Sur la page mouvante et fragile des sables
Fixer les rimes d'or du poème éternel
Que dit le vent, qu'écrit la mer, que fait le ciel!

Toutes les voix du golfe un moment revenues,
Celle qui sort des rocs ou qui descend des nues,
Celle qui passe, au gré des matins et des soirs,
Sur les flots bleus, sur les flots gris, sur les flots noirs,
Dont les inflexions sonores ou voilées
Font les esprits sereins ou les âmes troublées;
La voix qui glisse au ras des ondes doucement,
Ou qui galope au bout des voiles brusquement,
Sur les mers en délire ou les mers en ivresse;
Celle qui gronde ainsi que celle qui caresse;
La voix qui vient du fond des temps irrésolus,
Faite de tous les bruits des siècles révolus;
Toutes, toutes courant sur l'énorme estuaire,
Dans le fléchissement du jour crépusculaire,
Comme des sons de lyre éclatèrent.

Longtemps
Je les ouïs chanter dans les échos flottants...

(*Les Bois qui chantent*)

MOUETTES DE FRANCE

Mouettes, qui liez la grâce de vos ailes,
Lorsque la nuit descend, à la courbe des flots;
Mouettes, que les mers, quand vous courez vers elles,
Jettent comme un espoir à tous les matelots;

Mouettes, qui semblez des petites croix blanches;
Qui palpitez au bout des vagues follement
Et qui, dans les embruns roulés en avalanches,
Tombez et retombez sans cesse, éperdûment;

Mouettes, qui ce soir, du haut de nos falaises,
Découpant sur le ciel un nimbe éblouissant,
Lancez vos cris joyeux aux flottilles anglaises
Comme si vous vouliez les bénir en passant;

O mouettes, venez de partout plus légères,
Venez du nord, venez du midi, bercez-vous
Sur la côte normande où vont pleurer les mères,
Sur la plaine d'Alsace où meurent les époux...

Survolez, survolez les frontières anciennes,
Car nous sentons déjà vos ailes nous porter
Sur les rives du Rhin, où viennent se heurter
Les mouettes de France aux cigognes prussiennes.

(*Les Bois qui chantent*)

Louis Dantin

(1865-)

BIBLIOGRAPHIE. — Collabora à un recueil de poésies, Franges d'Autel (*Montréal, 1900*); — Le Coffret de Crusoé, *poèmes* (*Montréal, Albert Lévesque, 1932*). *En prose:* Poètes de l'Amérique française, *études critiques* (*Montréal, Louis Carrier, 1928*); — La Vie en Rêve, *recueil de contes et nouvelles* (*Montréal, Librairie d'Action française, 1930*); — Gloses critiques (*Montréal, Librairie d'Action française, 1931*).

Collaborateur aux Débats *et à la* Revue moderne. *Écrivit diverses préfaces, dont la plus remarquable, pour la première édition de l'œuvre d'Émile Nelligan.*

Louis Dantin est le nom imaginaire d'une personnalité qui veut rester mystérieuse. Celui qui le porte est un Canadien authentique, né à vingt milles de Montréal en 1865. Quoique trois races diverses aient mêlé en lui leurs empreintes et leurs influences, comme chacun de nous il est surtout Français, et finalement il n'est que cela. Il a vécu un peu chez nous, davantage en France, en Belgique, en Italie, au cours d'une existence à la fois renfermée et nomade. Il est maintenant aux États-Unis: peut-être demain, nous le renverra-t-il. Ses aventures ont été surtout intellectuelles, et n'ont guère eu pour témoins que son âme et sa conscience. Il avait pour les lettres une vocation bien déterminée qu'il n'a pas suivie, mais qui s'est fait jour malgré tout à de rares époques.

«...*L'exemple est trop rare, chez nous, d'un poète qui allie la splendeur du verbe à l'élévation de la pensée, pour que je méprise l'occasion de m'en édifier et de dire la joie spirituelle que j'en éprouve, joie que partageront avec moi, j'en suis sûr, tous ceux qui croient que l'expression littéraire doit être d'abord et surtout comme la transposition de l'impression intérieure: que cela s'appelle ivresse du cœur, émotions contemplatives ou spéculations de l'esprit.*»

«...*Lisez, je vous prie, ces vers splendides sur lesquels s'ouvre le recueil de Louis Dantin. La pièce porte, comme titre:* Optimisme, *et je ne sais rien, dans tout le livre, d'une plus grande richesse de sens, d'une plus évidente fermeté de pensée, d'une plus aimable grâce poétique.*» (Louis-Philippe Robidoux, *la* Tribune)

OPTIMISME

Rien n'est souffrant ou vil qu'un idéal n'élève
Et qui n'ait son reflet dans le prisme du Beau:
L'anémone parfume et fleurit le tombeau
Et toute fange est d'or quand le soleil se lève.

Tout être déchiré rayonne en son lambeau;
Toute corruption élabore une sève;
Dans le cerveau meurtri le chef-d'œuvre s'achève
Et dans les nuits du cœur l'incendie est flambeau.

La bataille est riante aux lèvres de l'Histoire
Et le sang répandu coule en fleuve de gloire;
Laïs se transfigure aux doigts chastes de l'Art;

Les pleurs sont des rubis dans le vers qui les chante;
La mort est belle aux sons des harpes de Mozart,
Et l'enfer est divin dans l'extase du Dante.

(*Le Coffret de Crusoé*)

PETIT NUAGE

J'ai vu, dans la splendeur tranquille du couchant,
Un nuage d'ouate et de pourpre légère,
Tel un vaisseau dont le fantôme s'exagère
Sur le fond d'une mer d'améthyste et d'argent;

Tel un voile de gaze impalpable, flottant
A l'aventure, au souffle fou d'une chimère,
Ou telle la fumée instable que libère
Un encensoir sous une brise palpitant.

Le prisme se jouait dans sa frange irisée,
Et je l'imaginais, sur sa route d'azur,
Peuplé de rêves doux, d'âmes au geste pur,
Tout sonore d'oiseaux et gonflé de rosée.

Le soleil descendait, et la lueur rosée
Se fondit dans un gris-perle de clair obscur,
Et le flocon errant, en un contour plus dur,
Parut là-haut le globe éteint d'une fusée.

Mais soudain l'Atlantique avide engloutit l'astre,
Et, parmi le fracas horrible du canon,
Le nuage a vomi, larve atroce et sans nom,
Un avion sanglant ferré pour le désastre.

(*Le Coffret de Crusoé*)

NOËL INTIME

Oh ! qu'ils furent heureux, les pâtres de Judée
Éveillés au buccin de l'Ange triomphant,
Et la troupe des Rois par l'étoile guidée
Vers le chaume mystique où s'abritait l'Enfant!

Tous ceux qui, dans la paix de cette nuit agreste,
Trouvèrent le Promis, le Christ enfin venu;
Et ceux même, ignorants de l'Envoyé céleste,
Qui L'avaient repoussé, mais du moins L'avaient vu!

La Mère, s'enivrant d'extase virginale,
Joseph, pour qui tout le mystère enfin a lui,
Et l'étable, et la crèche, et la bise hivernale
Par les vieux ais disjoints se glissant jusqu'à Lui!

Tout ce qui Le toucha dans sa chair ou son âme,
Tout ce que son rayon commença d'éblouir,
Princes savants, bergers pieux, Hérode infâme,
Tout ce qui crut en Lui, fut-ce pour le haïr!

Oh! qu'ils furent heureux. Moi, dans l'ombre muette,
Je m'asseois, pasteur morne et blême de soucis,
Et jamais un archange à ma veille inquiète
Ne vient jeter le *Gloria in Excelsis*.

Je scrute le reflet de toutes les étoiles,
Mage pensif, avec un désir surhumain;
Mais leur front radieux pour moi n'a que des voiles,
Et pas une du doigt ne me montre un chemin.

Et mon âme est la Vierge attendant la promesse,
Mais que ne touche point le souffle de l'Esprit;
Ou le vieillard en pleurs qu'un sombre doute oppresse
Et qui n'a jamais su d'où venait Jésus-Christ.

Je suis l'étable offrant en vain son sol aride
Au Roi toujours lointain et toujours attendu;
Et dans mon cœur voici la crèche, berceau vide,
Où le vent froid gémit comme un espoir perdu.

(*Le Coffret de Crusoé*)

SAGESSE

Elle m'a dit : «Soyons amis, mais sans excès,
Sans rien de ces horreurs que l'amour autorise.
Passe pour l'amitié, moins sujette aux accès,
Qui sait garder les tons dans une teinte grise.»

«Je veux des sentiments paisibles et discrets,
Rien que tremper sa lèvre à la coupe qui grise,
Frôler la passion, sans fièvres ni secrets,
Et sur tout observer la mesure précise.»

Je croyais écouter la déesse Pallas,
Et, disciple forcé, j'admirais en silence
Cette raison si haute, et si rigide, hélas!

Mais, sur la borne étroite où leur pied se balance,
Je voyais, étourdis de ces sages accents,
L'Amour et l'Amitié bouder en même temps.

(*Le Coffret de Crusoé*)

Germain Beaulieu

(1870-)

BIBLIOGRAPHIE. — En prose: Nos Immortels, *avec illustrations d'Albéric Bourgeois (Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1931).*

M. Germain Beaulieu a collaboré, soit en prose soit en vers, à nombre de journaux et revues. Il figure dans les Soirées du Château de Ramezay. *Ses meilleures poésies ont paru dans le* Terroir *de Montréal, en 1909.*

M. Germain Beaulieu naquit en 1870, de parents très pauvres, à Rivière-Blanche, près Matane. Orphelin de bonne heure, adopté par une famille de Montréal, il fréquenta en cette ville l'école primaire puis l'École normale Jacques-Cartier, mais il s'instruisit surtout seul. Diplômé de la Faculté de Droit de Laval (à Montréal), il fait partie du barreau depuis 1894.

M. Beaulieu consacre tous ses loisirs aux choses intellectuelles. Il fut un des fondateurs et le premier président de l'École littéraire de Montréal, à laquelle il n'a cessé de s'intéresser. Naturaliste de valeur, il a pris une part active à la constitution du Musée entomologique fédéral. Il est depuis quelques années conseiller juridique du ministère de l'Agriculture, à Québec.

SONNET D'AUTOMNE

(1906)

Une vague langueur a pénétré les choses:
Le ciel est gris, la terre est grise, tout est gris,
Et l'automne, ennemi des brillants coloris,
Voile le vert des prés et la blancheur des roses.

Les nids sont désertés et les portes sont closes;
Les sentiers sont couverts de multiples débris;
Les brouillards, par milliers, sur les champs assombris,
Planent, semant la rouille et les métamorphoses.

Les jours sont des vieillards qui geignent, en passant,
Frileux; et le soleil, jadis resplendissant,
Par un chemin plus court fuit, maintenant, livide.

Et devant les splendeurs mortes qu'il adorait,
Le poète a rêvé de chanter son regret,
Mais son cœur s'est perdu dans une chanson vide.

DANS QUELQUES JOURS

(1909)

Dans quelques jours, les hirondelles,
A leurs vieux nids, toujours fidèles,
S'en reviendront;
Toutes, l'une poursuivant l'une
Depuis l'aube jusqu'à la brune,
Sous le soleil ou sous la lune,
Gazouilleront.

Dans quelques jours, tous les brins d'herbe
Se grouperont en frêle gerbe.
Pour leur festin
Ils auront la claire rosée
Qui, sur leur tige harassée,
Tombera par goutte irisée,
Chaque matin.

Dans quelques jours, toutes les branches,
Sous les feuilles en avalanches
Se courberont;
Et de sa base jusqu'au faîte,
Chaque arbre, avec un air de fête,
Se repeuplera de fauvettes
Et de pinsons.

Tous les ruisseaux, de leurs voix grêles,
Pour les trèfles et pour les prêles
Diront glou-glou.
La libellule audacieuse,
Toujours légère et gracieuse,
Ira furetant, curieuse,
Un peu partout.

Et la brise, sur toutes choses,
Égrenant les métamorphoses
A larges mains,
Par la montagne et par la plaine,
Embaumera de son haleine
L'aubépine, la marjolaine
Et les jasmins.

Ce sera la saison trop brève,
Celle qui passe comme un rêve,
Comme un baiser;
Celle qui, tendrement déploie
L'étendard vermeil de la joie
Et que Dieu, chaque année, envoie
Pour nous bercer;

Ce sera le printemps qui donne
A l'insecte, pour qu'il bourdonne,
Des ailes d'or,
Au mendiant, pour qu'il chemine
Plus droit, de matine à matine,
Sur la route qui le fascine,
L'espoir encor.

Ce sera le printemps qui jette
Dans tous les cœurs un peu de fête,
Beaucoup d'amour,
La seule saison qu'on regrette,
Car elle effleure notre tête
Sans la blanchir, — et l'on en guette
Chaque retour...

Charles Gill

(1871-1918)

BIBLIOGRAPHIE. — Le Cap Éternité, *poème descriptif et lyrique, suivi des* Étoiles filantes *et de traductions d'Horace (Montréal, 1919).*

M. Charles Gill a collaboré aux Débats, *au* Nationaliste *et à divers autres journaux, en prose et en vers.*

M. Charles Gill naquit à Sorel, le 21 octobre 1871. Il fit ses études au Collège Saint-Laurent (près Montréal). A dix-neuf ans, il partait pour Paris, où il demeura cinq ans (1890—95), étudiant la peinture à l'École des Beaux-Arts, atelier Gérôme. Pendant son séjour dans la grande ville, il fréquenta beaucoup les cénacles littéraires de la Rive Gauche. Le Café Procope, où trônait le général Verlaine, l'attirait particulièrement. C'est là que, attentif aux remarques du maître et aux interminables discussions entre les disciples, il puisa le secret de l'art des vers. M. Charles Gill, que ses tableaux ont classé dans le groupe de tête des artistes canadiens, n'écrivait qu'à ses moments de loisir. Ses œuvres ont été réunies et publiées par les soins pieux de sa sœur, Mademoiselle Marie Gill, après sa mort, survenue en 1918, à Montréal.

Gill fut pendant plusieurs années professeur de dessin à l'École normale Jacques-Cartier, à Montréal.

Au physique, Gill avait la taille, la prestance et la tête d'un dieu. Son visage olivâtre, encadré dans la chevelure et la barbe d'Alphonse Daudet, et au fond duquel brûlaient deux yeux sombres et doux à la fois, était de ceux qui se gravent dans la mémoire dès la première rencontre.

Edmond de Nevers écrivait le 3 mai 1902, dans la Patrie: *«...Chacun reconnaîtra, par les extraits que j'ai cités, que différent en cela de preque tous nos autres poètes et écrivains canadiens, dont les œuvres sont exclusivement le produit de leurs lectures et où ne se manifeste aucune personnalité, Charles Gill est bien lui-même; que son inspiration n'emprunte rien à qui que ce soit; qu'il a cette distinction, encore inconnue chez nous, d'être original... Son talent est délicat, gracieux, et d'une inspiration presque vertigineuse... Gill s'éprend de tout ce qui souffre, surtout des souffrances pour lesquelles notre société hypocrite n'a que du mépris et qui sont souvent les plus fatales. Et ses opinions à ce sujet, il les a affirmées en des pages exquises, sans se soucier de la critique possible des repus.»*

Quelques années plus tard, le 22 octobre 1908, la Presse *disait, en note éditoriale :*

«... Charles Gill est un poète de haute envolée. Pour que son talent donne toute sa mesure, il lui faut le libre espace. Son inspiration se maintient jusqu'au dernier vers de ses pièces de longue haleine; c'est alors qu'il excelle à scander les alexandrins sonores et à lier les strophes berceuses. Il plane à l'aise dans les hauteurs de la pensée. Ce magnifique poète possède trois qualités qui se rencontrent bien rarement ensemble chez un même homme : l'originalité, l'inspiration élevée et la forme impeccable.»

LE CAP ÉTERNITÉ

Chant IIe

LA CLOCHE DE TADOUSSAC

J'errais seul, à minuit, près de la pauvre église.
A la lueur de mon flambeau, je pouvais voir
Les bords de l'estuaire où dansait le flot noir,
Et le petit clocher que le temps solennise.

Le Sorouet déchaîné grondait dans les bouleaux,
Geignait le long des murs du temple séculaire,
Et, fraternel, entre les croix du cimetière,
Sur les tombes sans nom égrenait des sanglots.

O fière nation sur qui la terre pèse,
Où sont tes dignes chefs et tes guerriers sans peur!
Hélas ! devant leurs croix le pèlerin songeur
Peut se dire : — Ici gît la race Montagnaise!

Elle est là tout entière : en voici le cercueil.
C'était une alliée à la France fidèle.
Que les tendres bouleaux pleurent en paix sur elle,
Et que les sapins noirs portent longtemps son deuil!

«Dongne!» entendit soudain mon oreille inquiète.
Le solitaire airain, que rien ne troublait plus
Dans l'évocation des saints jours révolus,
Avait jeté ce cri sonore à la tempête.

Sans doute il se souvient, le bronze abandonné;
Il dort, et son printemps regretté se prolonge
Dans les vibrations berceuses d'un beau songe,
Et la chanson de sa jeunesse a résonné.

Après les temps troublés, quand vient la paix amie,
Les choses, comme nous, ont leur rêve éternel,
Pensais-je en écoutant s'envoler vers le ciel
Le rêve harmonieux de la cloche endormie.

Mais non! sur son appui rustique elle oscillait.
Un invisible bras réglait donc cette plainte.
Une douleur humaine inspirait la voix sainte:
Ce n'est pas en rêvant que le bronze parlait.

Lors, j'ai crié: — Quel Montagnais dans l'ombre pleure
Le regret d'autrefois au clocher des aïeux?
J'irai te voir sonner, sonneur mystérieux,
Et je saurai pourquoi tu sonnes à cette heure!

J'hésitai sur le seuil du monument sacré
Par les rayons du Ciel et par ceux de l'Histoire;
Mais la porte en grinçant démasqua la nef noire,
Démasqua la nef noire en grinçant...et j'entrai.

Vainement par trois fois j'appelai. Rien! Personne!
Le silence gardait les secrets du passé.
Épris de l'invisible, inquiet, j'avançai
Dans la terreur muette où l'inconnu frissonne.

Devant l'autel, par la veilleuse abandonné,
Veille dans son cercueil l'humble missionnaire;
Son ombre plaît au Christ autant qu'une lumière.
Sur ce grand souvenir je me suis incliné.

Était-ce lui, l'apôtre intrépide au cœur tendre,
Qui, réveillant la cloche au fond des vieux oublis,
Venait renouveler pour les ensevelis
«Le plaisir non pareil qu'ils prenaient à l'entendre»?

Au charme évocateur et magique des sons,
Un peuple mort s'est réveillé dans ma pensée;
Mon cœur a pris le deuil de sa gloire passée,
Que par notre silence ingrat nous offensons.

La cloche fit chanter l'écho des murs antiques,
Et les chœurs endormis depuis le temps jadis,
Fervents ainsi qu'aux jours des nobles fleurs de lys,
Dans l'église déserte ont redit leurs cantiques.

Je t'évoquais, cloche des deuils et des adieux,
Et cloche des fiertés, joyeusement sonore,
Saluant, par ton chant virginal, dans l'aurore,
Le chef Tacouérima toujours victorieux!

Je t'entendais frémir d'allégresse au baptême,
Saluer le secret profond de l'Ostensoir,
Convier les croyants à l'oraison du soir,
Et sur les trépassés gémir l'adieu suprême.

Je t'évoquais sonnant bien loin dans l'autrefois,
Pour le retour du brave à la plage natale,
Pour le pêcheur perdu dans la brume automnale
Et qui revient au port, appelé par ta voix.

Je revoyais aussi les sveltes sauvagesses,
Au frôlement silencieux de leurs souliers
S'avancer vers l'autel avec les fiers guerriers,
En inclinant leur front orné de noires tresses.

Je t'entendais encor dominant tout le bruit
De la bourgade en feu, quand ton bronze tragique,
Parmi les hurlements de la folle panique,
Jeta les sons affreux du tocsin dans la nuit.

J'évoquais tes Noëls perdus... Mais la rafale,
S'engouffrant dans la nef, éteignit mon flambeau;
La Nuit m'enveloppa d'horreur près du tombeau,
Et l'aile de la Mort effleura mon front pâle.

«Dongue don! dongue don!» gémit l'airain plus bas,
Dans l'épouvantement des profondes ténèbres;
Un frisson glacial parcourut mes vertèbres,
Car j'avais reconnu le rythme lent du glas.

Comment suis-je sorti vivant de cette tombe!
Je ne sais quels esprits m'ont entraîné dehors,
Mais, après tant de jours écoulés depuis lors,
Le tintement fatal dans ma mémoire tombe.

Le souffle furibond de l'ouragan s'accrut;
La plainte résonna, plus lugubre et plus longue:
«Dongue! dongue, dongdon! daïngue don, dogne dongue!
Puis l'ouragan fit trève et la cloche se tut.

L'âme de Nelligan m'a prêté son génie,
Pour clamer: — Qui soupire ici des désespoirs ?
Cloche des âges morts sonnant à timbres noirs,
Dis-moi quelle douleur vibre en ton harmonie!

Un affreux tourbillon fit rugir la forêt
Et les flots fracassés sur la rive écumante...
Alors, je crus entendre, au sein de la tourmente,
Une voix tristement humaine qui criait:

«—Je suis l'âme qui pleure au pied de la montagne,
Le roi du fleuve noir, le vieillard du passé;
Devant l'oubli fatal mon fantôme est dressé,
Et le suprême adieu du destin m'accompagne.»

Et j'ai dit : «— Descends donc à mon entendement;
Ton verbe aérien loin de mon cœur s'envole,
Car je ne comprends pas si profonde parole.»
Alors, tout près de moi, j'entendis clairement:

« — Je suis Tacouérima que le chagrin emporte,
Sur les ailes du vent, au pays montagnais;
Je viens du souvenir où je veille à jamais,
Et j'ai sonné le glas de ma nation morte.»

ODE A DELLIUS

(Traduction d'Horace)

Souviens-toi, Dellius, dans l'épreuve et la peine,
Dans les félicités que le sort peut offrir,
De conserver une âme également sereine,
Car il te faut mourir;

Soit que ton cœur, sans trêve, ait langui de tristesse,
Soit que, loin des tracas, tu te sois réjoui,
Buvant, couché sur l'herbe en des jours de liesse,
Le falerne vieilli.

A l'ombre hospitalière où frémit la ramure
Du peuplier d'argent et du pin orgueilleux,
Au bord de ce ruisseau fugitif qui murmure
Dans son lit sinueux,

Ordonne d'apporter les parfums et l'amphore,
Et du riant rosier les éphémères fleurs,
Heureux vivant! tandis que le permet encore
Le noir fil des trois Sœurs.

Il faudra le quitter, ton domaine splendide.
Ta villa que le Tibre arrose de flots d'or,
Il faudra la quitter! Un héritier avide
Comptera ton trésor.

Qu'importe que tu sois issu de race infime
Ou riche et descendant de l'antique Inachus,
Ou bien sans autre toit que l'azur, ô victime
De l'implacable Orcus!

Nous sommes tous poussés au même précipice;
Car, de l'urne sorti, notre destin mortel
Nous jette tôt ou tard dans la barque qui glisse
Vers l'exil éternel.

(Publié avec le *Cap Éternité*)

STANCES AUX ÉTOILES

Étoiles! tourbillon de poussière sublime
Qu'un vent mystique emporte au fond du ciel désert,
A vouloir vous compter, notre calcul se perd
Dans le vertigineux mystère de l'abîme.

Étoiles, tourbillon de poussière sublime!

Le puissant télescope ouvre son œil en vain.
Vous n'avez pas livré le secret de votre être,
Et nous vous admirons sans pouvoir vous connaître,
Quand descend dans le soir votre rêve divin.

Le puissant télescope ouvre son œil en vain!

Yeux d'or indifférents aux frêles destinées,
Des peuples ont sombré dans le fatal remous
Avant que vos rayons égarés jusqu'à nous
Aient franchi la distance en des milliers d'années.

Yeux d'or indifférents aux frêles destinées!

Vous planez sur la Mort, vous planez sur l'oubli,
Le temps emporte tout, le siècle comme l'heure;
Tout se perd, tout s'écroule...et votre aspect demeure
Tel qu'il le fut jadis pour maint enseveli.

Vous planez sur la Mort, vous planez sur l'oubli!

Vous hantez le silence altier des solitudes.
O points d'or qui veillez en des gouffres muets
Où les clameurs d'en bas ne bourdonnent jamais,
Vous ignorez le cri des viles multitudes.

Vous hantez le silence altier des solitudes!

Vous brillez dans mon cœur autant que dans la nuit.
— O merveille des cieux, tu tiens là tout entière!—

J'y garde vos reflets comme en un sanctuaire,
Et plus d'un noir chagrin devant eux s'est enfui.

Vous brillez dans mon cœur autant que dans la nuit!

Phares de l'Infini, vous éclairez mon âme!
Votre immense problème atteint l'Éternité;
Vous me révélez Dieu par votre majesté:
Je vois luire son nom dans vos disques de flamme.

Phares de l'Infini, vous éclairez mon âme!

Oh! guidez-vous les morts dans leur envol vers Dieu ?
Mon esprit, délivré du fardeau périssable,
S'engloutira peut-être en l'ombre irrévocable,
Ignorant de sa route après l'ultime adieu:

Oh! guidez-vous les morts dans leur envol vers Dieu ?

Je t'adore, ô splendeur des étoiles sans nombre!
Élevant ma pensée à ton niveau géant,
J'ai vu l'âme immortelle et nié le néant,
Car, à te contempler, j'ai grandi dans mon ombre!...

Je t'adore, ô splendeur des étoiles sans nombre!

(Publié avec le *Cap Éternité.*)

Albert Ferland

(1872-)

BIBLIOGRAPHIE. — Mélodies poétiques (*Montréal, 1893*); — Femmes rêvées (*1899*); — Le Canada chanté, *poème en quatre livres comprenant:* Les Horizons (*1908*), Le Terroir (*1909*), L'âme des bois (*1909*) *et* La fête du Christ à Ville-Marie (*1910*).

M. Albert Ferland a collaboré aux Soirées du Château de Ramesay (*1900*), *ainsi qu'à plusieurs journaux et revues.*

M. Albert Ferland naquit à Montréal, le 23 août 1872. Poète et dessinateur de talent, il est l'un des fondateurs de l'École littéraire de Montréal, dont il fut successivement secrétaire (1900–03) et président (1904). Malgré certaines qualités de facture, ses premiers recueils (Mélodies poétiques, Femmes rêvées) *n'offrent qu'un intérêt secondaire; M. Ferland à cette époque n'avait pas encore trouvé sa voie. On peut dire qu'il s'est vraiment révélé à lui-même et au public avec les* Horizons *(1908), que devaient bientôt suivre* le Terroir *(1909) et l'*Ame des bois *(même année).*

M. Auguste Dorchain disait en 1908, dans un article consacré à l'auteur des Horizons: *«C'est un hymne au Canada qu'il chante, d'un bout à l'autre du recueil, — hymne à ses bois, à ses villes, à ses horizons, à toute l'âme de son terroir»; et en 1912 dans les* Annales, *à propos de la suite du* Canada chanté: *«C'est toujours, avec un art qui s'est affiné encore, la même inspiration fervente et pure. Avec lui, nous respirons un air vierge, à la lisière des vieilles forêts dont les arbres, que la cognée du bûcheron commence seulement à atteindre, ont vu passer les derniers chasseurs iroquois et les premiers pionniers de la Nouvelle-France.» M. Ferland aime surtout à chanter les arbres. Mais qu'il chante les bois ou les champs, les avoines ou les bouleaux,* «toujours la vision des Aïeux lui revient *et il dit les Anciens* qu'un rêve auguste faisait forts, les laboureurs martyrs *immolant leur vie au sein des terres neuves*, les croyants qui semaient où chantent des cités, *la terre de l'érable et sa beauté, les pins géants profilés sur le ciel, les clochers aux appels lointains, et aussi la prière au Dieu* des solitudes.» (ADJUTOR RIVARD)

Les quatre livres du Canada chanté *forment autant de plaquettes illustrées par l'auteur de fort intéressants dessins à la plume.*

M. Ferland figure dans deux anthologies des poètes français contemporains, dont l'une, intitulée: Toutes les lyres, *et publiée par Gastein-Serge, à Paris, en 1914, a reproduit trois pièces du* Canada chanté — Soir de juin à Longueuil, Terre canadienne *et* Terre nouvelle — *avec une flatteuse notice biographique.*

M. Ferland est depuis plusieurs années fonctionnaire à la poste de Montréal.

SOIR DE JUIN A LONGUEUIL

Longueuil au chant menu des grenouilles s'endort.
La gloire des prés verts s'éteint dans l'ombre grise.
L'azur meurt. S'effilant, le clocher de l'église,
Au trouble crépuscule, a perdu son coq d'or.

Les toits sont bruns. Déjà, vers l'ouest, se devine
Une étroite lueur, au delà des pignons.
Et l'on songe qu'au loin, touchant les flots profonds,
Montréal dans la nuit montante s'illumine.

C'est l'heure où l'air venu des jardins assombris
Essaime des parfums sur le passant qui rêve;
La brise fête ceux qui marchent vers la grève
Laissant leur âme errer sur les pruniers fleuris.

Veilleur, c'est l'instant cher!... Que le chemin te mène
Où la nuit brusquement s'étoile de fanaux,
Où, par delà les quais, la danse des canots,
S'aperçoit le profil de la cité prochaine.

Là, dans le décor féerique des soirs d'été,
La ville que jadis rêva De Maisonneuve,
Lumineuse, rayant de longs reflets le fleuve,
Au lointain regardeur révèle sa beauté.

Ses feux tissent dans l'ombre une dentelle claire
Dont chaque point d'argent sur l'eau vacille et luit;
D'éclatants nénuphars semblent peupler la nuit,
Berçant au sein des flots leurs tiges de lumière.

(*Les Horizons*)

POÉSIE DES FEUILLES

Splendeur des bois de mon pays,
Vous toutes, les feuilles que j'aime
Et dont le Nord clôt le poème,
Lorsque sont mûrs les blonds maïs,
Combien nombreuses, les jours gris,
Dans les sentiers le vent vous sème,
Vous toutes les feuilles que j'aime,
Splendeur des bois de mon pays!

Vous n'êtes plus l'orgueil des chênes,
Des érables et des bouleaux
Qui chantèrent le long des eaux
Et dans le clair lointain des plaines.

Mon âme, ô feuilles, sent vos peines
Et suit vos deuils sur les coteaux,
Pleurant la grâce des bouleaux
Et le hautain regret des chênes.

Vous étiez la gloire de juin,
Le frais manteau des forêts vertes...
O feuilles qui tombez inertes
Comme un oiseau blessé soudain,
Vos tons de rouille et de tanin
Affligent les routes désertes,
Manteau souillé des forêts vertes,
Feuilles mortes, gloire de juin!

(*Les Horizons*)

BERCEUSE ATŒNA

Le vent souffle sur le fleuve
Youkon, et mon époux poursuit
le renne sur les monts Koyoukon.
Xami, Xami, dors mon petit!

[*Ballade des Atoeenas* (*Alaska*)]

En rafales l'Hiver déchaîne
Ses vents hurleurs sur le Youkon,
Et, seul dans la forêt lointaine
Qui longe les monts Koyoukon,
Mon cher époux chasse le renne.

Xami, Xami, dors doucement!
Xami, Xami, dors, mon enfant!

J'ai brisé ma hache de pierre;
Bientôt je n'aurai plus de bois.
Les jours gris traînent leur lumière.
L'arbre se fend sous les cieux froids.
J'ai brisé ma hache de pierre...

Xami, Xami, dors doucement!
Xami, Xami, dors, mon enfant!

Ah! le soleil a fui la terre!
Et nous disons, hommes du Nord,
Que sa chaleur est prisonnière
Dans la loge du grand Castor.
Ah! le soleil a fui la terre!

Xami, Xami, dors doucement!
Xami, Xami, dors, mon enfant!

Depuis longtemps la cache est vide.
Mes yeux, tournés vers les buissons,
Ne voient plus les corbeaux avides
Couvrir l'échafaud aux poissons.
Depuis longtemps la cache est vide.

Xami, Xami, dors doucement!
Xami, Xami, dors, mon enfant!

Mon petit, j'ai le cœur en peine!
Que fait-il donc si loin de nous,
Kouskokrala, chasseur de rennes?
Ah! qu'il est longtemps, mon époux!...
Mon petit, j'ai le cœur en peine!

Xami, Xami, dors doucement!
Xami, Xami, dors, mon enfant!

En rafales l'Hiver déchaîne
Ses vents hurleurs sur le Youkon,
Et, seul, dans la forêt lointaine
Qui longe les monts Koyoukon,
Mon cher époux chasse le renne.

Xami, Xami, dors doucement!
Xami, Xami, dors, mon enfant!

(*Le Terroir*)

LA PATRIE AU POÈTE

Poète, mon enfant, tu me chantes en vain,
Je suis la Terre ingrate où rêva Crémazie;
Célèbre si tu veux ma grave poésie,
Mais pour toi, mon enfant, je n'aurai pas de pain!

Pour toi mes paysans ne sèment pas la terre.
Quand tu presses l'Été de blondir leurs moissons,
Généreux, daignent-ils honorer tes chansons ?
Poète, le semeur ne se dit pas ton frère.

Au bercement des vers, Poète, endors ta faim.
Que la gloire du Rêve ennoblisse ta vie,
Proclame qu'elle est belle et grande, ta Patrie,
Mais pour toi, mon enfant, je n'aurai pas de pain!

Rêveur, pourquoi m'aimer comme on aime une femme ?
Tes yeux se sont mouillés d'avoir vu ma beauté;
Pour comprendre ton cœur et vivre ta fierté,
Poète, mon enfant, il me faudrait une âme!

Les noms des fiers Aïeux dont l'honneur et la foi
Font pensif l'Étranger qui traverse mes plaines,
Chante-les, plein d'orgueil, dans tes strophes hautaines;
Poète, ces grands Morts ne revivent qu'en toi.

Va, Barde primitif des vierges Laurentides,
Va-t-en pleurer ton cœur comme un fou dans les bois,
Fidèle au souvenir des héros d'autrefois,
Tandis que l'or vainqueur fait les hommes avides!

Poète, mon enfant, tu me chantes en vain.
Je suis la Terre ingrate où rêva Crémazie;
Célèbre si tu veux ma grave poésie,
Mais pour toi, mon enfant, je n'aurai pas de pain!

(*Le Terroir*)

SALUT À LA LANGUE FRANÇAISE

Salut, Langue française, ô langue douce et fière,
Qui n'admets dans tes mots que droiture et lumière,
Toi qui berçais Ronsard, du Bellay, tes amis,
L'hommage à ta beauté vient de tous les pays.
L'univers te chérit comme la plus humaine;
On te vante, orgueilleux, comme on vante une reine.

Ton génie est loyal et tout harmonieux;
On admire ses lois, ses traits, sous tous les cieux.
Tu ne confines pas au sol qui te vit naître
Les bienfaits du savoir et de l'art de tes maîtres.
Fille d'un peuple bon, tu pris tous les chemins
Pour offrir ta richesse à des frères lointains.
Langue chère aux savants, aux rêveurs, aux mystiques,
Tu créas pour le Beau des formes magnifiques.
Partout, tu sers la Foi, tu répands ses rayons;
Tu sèmes l'idéal au sein des nations.

C'est toi la belle langue, ô toi qui cours le monde!
Mère aux nobles amours, toujours jeune et féconde,
Tu peux t'enluminer des plus riches couleurs.
Tu sais rire et chanter, tu sais prendre les cœurs,
Passer d'un mot léger au mot grave et, discrète,
Équilibrer ta grâce en des lignes parfaites.
Ton charme est d'être douce et de fuir le heurté,
De n'avoir rien de froid, de lourd dans ta beauté.
Tu sais te tempérer même aux heures fougueuses;
Tu n'accordes d'éclat qu'aux âmes généreuses.
Langue qui peux tout dire et qui souffles tout bas
De fins sous-entendus en tes tours délicats,
Aux plus purs sentiments tu prêtes des nuances;
Tu donnes à l'esprit de fines transparences.
L'exigeante Raison te trouve sans détours,
Limpide comme l'eau, franche comme le jour.
Tu veux qu'avec respect et constance on te serve;
A tes seuls amoureux ta beauté se réserve.
Il faut avec orgueil protéger ton cristal,
T'aimer comme Roland aimait sa Durandal.

Louis-Joseph Doucet

(1874-)

BIBLIOGRAPHIE. — *En vers :* La Chanson du passant (*Montréal, 1908*); — La Jonchée nouvelle (*Montréal, 1910*); — Ode au Christ (*Montréal, 1910*); — Sur les remparts (*Québec, 1911*); — Les Palais chimériques (*Québec, 1912*); — Les Grimoires (*Québec, 1913*); — Près de la source (*Québec, 1914*); — Les Sépulcres blanchis

(*Québec, 1915*); — Palais d'argile (*Québec, 1916*); — Au vent qui passe (*Québec, 1917*); — Idylles symboliques (*Québec, 1918*); — Vers les heures passées (*Québec, 1918*); — A la Mémoire de Charles Gill, *poésie* (*Québec, 1919*); — Palais d'Écorce (*Québec, 1922*). *En prose:* Contes du Vieux Temps (*Montréal, 1910*); — Pages d'histoire (*Québec, 1914*); — Moïse Joessin (*Québec, 1918*); — Les Campagnards de la Noraye (*Québec, 1918*); — *En prose et vers:* Au bord de la Clairière (*Québec, 1917*); — Au Fil de l'Heure du gai «Sçavoir» (*Montréal, J.-G. Yon, 1924*); — Feuilles de chêne et Nénuphars (*Montréal, J.-G. Yon, 1926*).

M. Louis-Joseph Doucet est né à Lanoraie, le 30 octobre 1874. Ses premières études furent plutôt courtes; élevé à la campagne par des parents rien moins qu'à l'aise, il ne connut guère l'école et, tout enfant, s'employa beaucoup plus aux travaux des champs qu'à l'étude de l'alphabet ou des quatre règles. A l'âge de quinze ans, cependant, l'ambition lui étant venue de s'instruire, il résolut de quitter le toit paternel pour aller au loin gagner le prix de ses études. Lui-même nous rappelait dans un court billet, cette période de sa vie:

«Après avoir aidé mon père au labourage de la terre, je commençais à quinze ans à naviguer sur le Saint-Laurent.»

A ce métier, il gagna, en trois ans, $240. lesquels joints aux $100. de l'héritage paternel, lui permirent de faire, au Petit Séminaire de Joliette, des études plus ou moins complètes.

«Depuis ma sortie du collège,» ajoute M. Doucet, « faisant encore toute espèce de métiers de chien, j'ai été trois ans sans ouvrir un livre... J'ai été longtemps agent d'assurances. J'ai même été employé dans un journal — la Patrie *— pour y écrire. Je suis marié et père de famille. Et maintenant, j'habite Québec depuis quelques années déjà, comme fonctionnaire.»*

«Et je mourrai content des hommes et des femmes, mais plus content des animaux.»

Il occupe actuellement un emploi à la maison J.-G. Yon, à Montréal.

«...Doucet, né à la campagne où il a grandi, savait à peine lire, à vingt ans, quand il est entré au collège. Ses impressions premières se sont nettement gravées en lui; les leçons de la nature n'ont pas été amoindries par les leçons des livres. Le conventionnel et l'apprêté n'ont point détrôné dans son style la spontanéité simple de l'homme des champs. Voilà pourquoi son œuvre se distingue par la chaleur, l'abandon, la franchise... Il possède la vision du paysagiste, vision d'ensemble qu'il nous communique, et que nous gardons longtemps après la lecture de son livre... La sincérité, l'attendrissement, une franche saveur de terroir et l'abondance sont les qualités maîtresses de ce généreux poète au cœur naïf. Jamais au Canada le sentiment de la nature n'a chanté avec autant de chaleur et de pittoresque.» (CHARLES GILL)

«...Et si l'on me demandait, maintenant, de quelle école est Louis-Joseph Doucet, je répondrais qu'il n'est d'aucune, sinon de la sienne; et c'est bien ainsi que doit être tout bon poète.» (ALBERT LOZEAU)

LE VIEUX PONT

L'autre hier, cheminant le long du vieux sentier,
Je parvins au cours d'eau qui fuit vers la savane.
Le soleil déclinait, et l'horizon altier
Alignait les sapins comme une caravane.

Évoquant le passé, je fis halte au vieux pont,
Au vieux pont biscornu, plein de ronce et de mousse,
Couché sur le ruisseau limpide et peu profond
Que brouillèrent les pas de mon enfance douce.

Aux caresses du vent dont se plaint le roseau,
Parfois un rossignol y turlute son trille.
Et le vieux pont sommeille au-dessus du ruisseau,
Dans l'ouragan des soirs comme au midi tranquille.

L'onde claire, qui court à travers le glaïeul
Où se pose en passant l'agile libellule,
Murmure comme au jour où mon fier trisaïeul
Le construisit devant le siècle qui recule.

Cet homme était robuste, il le fit de plançons,
Sur un lit de ciment aligna les poutrelles,
Sur d'énormes cailloux plaça les étançons,
L'enduisit de mortier à grands coups de truelle.

Et, dans la paix du soir, faisant rêveurs les bois,
L'angélus au lointain planait sur le village;
Les sapins en leur deuil et l'onde de sa voix
Priaient dans le mystère éperdu d'un autre âge.

La cigale chantait l'heure de la moisson,
Et les bons engerbeurs rassemblaient les javelles;
Parafant leur énigme au bord de l'horizon,
Au rêve du couchant passaient des hirondelles.

Aux chants des charroyeurs, au cri-cri des grillons,
Les granges regorgeaient de blondes tasseries;
Sous le comble l'avoine épandait ses haillons;
Des larmes d'or tombaient au fond des batteries.

Serein, j'ai contemplé cette épave du temps
Qui s'acharne sur nous, avec des airs moroses;
En moi j'ai ressenti la cruauté des ans,
Qui ne respecte pas la misère des choses.

J'ai vu des moissonneurs avec leurs gerbes d'or,
Qui revenaient joyeux d'espérance secrète...
Les aïeux sont partis, mais leurs enfants encor
Traversent le vieux pont dans leur rude charrette.

Et je songe à ceux-là que je n'ai pas connus,
Aux grands parents absents, abîmés sous la terre:
Eux qui chantaient: *Le temps passé ne revient plus*,
Me rappellent qu'un jour, hélas! il faut nous taire!

(*La Jonchée nouvelle*)

UN VIEUX NAVIGATEUR

Lorsque j'étais enfant, là-bas dans mon village,
Sur les bords du grand fleuve où voguaient des bateaux,
Je sondais l'horizon, je songeais au voyage,
En suivant du regard l'hirondelle et les flots.

Comme le ciel est clair aux visions d'enfance!
Nulle insomnie alors n'avait lassé mes yeux;
Les yeux comme le cœur s'ouvraient à l'espérance;
Tout était neuf pour moi, sur terre et dans les cieux!

Et les barques passaient en fuyant notre grêve;
Et je suivais longtemps leur sillage écumeux...
Les voiles accrochaient les ailes de mon rêve,
Pour se perdre, très loin, aux couchants lumineux.

Mais entre les jours clairs vinrent des soirs d'orage,
Et je vis des débris aux senteurs de goudron:
On disait qu'un bateau s'échouait sur la plage,
Et qu'à l'avant brisé se lisait : *Orégon*.

«*Barque ruinée a fait tristesse au capitaine*!»
Adieu pour lui la course et les voiles au vent!
Notre voisin fut triste une longue semaine,
Et j'ai su qu'il pleura son *Orégon* souvent.

Mât brisé, bateau perdu dans les écumes,
Vous roulez, comme l'homme, aux récifs de la mort;
Car dans les couchants clairs ou dans les soirs de brumes
Nous dérivons tous deux de tribord à bâbord!

Pauvres bateaux vieillis que la vague transporte,
Sous l'effort des autans, au rivage incertain,
Vous êtes comme nous, qui cherchons une porte
S'ouvrant sur l'avenir des horizons lointains.

Mais je ne voyais pas, aux jours de ma jeunesse,
Devant les vieux débris du chaland naufragé,
Qu'ici-bas tout finit au signal des détresses,
Depuis l'homme perclus jusqu'au bois ravagé!

Je me rappelle aussi le fils du capitaine,
Qui jouait comme moi sur des morceaux de pont;
Et de nos jeux passés si la date est lointaine,
Ce naufrage et ce temps se gravent sous mon front!

Car je fus matelot, et je connus ensuite
L'effort des flots mauvais sous les assauts des vents;
Je revois des noyés qu'un dernier spasme agite,
Je contemple le soir, je prédis le gros temps.

Je revois en pensée, et vivant au village,
Le vieux navigateur sous ses cheveux tout blancs;
On dit qu'il parle encor de son dernier naufrage
En détails très précis, à quatre-vingt-trois ans!

Il ajoute qu'il sait qu'un dernier vent le guette
Sur la dernière lame, une lame de fond.
Pour lui comme pour nous ce sera la défaite,
Puis il ira dormir où tant d'autres s'en vont!

(*Au vent qui passe*)

L'ABANDON

Je suivis mon chemin nocturne et solitaire,
Jusques à la savane où perchent les hiboux,
Une corne lunaire éclairait notre terre,
Septembre était serein et le vent était doux.

Le Petit-Lac dormait au long des aulnes claires
Où glissaient, fugitifs, de tristes rayons roux.
L'onde comme une moire et pleine de mystère
Roulait, noire, vitreuse et lente en ses remous.

J'y plongeai ma main lasse et me mouillai les tempes.
J'y bus et me signai, comme pour un adieu
Et me couchai par terre avec tout ce qui rampe,

En remettant, fourbu, mon âme simple à Dieu:
Je sombrais, je mourais, croyant au dernier rêve...
Comme la vie est dure au vagabond des grèves!

(*Au Fil de l'Heure du gai «Sçavoir»*)

Benjamin Michaud

(1874-)

BIBLIOGRAPHIE. — Les diamants de Kruger, *roman d'aventures* (*Québec, 1906*); — Le Rajah, *livret de farce musicale* (*Québec, 1910*).

Peu connu comme poète, M. Michaud a cependant fourni des vers à différents journaux, sous des pseudonymes.

M. Benjamin Michaud est né à Saint-Jean-Port-Joli (Québec), le 16 mars 1874. Élève du Petit Séminaire de Québec et licencié en droit de l'Université Laval (de Québec), il s'est fait admettre au barreau, mais il n'y a à vrai dire jamais pratiqué.

Tour à tour secrétaire particulier de ministre, secrétaire de ministère, chef de cabinet dans l'administration provinciale du Québec et chef de cabinet du ministère de la Voirie, il a maintenant pris sa retraite. Travailleur acharné, il est, de plus, un fin lettré et un délicat écrivain en prose et en vers.

M. Benjamin Michaud a visité l'Europe et fait des séjours assez prolongés en France. En même temps que les lettres, il cultive la musique. Une santé délicate s'ajoute à ses scrupules d'honnête homme pour l'empêcher de produire abondamment.

LES YEUX DES CHATS

(1907)

Câlins ou durs, doux ou pervers,
Se grisant des clartés intenses,
Leurs yeux aux multiples nuances
Ont l'air songeur, mi-clos, ouverts,
Câlins ou durs, doux ou pervers.

Soit ovales, pointus ou ronds,
Soit énormes, soit minuscules,
Grands soleils ou minces lunules,
Ils s'enflent comme les ronrons,
Soit ovales, pointus ou ronds.

Souvent, dans la torpeur des nuits,
Quand la mort affleure la vie,
La prunelle, immense, défie
L'ombre, et la repousse en son puits,
Souvent, dans la torpeur des nuits,

Tristes, rieurs, fins ou profonds,
Peut-être pleins d'une lumière
Qui, pour nous, demeure étrangère,
Leurs yeux semblent trouver bouffons
Ceux qui se croient fins ou profonds.

CHANSON AUX FLEURS

(1913)

Mourez, fleurs, qui venez d'éclore
Parmi les fraîcheurs du matin;
Mourez vierges, tandis qu'encore
Rien n'a froissé votre satin.

Exhalez en pleine jeunesse
Votre âme faite de parfum;
Craignez qu'un autre jour ne naisse:
Pour vous faner il n'en faut qu'un.

Ne laissez pas les larmes roses
Que l'humide baiser du jour
Met, comme un cristal, sur les choses,
Devenir des larmes d'amour.
Goûtez à toutes les caresses
Que l'été souffle sur les prés,
Rêvez à toutes les tendresses,
Mais, de peur d'y croire, mourez.

BALLADE DES DENTS D'OR

(1917)

Quand le temps a brisé la symétrie
Des dentures d'ivoire, on veut encor
Mettre un rayon à la bouche assombrie.
La scène change, on change le décor...
Comme l'on sait qu'avec la galerie
Le faux qui réussit n'a jamais tort,
On a recours à cette duperie:
Le rutilant sourire des dents d'or.

Pour requinquer une face flétrie
A l'orpailleur on prend tout un trésor,
Le métal pur à l'émail se marie,
Et, désormais, bravant les coups du sort,
Qu'elle doive être effleurée ou pétrie
Par le plaisir ou la douleur qui mord,
La lèvre aura, soit qu'elle pleure ou rie,
Le rutilant sourire des dents d'or.

En attendant que la chair soit meurtrie
Au point voulu, le ver, tranquille, dort.
Sûr du festin, il laisse à la carie
Le soin d'user l'homme faible, et le fort...

Que cela doit troubler sa mangerie,
De voir, au fond d'un sombre corridor,
Briller soudain, dans la pulpe heudrie,
Le rutilant sourire des dents d'or!

ENVOI

Prince du ciel, c'est là, plaisanterie,
Mais, quand le ver dira : «C'est ton tour, mort!»
Fais que j'oppose à sa gloutonnerie
Le rutilant sourire des dents d'or.

Jean Charbonneau

(1875-)

BIBLIOGRAPHIE. — En vers: Les Blessures (*Paris, Lemerre, 1912*); — L'Age de Sang (*Paris, Lemerre, 1921*); — Les Prédestinés (*Montréal, Beauchemin, 1923*); — L'Ombre dans le Miroir (*Montréal, Beauchemin, 1925*); — La Flamme ardente (*Montréal, Beauchemin, 1928*). *En prose:* Les Influences françaises au Canada, *3 vol., ouvrage couronné par l'Académie française* (*Montréal, Beauchemin, 1914, 1915 et 1918*).

EN PRÉPARATION. — *En vers:* La Coupe enchantée, Les Enracinés. *En prose:* Les Origines de l'École littéraire.

M. Charbonneau a collaboré à plusieurs journaux et revues et aux Soirées du Château de Ramezay.

M. Jean Charbonneau naquit à Montréal, en 1875. Il montra de bonne heure pour la littérature un penchant qui devait, par la suite, s'affirmer plus d'une fois avec éclat. C'est ainsi — pour nous en tenir à cet exemple — qu'à peine sorti du collège (1895) il fondait, de concert avec quelques amis, cette fameuse École Littéraire de Montréal, *qui a déterminé chez nous un si beau mouvement et de laquelle sont sortis la plupart des poètes de la jeune génération.*

M. Charbonneau a été président du Conservatoire Lasalle. Il est avocat au barreau de Montréal. Obtint, en 1924, le prix David de poésie, pour son volume, L'Ombre dans le Miroir.

«Les Blessures *révèle une nature d'artiste et classe son auteur parmi les plus considérables de nos poètes.*» (MARCEL DUGAS)

«*M. Jean Charbonneau nous envoie, du lointain Canada, si proche des cœurs français par son émotion, une douce vision d'aurore fleurie.*» (*Le* Temps, *de Paris*)

«*M. Jean Charbonneau, l'auteur des* Blessures, *est un Canadien-Français dont le suprême orgueil est de travailler à la conservation de cette belle langue qu'ils ont appris à aimer de l'autre côté de l'Océan, et c'est une raison pour que son œuvre nous soit deux fois sympathique.*» (*Le* Figaro, *de Paris*)

LE RÈGNE DU SILENCE

Contemple sans parler la majesté des choses:
L'heure crépusculaire argente les ruisseaux
Et les lys, inclinés sur le miroir des eaux,
Baignent dans le flot bleu leurs corolles mi-closes.

L'air promène au sentier le cher parfum des roses;
Dans les buissons s'éteint la chanson des oiseaux.
La lune est apparue, et parmi les roseaux
Le songe resplendit en ses apothéoses.

Il passe autour de nous un doux apaisement;
Dans les arbres pensifs, pas un tressaillement:
On croirait que la nuit s'est recueillie et pense...

Ouvrez votre âme au soir, ô rêves endormeurs!
Le bruit universel a cessé ses rumeurs
Et cède son empire au règne du silence.

(*Les Blessures*)

APAISEMENT

LE CHAMP DES AÏEUX

Assis à ma fenêtre et noyé d'ombre ardente,
Je vois le paysan, de son allure lente,
Passer sur le chemin qui ramène des champs.
Ses chevaux harassés sont presque trébuchants,
Car le travail fut dur et chaude la journée.
Mais la moisson des blés abonde cette année;
Et depuis l'aube fraîche au couchant du soleil
Le laboureur moissonne, et d'un geste pareil
Il coupe les épis dont s'entassent les gerbes...

Bientôt le soir descend. Et les routes superbes
Resplendissent de gloire et d'éblouissement.
Une première étoile apparaît par moment,
Baignée encore des teintes du crépuscule.
Mais à mesure que le rayon d'or recule,
Elle se fait plus belle et brille plus encor.
Le champ est devenu le féerique décor
Où le soir se déploie en des apothéoses;
Il exhale un parfum venu du sein des roses;
Une fumée, ainsi qu'un encens sacré, sort
De la plaine embaumée et monte sans effort
Vers le ciel; et, là-bas, les montagnes sereines
Se colorent ainsi que des lueurs lointaines.
Le soir enamouré devient silencieux.
Enfin, on ne voit plus que les astres aux cieux.
Une imposante paix se répand sur la terre.
Tout disparaît. La nuit, éprise de mystère,
Jette à présent son voile; et des rêves, flottants
Comme des souffles, vont par l'espace et le temps.
Et je regarde, assis à ma fenêtre ouverte,
Les yeux plongés au loin sur la route déserte;
Et le champ de l'aïeul, ayant un peu frémi,
Comme un enfant bercé bientôt s'est endormi.

(*Les Prédestinés*)

LE RÊVE

Il emprunte au hasard sa forme et sa couleur.
Il naît dans le silence où notre oreille écoute;
On le cueille souvent comme on cueille une fleur
Que l'on a rencontrée au cours de notre route.

Il est le pèlerin que l'on n'attendait pas
Et que le vent capricieux vers nous apporte,
A qui tout simplement on ouvre les deux bras
Alors qu'il rit ou pleure au seuil de notre porte.

Il est un solitaire. Et privé des atours
Dont se parent souvent pour nous nos espérances,

S'il préfère la nuit à la splendeur des jours,
C'est qu'il sait mépriser les fausses apparences.

Il n'a pas revêtu le corps matériel
Que l'on pourrait décrire en une simple phrase,
Car étant descendu d'un royaume irréel,
Nous ne l'entrevoyons qu'à travers notre extase.

Et comme il est un souffle inspiré par les dieux,
Accueille dignement le Rêve en ta demeure,
Car ce flambeau divin, invisible à tes yeux,
S'en vient illuminer ta vie intérieure.

(*L'Ombre dans le Miroir*)

L'IMMORTELLE ÉTREINTE

Tu dis que l'Amour passe et ne vit qu'un instant,
Qu'il est fragile et que trop courte est son étreinte,
Qu'il ne fit qu'effleurer ton cœur trop inconstant,
Et que sa flamme au moindre souffle s'est éteinte.

Tu vis du souvenir de son corps parfumé,
Du regret de n'avoir contenu dans tes veines
Qu'un rayon de l'ardeur dont on est consumé:
Ses paroles, dis-tu, sont trompeuses et vaines.

Mais pourquoi l'accuser de ne vivre qu'un jour ?
C'est toi dont la vieillesse a changé le visage;
Les heures sur ton front s'inscrivent tour à tour,
Laissant en traits mortels le stigmate de l'âge.

Ne dis pas que l'Amour ne vit qu'un seul instant,
Puisque sa flamme, ami, jamais ne s'est éteinte;
C'est ton cœur méprisable et toujours inconstant,
Qui ne sait mériter son immortelle étreinte.

(*La Flamme ardente*)

Englebert Gallèze

(1875-)

BIBLIOGRAPHIE. — Les Chemins de l'Ame, *poèmes* (*Montréal, Daoust & Tremblay, 1910*); — La Claire Fontaine, *poèmes* (*Montréal, Beauchemin, 1913*); — Chante, Rossignol, chante, *poèmes* (*Beauceville, l'*Éclaireur, *1925*); — Vers la Lumière, *poèmes* (*Montréal, Librairie d'*Action canadienne-française, *1931*).

M. Englebert Gallèze a collaboré à la Revue canadienne, *au* Bulletin du Parler français, *au* Terroir, *au* Nationaliste.

M. Englebert Gallèze (Lionel-Englebert Léveillé, dit Gallèze) naquit à Saint-Gabriel-de-Brandon, le 27 novembre 1875. Il fit ses études secondaires au Collège de Joliette et fut admis au barreau en 1907. Attaché pendant quelques années à la rédaction de la Presse, *il a repris depuis l'exercice de sa profession.*

«*M. Englebert Gallèze est, dans toute l'acception du terme, un poète du terroir. Il a longtemps observé les mœurs des paysans canadiens, et son vers est comme vêtu d'étoffe du pays. Ses paysages sont de chez nous seulement; son champ est borné par un horizon de beaux érables.*» *Ainsi s'exprimait, en 1910, M. Lozeau, dans une étude sur les* Chemins de l'Ame; *et il ajoutait:* «*A mes yeux, le principal mérite de M. Gallèze, c'est qu'il ne parle que des choses qu'il a vues, qu'il n'exprime que des sentiments qu'il a éprouvés. De là, vérité de son ouvrage.*» *De son côté, M. Alphonse Beauregard écrivait en 1913, à propos de la* Claire Fontaine:... «*J'ai tenu surtout à faire ressortir l'essentiel du livre de M. Léveillé, et cet essentiel est son retour, en esprit, vers la terre natale et sa jeunesse. De son logis en ville, il voit la campagne, l'*habitant *qui y travaille, la rivière, les gueux passant leur chemin, l'intérieur des maisons, et lui-même à la première période de sa vie. Tout cela, par la distance, se cristallise dans son cerveau, et le meilleur de son œuvre sera probablement d'avoir dépeint les coutumes campagnardes, le langage populaire, les traditions des villages, le visage, enfin, de notre pays...*»

DERNIERS SACREMENTS

Drelin! drelin! drelin! sur la route poudreuse
Que bordent le chardon, le trèfle et le sainfoin,
Tel le frisson discret d'une âme douloureuse
Courent des sons menus... Drelin! drelin! drelin!

Drelin! drelin! drelin! Sur chaque fleur champêtre,
Sur tout le sable et tous les cailloux du chemin,
Sur tous les grains semés, sur tous les petits êtres
Qui peuplent le gazon, drelin! drelin! drelin!

Drelin! drelin! drelin! Devant vos maisonnettes,
Accourez, paysans aux yeux bons et sereins,
Écoutez sans répit la petite clochette
Clamer: «C'est le Bon Dieu! Drelin! drelin! drelin!»

C'est le curé de Berdochette
Et Pierre, son petit servant,
Qui vont chez la mère Olivette
Porter les derniers sacrements.

Vous savez, la petite vieille
Marchant à petits pas pressés,
Leste et vive comme une abeille
Malgré ses soixante ans passés;

Celle qu'on voyait, les dimanches,
Dans le premier banc, près du chœur,
Hochant toujours sa tête blanche,
Prier avec tant de ferveur.

Elle semblait si bien portante!
Aurait-on dit, le mois dernier,
Aux noces chez José Laplante,
Quand Jean-Pierre s'est marié ?...

Bonnes gens ignorant l'envie,
Malgré vos peines, vos labeurs,
Vous tous qui chérissez la vie,
Priez pour celle qui se meurt.

Drelin ! drelin ! drelin ! Sur la route poudreuse,
Que bordent le chardon, le trèfle et le sainfoin,
Tel le frisson d'une âme douloureuse
Courent les sons menus...Drelin! drelin! drelin!

(*Les Chemins de l'Ame*)

QUAND J'AI, HIER, LE FRONT BAISSÉ

Sur le petit trottoir de bois
Que foula son pied tant de fois;

Devant la demeure éphémère
De la sainte qui fut ma mère

Quand j'ai, hier, le front baissé,
Passé puis vingt fois repassé,

«Monsieur», m'a dit un bambin rose,
«Vous avez perdu quelque chose ?»

J'ai répondu confusément:
—«Je cherche mon âme d'enfant.»

(*Chante, Rossignol, chante*)

RONDE ENFANTINE

Dans les charmilles printanières,
Troupe folle aux bruyants ébats,
Petites filles, petits gâs,
Tant que la terre tournera,
Dansez vos rondes familières:
Trois fois passera.

En robes claires de dimanche,
En guenillons qu'on n'aime pas,
Petites filles, petits gâs,
Comme vous, sans nul embarras,
Jadis nous chantions à voix franche:
Trois fois passera!

Pour quelque irréparable offense,
Quand un front pur s'assombrira,
Petites filles, petits gâs,
Maman, l'accueillant dans ses bras,
Choyant et berçant, la souffrance
Trois fois passera.

Ce que la vie a de vulgaire
Votre âme pourtant l'apprendra,
Petites filles, petits gâs,

Assaillis par mille tracas.
Ce feu clair sous votre paupière
Trois fois passera.

La douleur qu'un amour vous laisse
En s'en allant comme un ingrat,
Petites filles, petits gâs,
Un autre amour la guérira
Qui, renégat à sa promesse,
Trois fois passera.

Ah! qu'un malheur plus grand vous guette
Tout au bout du chemin, là-bas,
Petites filles, petits gâs,
Que l'âge, un jour, assagira!
Cette tristesse sur vos têtes
La dernière restera.

Sur le sable et sur les bruyères,
Troupe folle aux bruyants ébats,
Petites filles, petits gâs,
Tant que la terre tournera,
Dansez vos rondes familières:
Trois fois passera.

(*Chante, Rossignol, chante*)

LES FUMEURS

Fidèle témoin d'un autre âge,
Je veux leur rendre cet hommage,
En l'occurence, connaisseur.
Ils étaient de vaillants fumeurs,
Fumeurs stylés, profonds, sincères,
Les vieux d'autrefois, chez grand-père,
Qui, chaque soir, après souper,
Venaient piper.

Le vieux Longpré, le vieux Lasalle,
Le vieux Chalut du Pont des dalles,
Les vieux Cornellier et Cotnoir,
Sur leur seuil du matin au soir,
Qu'on voyait, dans tous les principes,
Bourrer et rebourrer leurs pipes,
De tout le jour ne chômant pas,
De bon tabac.

Ils entraient la lèvre bougonne
Et, sans un sourire à personne,
Allaient, silencieux, tout droit,
S'asseoir toujours au même endroit.
Pipe plus que parole en bouche,
Gravement ils tiraient leurs touches,
Laissant des heures s'écouler,
Sans bagouler.

Et, lorsque, tard dans la soirée,
Leurs pipes et blagues serrées,
Semblant d'un long rêve sortir,
Les fumeurs venaient à partir,
Grand-père, sur qui l'heure pèse,
Disait, s'étirant sur sa chaise,
Les mots gentils accoutumés:
«Fumez! Fumez!»

(*Vers la Lumière*)

LE BON CURÉ QUI PRÊCHAIT MAL

Honni, hué qui mal y pense!
Moi, sous des torrents d'éloquence
Plus fort qu'un mur de Jéricho,
Plus fermé, plus sourd à l'écho
Des grands tumultes oratoires,
Rêveur, j'évoque en ma mémoire
Le verbe apaisant, familial,
Du bon curé qui prêchait mal.

Foudre d'obligeance, tonnerre,
Il n'avait qu'à monter en chaire
Pour qu'aussitôt, jeunes ou vieux,
Toute la nef, à qui mieux mieux,
Ronflât dans la sainte demeure.
Sa voix, au prône, marquait l'heure
Du grand repos dominical...
Le bon curé qui prêchait mal.

Sa figure mince et râpée,
De pudeur grave enveloppée,
Ses rudes labeurs attestait.
Aux yeux des humbles il était,
Ailleurs comme à la sacristie,
L'image de la modestie
Et du dévouement sans égal...
Le bon curé qui prêchait mal.

Par les demeures, par les prés
Il s'épandait, le bon curé,
Aux tristesses qu'on lui dénonce
Ayant toujours même réponse:
«Mes enfants, le bon Dieu est bon».
Mais il l'éclairait d'un tel ton,
D'un sourire tant amical...
Le bon curé qui prêchait mal.

Devant sa justice éternelle,
Tôt ou tard, que Jésus m'appelle,
Sans frayeur j'attendrai mon sort,
Ayant du moins le réconfort
D'y savoir arrivé d'avance
Le doux pasteur de mon enfance,
Le cœur de mon pays natal...
Le bon curé qui prêchait mal.

Personne à me prêter main-forte,
Du Ciel en atteignant la porte,
Pour m'y admettre j'ai soupçon
Qu'on fera bien quelque façon.

Riant sous ses grosses lunettes,
Surviendra, dans les entrefaites,
Posément, d'un air magistral...
Le bon curé qui prêchait mal.

Amusé de mon épouvante,
Il criera d'une voix tonnante:
«Certes, que je le connais bien,
Le plus fou de mes paroissiens.»
Et, pendant qu'en un geste honnête,
Saint Pierre tournera la tête,
Dira tout bas : «Entre, animal!»...
Le bon curé qui prêchait mal.

(*Vers la Lumière*)

Wilfrid Lalonde

(1876-)

BIBLIOGRAPHIE.— Souvenirs de collège, *vers de jeunesse* (*Montréal, 1896*).

*Sous le nom d'*Ajax, *M. Wilfrid Lalonde a collaboré au* Nationaliste, *au* Journal de Françoise, *au* Passe-Temps.

M. Wilfrid Lalonde, né à Sainte-Marthe de Vaudreuil le 12 avril 1876, a été élevé à Rigaud, en face de la montagne. Admis au barreau en 1898 après des études secondaires au Collège Bourget, de Rigaud, et des études professionnelles à l'Université de Montréal, il pratique aujourd'hui sa profession à Mont-Laurier (Québec). A ses moments de loisir il cultive, près de ce village, une jolie petite ferme-modèle. Les premiers vers de M. Lalonde ne passeront pas à la postérité, et depuis quelques années il a un peu négligé les Muses; mais certaines pièces qu'il publia en 1906 et 1907, surtout dans le Nationaliste, *ont à bon droit attiré l'attention; citons :* Le Fou, Ventre affamé, Aux poètes décadents. *Comme Arvers, il sera peut-être, devant la postérité, l'homme d'un sonnet.*

M. Lalonde est d'ailleurs un modeste. Ce poète avocat et laboureur avait oublié quelques-unes de ses meilleures œuvres : nous avons dû, pour les lui rappeler, les copier à son intention dans les journaux où elles avaient paru.

VENTRE AFFAMÉ

(1906)

«Qu'il est généreux, ce Mécène,
De publier, gratis, mes vers!
Il m'a bien dit: — Soyez sans gêne,
Cœur et journal vous sont ouverts...

«Et je vois se lever, sereine,
Mon étoile sur l'univers.
Je triomphe! Muse, sois reine
Et ceins ton front de lauriers verts!

«Ah! je le sens, chère Lizette,
Ces vers parus dans la gazette
Vont conquérir ton cœur, enfin...!»

Mais une voix, montant du ventre,
L'interrompt pour lui crier: «Diantre!
«Monsieur Sans-le-Sou, j'ai grand faim!»

AUX POÈTES DÉCADENTS

(1906)

Ils parlent grec, arabe, slave,
On en sait dont le moindre écrit
Comporte un fort lot de sanscrit...
L. V.

Sphinx accroupis au pied de sombres pyramides,
Vous assommez à coup d'énigmes les passants;
Vous vous croyez profonds ? Vous n'êtes que stupides;
Abrutis, votre gloire est d'être abrutissants.

A bien remplir un vers — comme les Danaïdes
A remplir les tonneaux — vous êtes impuissants;
Tonneaux toujours sans fond, vos vers sont toujours vides,
Vides de poésie et vides de bon sens.

Amants des brouillards lourds que bruine la nue,
Vos yeux sont clignotants quand la vérité nue
Fait ruisseler ses flots de lumière sur vous.

Mais je n'insiste pas, la nature a ses règles:
Si la clarté du jour est faite pour les aigles,
L'épaisseur de la nuit convient mieux aux hiboux!

Émile Vézina

(1876-)

BIBLIOGRAPHIE. — L'Éclat de rire, *recueil de caricatures (Montréal, 1913).*

M. Émile Vézina a surtout collaboré au Journal, *à la* Presse, *au* Journal de Françoise *et à l'*Action.

M. Émile Vézina naquit au Cap Saint-Ignace (comté de Montmagny), en 1876. Il a vécu longtemps à New-York et à Chicago. Il a aussi beaucoup voyagé en Europe, particulièrement en Grèce et en Italie. Peintre et sculpteur de talent, M. Vézina ne s'occupe de rimer qu'à ses moments de loisir et par manière de distraction.

Il y a quelques années, M. Vézina, qui dessine fort bien, a publié dans le Nationaliste *une série de caricatures et de charges qui ont été fort remarquées. Ce sont ces dessins qu'il a recueillis en partie dans son album* l'Éclat de rire, *avec un certain nombre de croquis de voyages.*

LA MORT DES ÉTOILES

(1903)

La mer va s'endormir au bercement du soir.
En sa profondeur glauque un soleil rouge plonge,
Comme un brasier mourant qu'un reflet d'or prolonge
A sa surface unie ainsi qu'un grand miroir.

Et nulle étoile encor ne se laisse entrevoir
A l'horizon brumeux où l'ombre qui s'allonge
Efface les lointains que hantait notre songe;
Aux gouffres lumineux succède un gouffre noir.

Moins sombre pour notre âme, au sein des nuits sans lune,
Est ta mélancolie éparse sur la dune,
O morne écoulement d'un océan sans pli,

Que de voir s'en aller, ainsi que font les roses,
Nos rêves, nos espoirs, tous ces mirages roses,
A l'incommensurable abîme de l'oubli!

PARTHÉNON

(1912)

J'évoque et revois tels qu'aux antiques printemps,
Et dans leur première aube et sans faste illusoire,
Tes frontons dont l'éclat illumine l'Histoire,
O temple qu'ont bâti des dieux ou des titans!

Éternellement jeune, aux soleils éclatants
Ton marbre chante encor son grand hymne de gloire
Et sourit à l'azur, malgré la trace noire
Des affronts que t'ont faits les hommes et le temps.

Ainsi, contre les coups du Destin qui l'accable,
Et solitaire au sein de la foule implacable,
Se dresse, en sa splendeur sereine et sa fierté,

L'âme en qui brûle et vibre et parfume et rayonne,
Comme une lampe d'or, ton mystère, ô Beauté,
Déesse à qui l'on croit, que l'Art divin couronne!

Arthur de Bussières

(1877-1913)

BIBLIOGRAPHIE. — Les Bengalis, *poèmes épars, recueillis par M. Casimir Hébert* (*Montréal, Édouard Garand, 1931*).

Arthur Bussières — ou, comme il signait pour imiter Balzac : de Bussières — naquit le 21 janvier 1877, à Montréal. Il ne fréquenta jamais d'autre école que l'école élémentaire. Peintre en bâtiments de son métier, il se lia de bonne heure avec Nelligan, Charles Gill et autres

membres de la première École littéraire, dont il fit partie aux environs de 1898. Il figure parmi les collaborateurs des Soirées du Château de Ramezay, *publiées en 1900. Son apparition dans les lettres fut brève, cependant; à partir de 1900 il fut presque oublié. Il avait lu Leconte de Lisle, Hérédia, Rollinat, Baudelaire, mais à cette époque il n'y avait pas de bibliothèques publiques à Montréal, et quant à s'acheter des livres, il n'en eut jamais les moyens. On affirme que ce marteleur de sonnets métalliques était incapable d'écrire trois lignes en prose. M. Olivar Asselin raconte à ce sujet qu'étant directeur du reportage au* Journal, *en 1900, il fit rechercher, pour lui offrir un emploi, Bussières dont il avait remarqué le nom dans les* Soirées du Château de Ramezay. *Après plusieurs jours de recherches on finit par trouver le poète: il avait repris le métier de peintre en bâtiments et vivait en bohème, dans une pauvreté voisine de la misère. Mais le séjour de Bussières au* Journal *fut éphémère: malgré son vif désir d'encourager le talent, Asselin ne put garder un collaborateur qui ne savait pas faire accorder l'adjectif avec le nom ni le verbe avec le sujet.*

Bussières avait collaboré au Passe-Temps, *à la* Revue populaire, *aux* Débats, *à l'*Avenir, *dans la note parnassienne et généralement exotique. Sa mort, survenue en mai 1913, à Montréal, passa inaperçue. Par les soins de l'intelligent bibliophile Casimir Hébert, sa mémoire, heureusement, revit.*

«*Relisez les uns après les autres ces sonnets d'où est absente toute véritable pensée profonde. Ils évoquent des visions extérieures, simplement, comme si les mots se suffisaient par eux-mêmes, et vous vous rendez compte de ce que les disciples de Hérédia ont pu tirer d'un art où la forme domine en souveraine dans toute la splendeur de sa mystérieuse attirance*». (JEAN CHARBONNEAU, *préface des* Bengalis)

LUNAIRE

L'œil grand ouvert de l'ombre, orné de cils d'argent,
Jette ses feux d'opale au sein de la vallée,
Qui sommeille et flamboie à la nuit étoilée
Comme un phosphore blond de la houle émergeant.

Et sa grâce rayonne en la voûte emperlée,
Radieuse parmi les hauts cirrus nageant,
Et les jets refroidis de son halo changeant
Nimbent les nénuphars sur la vague troublée.

Lune très blanche! espoir de mes songes lassés,
Toi, le flambeau veillant des soleils trépassés,
Astre, nocturne fleur au jardin symbolique,

Quand vient sourire en moi la volupté des soirs,
O veille dans mon cœur, douce, mélancolique,
Comme un parfum qui dort au fond des encensoirs!

(*Les Bengalis*)

LA LIONNE AU CRÉPUSCULE

Elle vient de quitter les ombres des massifs
Où rit près des nopals la source purpurine,
Pour diriger son pas vers la grève marine
Qu'elle contemple au loin de ses yeux expressifs.

Elle arrive... Un flot jase aux pieds des blancs récifs
Et la fraîcheur des mers, qui gonfle sa poitrine,
Fait palpiter son cœur et frémir sa narine;
Cependant qu'au ciel bleu vont des aigles pensifs.

Et l'astre, par delà les sables roux des côtes,
Dore le fond vermeil des atmosphères hautes,
Et ses reflets sanglants bordent l'éther rougi.

Mais, dressant tout à coup ses formes musculaires,
L'animal étonné vers le soleil rugit...
Sublime adieu du fauve aux feux crépusculaires.

(*Les Bengalis*)

MUSE, CONSOLE-MOI

Muse, console-moi pendant que sur la route
Où l'on va tristement sans espoir de retour
Je fuis, épouvanté, la mort, sombre vautour
Dont le vol effrayant poursuit l'être en déroute;

Jusqu'à ce que plus tard, je succombe à mon tour
A l'effroi des combats que me livre le Doute,
Laissant au sol, où mon sang tombe goutte à goutte,
Le cadavre d'un cœur et des ronces autour...

Mais quand je dormirai dans l'horreur des ténèbres,
Quand le souffle d'automne aux complaintes funèbres
Glacera les débris de mon corps sans linceul,

Souviens-toi que jadis tu te plus à descendre
Vers celui qui t'aimait plus que sa vie; et seul,
Que ton luth pleure au vent qui roulera ma cendre.

(*Les Bengalis*)

Lucien Rainier

(1877-)

BIBLIOGRAPHIE. — Avec ma Vie, *recueil de vers, ouvrage couronné par l'Académie française.*

Lucien Rainier (abbé Joseph-Marie Melançon) a quelquefois collaboré, en vers et en prose, aux premiers Débats, *à l'*Avenir, *au* Nationaliste, *au* Devoir, *à la* Revue canadienne *et à la* Revue dominicaine. *Il a aussi récité des poèmes en différentes manifestations patriotiques, notamment en l'honneur de Dollard des Ormeaux, à l'inauguration du monument Vauquelin, et à celle du monument La Fontaine.*

Lucien Rainier est né à Montréal, le 15 octobre 1877. Étudia chez les Frères des Écoles chrétiennes et au Collège des Pères Jésuites, rue Bleury. Fut parmi les premiers membres de l'École littéraire, en 1895. Comme le dit Louis Dantin dans la préface des œuvres de Nelligan, il a «troqué depuis le carquois d'Apollon pour les canons de la Sainte Église». Exerce son ministère à Montréal.

Style classique, de facture parnassienne, avec quelques poèmes plus «modernes».

La première pièce que nous citons de lui, Chanson dernière, *est antérieure à 1900. L'auteur ne peut cependant nous en dire la date précise, non plus que du sonnet* Aurore printanière: *«Je n'ai pas, dit-il, l'habitude de dater mes vers.»*

«...Lucien Rainier est classique par la forme de ses poèmes, et aussi par leur limpidité. Il est de ces poètes qui pensent que l'intelligible peut s'accorder avec la poésie, et qui font aller ensemble rime et raison. Il montre quand même, par les qualités de son rêve ou de sa pensée, qu'il porte en lui le mens divinior, *et qu'il est artiste aussi exigeant que les plus obscurs».* (MGR CAMILLE ROY, *l'*Enseignement secondaire)

«...Lucien Rainier n'est pas seulement un habile ouvrier du vers, c'est un poète dans toute la force du mot.» (ALBERT LABERGE, *la* Presse)

CHANSON DERNIÈRE

Puisque la mort déjà m'attend,
son geste livide
me cueillera jeune et, pourtant,
de sommeil avide:
c'est parce qu'il a saigné tant
que mon cœur est vide.

Que me sert-il d'avoir cherché,
constante chimère,
le bonheur constamment caché,
la joie éphémère ?...
Nul n'est heureux qu'en toi couché,
Glèbe, ô notre mère!

Le tertre va se recouvrir
d'herbe neuve et douce:
les jours feront en fleurs s'ouvrir
la tige qui pousse;
et l'insecte pourra courir
A travers la mousse...

Adieu!... De tout ce qui paraît,
passe et désenchante,
j'ai connu l'inutile attrait,
la gloire méchante:
je pars sans haine et sans regret,
je pars et je chante!

Dieu parle, et voici le moment,
ô Mort, de l'entendre;
ô Mort, console infiniment
mon cœur las d'attendre;
ô Mort, ô bonne grand'maman
très tendre, très tendre...

(*Avec ma Vie*)

AURORE PRINTANIÈRE

O Terre, ouvre au soleil
tes yeux lourds de sommeil:
voici qu'un jour vermeil
t'apporte un clair réveil!

Les champs murmurent. . . L'onde,
fleuve ou rosée, inonde
la campagne féconde
où le blé vient au monde.

Sur le sol ranimé
par la chaleur de mai,
l'air passe, parfumé

de joie et de clémence.
Et le travail immense
des choses recommence!

(*Avec ma Vie*)

SUR LA MORT DE LOUIS FRÉCHETTE

I

Un érable est tombé... Dans le clair paysage
de la patrie, il dessinait un grand contour;
son ombre enveloppait la terre avec amour;
des oiseaux merveilleux chantaient dans son feuillage!

Et vers l'appel divin du soleil, chaque jour,
montait plus haut sa fière cime, quand l'orage,
d'un formidable choc, a soudain clos son âge...
Ceux-là qui l'ont perdu le pleurent sans retour.

Un érable est tombé... La débordante sève
n'alimentera plus, au prochain avenir,
sa verte frondaison de pensée ou de rêve...

Mais tu lui resteras fidèle, ô Souvenir!
Écoutez: sur le monde, un vent de gloire emporte
l'écho mélodieux de sa ramure morte!. . .

II

Poète! si ton corps dans l'ombre disparaît,
ton poème à jamais resplendit sur l'histoire:
Cette patrie en deuil, qu'illumina ta gloire,
pare ton souvenir d'un immortel regret.

Tu chantas sa beauté: fleuve, plaine ou forêt;
son passé de défaite auguste ou de victoire;
et ta voix, dont résonne encor notre mémoire,
puisait dans un cœur franc l'éclat d'un verbe vrai.

Sois béni, pour ton œuvre abondante et vivace!. . .
Quand ils diront ton nom, les hommes de ma race
seront de gratitude et d'orgueil envahis;

et les enfants liront tes vers, dans les écoles,
pour apprendre, aux leçons de tes nobles paroles,
à vénérer leur Dieu, leur langue et leur pays!. . .

(*Avec ma Vie*)

Joseph-Arthur Lapointe

(1878-1930)

M. Joseph-Arthur Lapointe a collaboré à la Presse, *à la* Patrie, *au* Nationaliste *et au* Bulletin.

A Jules Fournier, qui lui demandait en 1914 des notes biographiques pour ce recueil, M. Lapointe avait d'abord bien voulu écrire : «Je suis né à Boucherville, le 19 mars, en 1878, ce qui me donne un âge presque respectable. Les Jésuites m'ont fait connaître les secrets de la grammaire française—secrets que ma mémoire rebelle a mal gardés, — puis j'ai commencé le struggle for life. *La plupart des journaux français de Montréal ont publié des pièces portant ma griffe. Chose extraordinaire, il paraît que ça ne les a pas conduits à la banqueroute.*

La critique a été clémente.» Pour des raisons connues de lui seul, il a refusé, en 1920, de dire la date des pièces qui suivent. Nous savons cependant que les Moineaux *parurent pour la première fois en 1906 ou 1907, dans le* Nationaliste.

M. Lapointe a été président de l'École littéraire de Montréal. Décédé au printemps de 1930.

LES PAUVRES

Ils ne protestent pas, ces tristes chiens battus.
On dit: la pauvreté fait fleurir les vertus.
Et comme ils sont naïfs et bons, ils se résignent.

Ils portent les fardeaux les plus vils, les plus lourds.
On dit: la pauvreté doit travailler toujours.
Et comme ils sont naïfs et bons, ils se résignent.

Ils ont faim, ils ont froid, ils ont le cœur meurtri.
On dit: la pauvreté rend sublime l'esprit.
Et comme ils sont naïfs et bons, ils se résignent.

Enfin, un soir, ils voient la tombe s'entr'ouvrir.
On dit: la pauvreté sait dignement mourir.
Et comme ils sont naïfs et bons, ils se résignent.

LES MOINEAUX

Les moineaux n'ont pas peur du froid
Comme les faibles hirondelles.
Voyez : dans la neige du toit
Ils font des fleurs avec leurs ailes.

Ils doivent avoir dans le sang
Et dans leur vêtement de plume
Un feu plus chaud et plus puissant
Que celui que l'amour allume.

Dans le vent et dans le grésil,
Pleins de courage et pleins d'audace,
Ils vont, joyeux comme en avril,
Ils vont, petits rois de l'espace.

Pour eux, qu'importent les saisons
Et les mouvements de la terre ?
Paix ou tempête aux horizons,
Rien ne change leur caractère.

Ils sont constants dans l'amitié
Et ne craignent pas les batailles:
Jamais ils ne crieront: Pitié!
Sous les coups et sous les entailles.

C'est pour la lutte qu'ils sont nés;
Ils ignorent la défaillance;
Quand la Mort les a condamnés,
La Mort s'émeut à leur vaillance.

Vous avez dit, un soir d'été:
«Aimez-moi, j'ose le permettre;
«Je veux, perdant ma liberté,
«A vos dévoûments me soumettre.»

Mais dès que l'automne eut mûri
Le dernier des fruits et mon rêve,
Vous disiez déjà, l'air contrit:
«Il n'est plus de chant sur la grève.»

Et puis, quand l'hiver fut venu,
Quand Noël sonna ses volées,
Ma solitude enfin connut
Le tourment des larmes gelées.

J'acceptai sans haine mon sort;
Vous aviez droit d'être infidèle:
Les moineaux seuls ont le cœur fort,
Vous aviez un cœur d'hirondelle.

Albert Lozeau

(1878-1924)

BIBLIOGRAPHIE. — En vers : L'Ame solitaire (*Paris, F.-R. de Rudeval, 1907); —* Le Miroir des Jours (*Montréal, Imprimerie du* Devoir, *1912); —* Lauriers et feuilles d'érable (*Montréal, 1916, Imprimerie du* Devoir (*1916*). — Poésies complètes *d'Albert Lozeau, édition posthume et définitive, 3 vol., préface de l'abbé F. Charbonnier,* (*Montréal, Imprimerie du* Devoir, *1925-26*).

En prose: trois petits recueils de prose sous le titre Billets du soir (*première, deuxième et troisième séries, Montréal, Imprimerie du* Devoir, *1911, 1912 et 1918, respectivement*).

M. Lozeau a collaboré au Canada, *au* Devoir, *au* Nationaliste *et à l'*Action.

M. Albert Lozeau est né à Montréal, le 23 juin 1878. Un critique français qui vécut longtemps au Canada, M. Louis Arnould, a dans un livre récent tracé de lui ce portrait : «Ce jeune poète a un avantage sur beaucoup de ses confrères des deux mondes; c'est que, à la manière de nos poètes récemment disparus, Sully Prudhomme et François Coppée, il est un vrai modeste, il est même un humble. Je suis, *dit-il,* un ignorant. Je n'ai pas d'idées. Je rêve et ne pense pas. J'imagine, je n'observe pas. J'exprime des sentiments que je ressentirais. Il m'est parfois arrivé d'en exprimer que j'avais ressentis... Je suis resté neuf ans les pieds à la même hauteur que la tête : ça m'a enseigné l'humilité... *De fait, je l'ai pu constater, le fauteuil de ce sympathique infirme, qui continue le martyrologe de la pensée canadienne (Crémazie, Nelligan, Lozeau), est un des centres littéraires les plus attirants de Montréal, — toujours entouré qu'il est, sur le soir, d'amitiés précieuses qui viennent, en ce sanctuaire du cœur et de l'esprit, aviver en commun la flamme de l'idéal.»* (Louis Arnould, Nos Amis les Canadiens)

*Dès 1907, un autre écrivain français qui s'occupa longuement des poètes canadiens, M. ab der Halden, écrivait de M. Lozeau, à l'occasion de l'*Ame Solitaire : *«C'est à la longue et cruelle maladie avec laquelle il dut vivre, que nous sommes redevables d'un poète. Ce fut vraiment, comme il le dit lui-même, «la bonne souffrance». Il lui emprunta une sorte de résignation noble, d'ascétisme stoïque, dont la beauté morale nous émeut quand il la laisse paraître. Il ne nous a point caché, poète subjectif entre tous, le combat de l'esprit net et lucide contre la chair meurtrie, et c'est un des caractères les plus hauts de sa poésie. Mais le stoïcisme de M. Lozeau ne s'étale pas; on le devine plutôt, quand on connaît sa douloureuse histoire... Les livres de Lozeau ignorent le rictus qui enlaidit et la révolte inutile.»*

Citons encore, du même critique, les lignes suivantes, qui ne nous donneront pas une trop imparfaite idée des inspirations ordinaires de M. Lozeau : «Des arbres, de la musique, l'amour de la pénombre, les

étoiles familières et la lune, compagne fidèle et fantasque, la neige qui tourbillonne de l'autre côté des vitres, les sourires encore aigris de mars, les promesses de juin, accablant et tardif, la mélancolie splendide des septembres; l'harmonie qui met du ciel dans les moelles... Puis la nostalgie de la femme, l'admiration chaste presque toujours, et parfois ardente, pour celle à qui tous les vœux du poète s'adressent. Enfin, un sentiment religieux beaucoup plus moderne que celui de ses confrères, un sentiment religieux traversé de doutes, rompu d'angoisses, mais d'autant plus poignant... Des pensées qui se formulent à peine et se résorbent en rêveries, des rêveries qui soudain se précisent en pensées, comme à la lueur d'un éclair surgissant d'un paysage qui, la seconde d'après, s'évanouira dans la nuit: telles sont les inspirations ordinaires de M. Lozeau.» (CHARLES ab der HALDEN, Nouvelles Études sur la littérature canadienne- française)

*M. Charles ab der Halden parlait ici de l'*Ame Solitaire (*1907*). *Ajoutons seulement que ces lignes pourraient aussi bien s'appliquer au* Miroir des Jours (*1912*), *à cette différence près que l'auteur, dans ce dernier recueil, témoigne d'une habileté technique et d'une perfection de forme encore plus marquées.*

Dans Lauriers et feuilles d'érable, *M. Lozeau s'est essayé à la poésie patriotique, avec un succès contestable.*

Il mourut à Montréal, en 1924.

SEPTEMBRE

Soirs qui viennent plus tôt du ciel plus bas : septembre;
Première effeuillaison des choses vers le sol;
Premiers départs ailés dans l'innombrable vol
Parti des arbres, en essaims de pourpre et d'ambre.

Premier retour au livre oublié dans la chambre;
Seuls vrais repos plus frais sur l'oreiller plus mol;
Apaisement profond des sens, que l'Été fol
Exaspéra; bonheur vague de chaque membre...

Automne cher! saison propice au souvenir
Comme un vieil air joué dans l'âme allant finir!
Je ne t'ai pas toujours goûté, je m'en étonne,

Puisque aujourd'hui, pareil en mes regrets nombreux,
Pour me sentir le cœur déçu moins malheureux,
Il me suffit d'un peu de musique et d'automne!

(*L'Ame solitaire*)

JOUR D'AUTOMNE

Ce jour a l'air d'un long crépuscule oublié,
Et comme un fin brouillard de nuit grise, s'éploie.
Dans les arbres le vent passe en un bruit de soie;
Feuille à feuille s'abat l'orgueil du peuplier.

Montant, oblique et noire, à ce grand ciel brouillé,
Une lente fumée, au lointain morne, y noie
Le mince rayon d'or que l'heure triste envoie
Parfois, terne et transi, d'espace froid mouillé.

Tout paraît assoupi. Le fracas de la roue
S'éteint vite, à moitié retenu par la boue;
La Lassitude règne; et bientôt le sommeil,

A pas silencieux viendra, vainqueur sans glaive,
Rendre au songe léger l'air d'un jour de soleil,
Afin que, comme un bel oiseau clair, il s'élève.

(*L'Ame solitaire*)

INTIMITÉ

En attendant le jour où vous viendrez à moi
Les regards pleins d'amour, de pudeur et de foi,
Je rêve à tous les mots futurs de votre bouche,
Qui sembleront un air de musique qui touche
Et dont je goûterai le charme à vos genoux...
Et ce rêve m'est cher comme un baiser de vous!
Votre beauté saura m'être indulgente et bonne,
Et vos lèvres auront le goût des fruits d'automne!
Par les longs soirs d'hiver, sous la lampe qui luit,
Douce, vous resterez près de moi, sans ennui,
Tandis que, feuilletant les pages d'un vieux livre,
Dans les poètes morts je m'écouterai vivre,
Ou que, songeant depuis des heures, revenu
D'un voyage lointain en pays inconnu,
Heureux, j'apercevrai, sereine et chaste ivresse,

A mon côté veillant, la fidèle tendresse!
Et notre amour sera comme un beau jour de mai,
Calme, plein de soleil, joyeux et parfumé!
Et nous vivrons ainsi, dans une paix profonde,
Isolés du vain bruit dont s'étourdit le monde,
Seuls comme deux amants qui n'ont besoin entre eux
Que de se regarder, pour s'aimer, dans les yeux!

(*L'Ame solitaire*)

ÉRABLE ROUGE

Dans le vent qui les tord les érables se plaignent,
Et j'en sais un, là-bas, dont tous les rameaux saignent.

Il est dans la montagne, auprès d'un chêne vieux,
Sur le bord d'un chemin sombre et silencieux.

L'écarlate s'épand et le rubis s'écoule
De sa large ramure au bruit frais d'eau qui roule.

Il n'est qu'une blessure, où magnifiquement
Le rayon qui pénètre allume un flamboiement!

Le bel arbre! On dirait que sa cime qui bouge
A trempé dans les feux mourants du soleil rouge!

Sur le feuillage d'or au sol brun s'amassant,
Par instants, il échappe une feuille de sang.

Et quand le soir éteint l'éclat de chaque chose,
L'ombre qui l'enveloppe en devient toute rose!

La lune bleue et blanche, au lointain émergeant,
Dans la nuit vaste et pure verse une eau d'argent.

Et c'est une splendeur claire que rien n'égale,
Sous le soleil penchant ou la nuit automnale!

(*Le Miroir des Jours*)

LA POUSSIÈRE DU JOUR

La poussière de l'heure et la cendre du jour
En un brouillard léger flottent au crépuscule.
Un lambeau de soleil au lointain du ciel brûle,
Et l'on voit s'effacer les clochers d'alentour.

La poussière du jour et la cendre de l'heure
Montent, comme au-dessus d'un invisible feu,
Et dans le clair de lune adorablement bleu
Planent au gré du vent dont l'air frais nous effleure.

La poussière de l'heure et la cendre du jour
Retombent sur nos cœurs comme une pluie amère,
Car, dans le jour fuyant et dans l'heure éphémère,
Combien n'ont-ils pas mis d'espérance et d'amour!

La poussière du jour et la cendre de l'heure
Contiennent nos soupirs, nos vœux et nos chansons;
A chaque heure envolée, un peu nous périssons,
Et devant cette mort incessante, je pleure

La poussière du jour et la cendre de l'heure. . .

(*Le Miroir des Jours*)

EN MARGE DE VERLAINE

Bercé par la chanson troublante de Verlaine,
Qui soupire, se plaint de vivre et rit à peine,
Et désespérément, des larmes plein la voix,
Se souvient des beaux jours candides d'autrefois,

Regrette ses péchés charnels, allume un cierge,
Brûle un sonnet aux pieds de la très sainte Vierge,
Et supplie à genoux, doigts joints, la Trinité
D'exorciser son cœur par le mal habité,
Et qui, faible de chair, à la première embûche, —
Robe pâle, dans l'ombre, — hésite, va, trébuche

Et tombe, — par un soir de lune merveilleux
Où montent des parfums de jardin vers les cieux;
— Verlaine, ta chanson n'est pas toujours la bonne,
Me disais-je; pourtant, je l'aime et j'en frissonne!
Ta Muse a passé trop de nuits aux cabarets,
Elle en a dit bien tard ses immortels regrets,
Et si le temps sur ses souillures jette un voile,
Elle porte sa honte au front, — comme une étoile!

(*Le Miroir des Jours*)

LA ROYALE CHANSON

Prends ton vieux violon,
Sonne la chanterelle
Et suis ma voix, le long
De la *Chanson pour Elle.*

L'amoureuse n'est plus et le poète est mort;
Mais la chanson d'amour, vivante, chante encor.

La chanson s'alanguit encore de leurs fièvres
En s'exhalant, le soir, aux lents soupirs des lèvres.

Le poète est sous terre et l'amoureuse aussi;
Ils dorment, l'un tout près de l'autre, sans souci.

Des désirs qu'ils n'ont plus la chanson est brûlante;
De leur bonheur passé la chanson seule chante.

Ils sont un peu de cendre au fond de deux cercueils,
Et la chanson exalte encore leur orgueil.

Elle était belle et douce aussi, la Bien-Aimée;
La chanson de son souffle est toute parfumée.

Elle était reine, et lui grand prince ami de l'Art:
La chanson que je chante est du temps de Ronsard.

Sonne la chanterelle
A ton vieux violon,
Et suis ma voix, le long
De la *Chanson pour Elle.*

(*Le Miroir des Jours*)

Ernest Tremblay

(1878-)

M. Ernest Tremblay a fourni au théâtre français de Montréal plusieurs revues d'intérêt forcément passager, et à la presse une collaboration en prose et en vers très active.

En réponse à une demande de notes biographiques, M. Ernest Tremblay nous écrivait:

«Sa naissance fut un accident. Son caractère se forma au hasard des milieux hétéroclites qu'un orphelin fréquente le long de son difficile pèlerinage. Il aime le soleil, le bon vin, la bohème. Journaliste, comédien, revuiste, il n'écrit que pour se distraire et distraire les autres. Passants de la vie qui ne pouvez lui donner l'oubli,... oubliez-le. — Né en 1878 — la comédie achève. — Santé, joie.»

Ne prenons pas trop au sérieux ces paroles mystérieusement tragiques: M. Tremblay est surtout un humoriste. Il est d'ailleurs à souhaiter que ce jovial camarade vive longtemps encore.

M. Tremblay est né dans l'État de New-York. Comme quelques milliers d'autres Tremblay, cependant, il est primitivement originaire du pays de Charlevoix et Chicoutimi.

Il a pratiqué longtemps le reportage, surtout à la Presse. *La maladie, depuis quelques années, l'a réduit à l'inactivité.*

L'USINE-MINOTAURE

(Gazette rimée)

(1908)

Aux fill' d'la fact'rie d'coton, respectueusement je dédie.

E. T.

Ah! parents, vous payez trop cher!
Faut-il que le Travail restaure
Le barbare impôt de la chair
Offert jadis au Minotaure ?

Ninette atteignait ses quinze ans
N'avait jamais quitté le gîte
D'une famille d'artisans.
C'était une pauvre petite.

Mais pour faire aller la maison
— Malgré la chère créature,
Qui dut se rendre à la raison —
Elle entrait à la filature.

Et tous les jours, du même pas,
Sous le même manteau noisette,
Elle allait portant son repas
Enveloppé d'une gazette.

Auprès des longs fuseaux d'airain
Elle penchait sa maigre échine,
Laissant filer, filer le brin,
Pour alimenter la machine.

Les heurts des engins tapageurs,
L'engrenage guettant des proies,
Mêlaient des hurlements rageurs
A la tempête des courroies.

Tremblante, dans ce bruit d'enfer,
Elle a des frayeurs ridicules,
Croyant que les monstres de fer
Vont l'étreindre de leurs tentacules.

Les contremaîtres polissons
Firent la première blessure
A ce cœur tout plein de chansons,
A cette âme sans flétrissure.

Trop tôt revenait le matin;
L'atelier lui parut sinistre.
Elle ploya sous son destin
Et son œil se cercla de bistre.

Comme les petits avaient faim,
Ninette n'eut pas de jeunesse.
Elle gagnait, gagnait du pain
Et se mourait par droit d'aînesse.

Un soir, loin des milieux troublants,
Cette petite fleur craintive
Refermait ses pétales blancs,
Comme sa sœur, la sensitive.

Et l'on n'entendit plus le pas
De l'enfant au manteau noisette,
Qui passait, avec son repas
Enveloppé d'une gazette.

Jules Tremblay

(1879-1927)

BIBLIOGRAPHIE. — En vers : Des Mots, des Vers (*Beauchemin, Montréal, 1911*); — Du Crépuscule aux Aubes (*Beauregard, Ottawa, 1917*); — Les Ferments (*Ibid., 1917*); — Aromes du Terroir (Ibid., *1918*); — Les Ailes qui montent (Ibid., *1918*). — *En prose :* Le français en Ontario (*Nault, Montréal, 1913*); — Une opinion sur la littérature canadienne-française (*Beauregard, Ottawa, 1913*); — La sépulture d'Étienne Brûlé (*Société Royale du Canada, Ottawa, 1915*); — Le «Foyer»; la Charité en action (*Ottawa, 1920*); — La Vente de la Poule noire, *anecdote* (*Ottawa, 1920*); — L'Hôpital public d'Ottawa (*Ottawa, 1921*); — Trouées dans les Novales, *récits* (*Ottawa, Beauregard, 1921*); — Nos Lettres (*Ottawa, 1921*); — Sainte-Anne d'Ottawa (*Ottawa, 1925*); — Autour du Roman: «Les Anciens canadiens» (*Manchester, 1926*).

M. Jules Tremblay a collaboré à un grand nombre de revues et de journaux, tant anglais que français.

M. Jules Tremblay naquit à Montréal, le 5 juillet 1879. A peine sorti de l'École normale Jacques-Cartier (1897), il se lançait à corps perdu dans le journalisme. D'abord attaché au Telegram, *de Worcester, dans le Massachusetts (1897), puis au* Canada français, *de Saint-Jean (P. Q.) (1898), on le retrouve par la suite rédacteur au* Canada, *de Montréal, puis à la* Presse, *à la* Patrie, *enfin au* Devoir. *Les gazettes ne devaient pourtant pas le retenir toute sa vie. En avril 1911, M. Tremblay devenait secrétaire de l'Association canadienne-française d'Ontario, qui justement à ce moment-là venait de se fonder. Mais dès l'année suivante (1912), revenant à ses anciennes amours, il fondait à Ottawa, en collaboration avec M. Louis Morisset, le journal la* Justice, *où devaient se livrer de beaux combats pour le maintien et l'expansion de la langue française en Ontario. Subséquemment devenu directeur de l'information au* Temps, *d'Ottawa, puis traducteur aux Communes. Il a été secrétaire du Conservatoire Lassalle et de l'École littéraire (à Montréal) et du Cercle outaouais de l'Alliance française.*

M. Jules Tremblay était le fils de M. Remi Tremblay, autre écrivain canadien bien connu. Il mourut à Ottawa, en 1927.

«*...Si l'on cherche les pièces où l'âme entière de l'artiste apparaisse avec toutes ses qualités, et pourvue de toutes ses «manières», nous n'hésiterions pas à placer en tête* Messidor *et...* La Catalogne! *Qu'on lise donc* La Catalogne *et qu'on la lise pour mieux aimer et faire mieux chérir l'étoffe du pays. Qu'on lise tout le livre pour goûter la succulence du bon pain de chez nous!*» (Abbé ÉMILE CHARTIER, *le* Devoir)

«*J'ai surtout admiré comme la langue y est française, toujours.*» (LUCIEN RAINIER)

LA CATALOGNE

Vous foulez, délicats, les beaux tapis persans,
La carpette moelleuse à la frange légère,
Les dessins tapageurs, les coloris perçants,
Et tout ce que fournit l'industrie étrangère.

Vous aimez l'aubusson aux plis amortissants,
La natte de velours qu'on met sous la bergère,
Les smyrnes, les jaspés, les lices en croissants,
En rose, en arabesque, en iris, en fougère.

Mais dans tout ce fouillis d'écarlate ou de chrome,
Dont la maison du riche un jour s'accommoda
Et qu'on voulut singer sous l'humble toit de chaume,

Je cherche, pauvre gueux sans bourse et sans dada,
Un modeste tissé que la lessive embaume:
La catalogne aux fils tordus du Canada.

(*Des mots, des vers*)

SOUS LA TABLE

Les livres sont épars au milieu du tapis,
Et messieurs les bébés, sous la table tapis,
Avec une sagesse à confondre des mages,
Déchirent les cartons, les feuilles, les images,
Se couvrent de fragments, de lettres et de mots,
Et c'est ainsi qu'ils font l'étude, les marmots.

Un rayon de soleil irise les atomes
De la poussière folle alourdissant les tomes.
Un volume pédant, inutile aux humains,
Devient intéressant dans leurs petites mains.
Darwin avec Rousseau, Descarte avec Voltaire,
Devant le doux babil sont forcés de se taire;
De Lisle, Hugo, Musset, Lamartine, en lambeaux,
Sous un faible doigt rose éteignent leurs flambeaux.
C'est un massacre froid de héros, d'héroïnes,
Dont les vieux châteaux-forts croulent dans les ruines.

Les fastes glorieux des siècles sont tombés
Sous l'impassible main de messieurs les bébés.

(*Des mots, des vers*)

Alphonse Beauregard

(1881-1924)

BIBLIOGRAPHIE. — Les Forces, *poésies* (*Montréal, Arbour & Dupont, 1912*); — Les Altermances, *poésies* (*Montréal, Roger Maillet, 1921*).

M. Alphonse Beauregard a publié des articles de critique et des nouvelles dans différents journaux. Il a collaboré notamment au Devoir, *au* Nationaliste *et à l'*Action.

M. Alphonse Beauregard est né à La Patrie (Q.), le 5 janvier 1881. Il a fait ses études au Collège des Frères du Sacré-Cœur, à Saint-Hyacinthe. Il était depuis 1907 employé à l'administration du Port de Montréal et depuis 1912 secrétaire de l'École littéraire de Montréal. Décédé en 1924.

«...Il (M. Beauregard) reste chez nous l'explorateur isolé d'une certaine région de l'art, l'unique fidèle d'une certaine forme de la beauté. Sa tentative est une réponse à ce provincialisme à outrance dans lequel on voudrait nous emprisonner. Il a repris les grands problèmes qui de tout temps ont inquiété l'âme humaine, les grandes illusions qui l'ont bercée, et a trouvé pour les redire des phrases suffisamment nouvelles. Il a prouvé qu'un Canadien, aussi bien qu'un autre, pouvait, dans un français de France, s'attaquer aux idées générales, captiver l'harmonie secrète des choses, ausculter et noter les pulsations intimes du cœur. Par là, et sans préjudice au mérite de ses devanciers, il

nous fait bien mesurer tout le chemin parcouru par notre poésie depuis Crémazie et Fréchette. (LOUIS DANTIN, Les Poètes de l'Amérique française)

M. Beauregard figure dans la Chrestomatie française, *publiée par M. Henri Sensine, à Paris.*

LES VIEUX CANONS

Ils sont là huit canons d'archaïque modèle,
Placés négligemment, abandonnés, épars,
Qui, sans s'apercevoir de ce manque d'égards,
Méditent sur la guerre impitoyable et belle.

Ces noirs tubes de bronze ont le tympan rebelle,
L'enclouage brutal les a rendus hagards.
Ils se croient, dans la nuit, braqués sur des remparts
Où sonnera dès l'aube une charge nouvelle.

Le fracas agaçant des tramways fouette l'air,
Les soldats autour d'eux font résonner le fer;
C'est en vain, les vieillards songent dans le silence.

Mais quand la foudre gronde et que brille l'éclair,
Les prenant pour un feu qui réclame vengeance,
Les canons mutilés frémissent d'impuissance.

(*Les Forces*)

LA VILLE

Recouverte d'un masque indifférent, la ville
Aux yeux de l'étranger nettement se profile.
Elle a sa forme exacte, un dessin arrêté,
Beaucoup de mouvement mais nulle intimité,
Une âme collective et superficielle
Où la couleur d'un jour seulement se révèle.
Il faut pour la connaître avoir vu ses maisons
Naître et se remplacer ainsi que les saisons.
Sur le cadre précis des nouvelles façades

L'ombre des anciens murs demeure en embuscade.
A la cité vivante une morte se joint.
Avant que de son air nous sentions le besoin,
Pour qu'elle nous émeuve et soit une patrie,
Il faut avoir laissé, dans son sein, de la vie;
Là de la joie, ici des pleurs, plus loin du sang.
De plus, si des amis avec nous, en passant,
Y semèrent épars des lambeaux d'existence,
Une rue, un trottoir cachent des souvenances,
Les pierres des maisons renferment des secrets.
Au-dessus, au-dessous, la ville étend des rets
Où, comme autant d'oiseaux, se prennent nos pensées.
Et devant des maisons aux lignes redressées
Où rien n'indique plus un toit qui s'écroula,
Rêveurs, nous exhumons parfois de la mémoire
Des reliques d'amour, un bonheur, un déboire,
Et nous nous répétons encore : C'était là!

(*Les Forces*)

PATINAGE

Sans effort, je tourne, je glisse,
Ainsi que mû par une hélice
Dans le néant.
Sur la glace polie et dure
Mon patin trace une guipure
Au point géant.

Une valse folle aiguillonne
La foule qui court, tourbillonne,
Tête en avant.
C'est un remous d'étoffes souples,
Une charge leste et par couples
Contre le vent.

Sensation délicieuse,
Rien n'est réel. L'onde joyeuse
M'ensevelit.

Je la perce, vire, tournoie,
Et le couple que je coudoie
Semble petit.

Pareillement je diminue,
Nous sommes un point dans la nue;
Je ne sais pas
Si je patine ou si je vole,
Je ne vois qu'une farandole
De haut en bas.

L'acier grince, partout on jase. . .
Est-ce que la mouvante extase
M'échapperait ?
Voici le dernier son des cuivres;
Sans aucun doute je fus ivre
A peu de frais.

(*Les Forces*)

L'OR

Je suis l'or, simulacre étrange de la vie,
Prolongement de l'énergie,
Que l'homme — propageant l'élan primordial —
Conçut pour insuffler une âme subalterne
A la matière qu'il gouverne,
A ses créations de fibre et de métal.

Je circule parmi les rêves
Et par moi les désirs hors des terroirs s'élèvent,
Matérialisés en fantasques moissons
D'œuvres d'art, de maisons,
De vin clair qui chatoie,
D'instruments et de pain, de bijoux et de soie.

Je suis un rayon de soleil
Qui paraît et métamorphose,
Autour de l'homme, toutes choses:

Une source chantante en un boudoir vermeil,
Un amas de charbon en écheveaux de laine,
Une plaque de bronze en essaim de phalènes.

Je suis une vibration
Qui répercute au loin l'effort de la matière:
Une machine impose au fer des torsions,
Le ciseau tombe et fend la pierre,
Et par moi, quelque part, s'allongeront des bras,
Des outils couperont, la vapeur luttera.

Je suis une idée en voyage
Qui se fait acte, puis de l'acte se dégage.
Je deviens cuir ou bloc de plomb
Dont on tire de l'or pour quelque randonnée.
Je suis un mouvement né d'un autre, fécond,
Dans le rythme éternel des forces alternées.

J'accours où voltige l'espoir,
Où les dieux ont juré de capter l'eau mouvante
Et d'enchaîner la flamme au fond des antres noirs.
Je luis, et des cités s'étalent, débordantes,
Il rôde dans les champs de grands trains annelés,
La vie est dans les yeux, des blocs sont descellés.

Puis, tout à coup, les murs fléchissent, les fenêtres
Semblent des orbites de morts.
On se demande avec angoisse: Où donc est l'or?
Je suis caché dans l'ombre, inutile à mes maîtres;
Leur foi seule était mon soutien:
Ils ont tremblé, je ne suis rien.

(*Les Alternances*)

BLANCHEUR

C'est la neige tourbillonnante
Qui voltige dans l'air, mousseline vivante,
La neige qui s'arma, dans l'extase du froid,
D'une beauté trop loin de la vie et traîtresse,
La neige pleine de caresses,
Si douce au pas quand elle choit.

Ceux-là dont le sang bout dans les veines, les forts,
Devant la blancheur qui s'amasse
Songent aux glissements rapides sur la glace,
Aux rudes chasses dans le nord,
Aux descentes vertigineuses dans les côtes.
Pour eux l'hiver se fait le plus charmant des hôtes.

Dans l'hiver détesté, les faibles, les vaincus
Sentiront des couteaux s'incruster en leurs membres.
Il y aura d'atroces chambres
Où pâtiront des enfants nus.
Des gorges râleront le malheur des poitrines,
La fièvre écrasera les débiles échines.

La neige omniprésente impose sa splendeur
A l'infini des champs, aux bois dominateurs.
Dans les chemins comblés, marqués par les seuls arbres,
Où court la poudrerie en nuages sifflants,
On trouvera demain des cadavres de marbre.

Mais que les corbillards seront beaux dans ce blanc!

(*Les Alternances*)

Alonzo Cinq-Mars

(1881-)

BIBLIOGRAPHIE. — En vers : De l'Aube au Midi (*Québec, Édition de la Tour de Pierre, 1924*). Mise au point (*plaquette hors commerce*). *A publié des vers dans plusieurs journaux de France et du Canada.*

Nous avions demandé à un ami très intime de M. Alonzo Cinq-Mars de vouloir bien nous fournir quelques notes biographiques sur ce poète. Voici, textuellement, ce qu'il nous a répondu :

«Alonzo Cinq-Mars, de Québec, vient de la campagne, comme la plupart des vrais Québecquois. Il naquit en 1881, à Lotbinière, et vécut la plus grande partie de sa jeunesse au Cap Santé. Passa plus de temps sur les bancs de sable du Saint-Laurent que sur les bancs de l'école. Fut envoyé au Petit Séminaire de Québec par ses parents,

qui voulaient en faire un prêtre. Trompa ces pieuses espérances et ne fut pas même avocat. Ne fit que du journalisme. Rime depuis sa plus tendre enfance. A dispersé des vers ça et là dans divers journaux, sous le pseudonyme de Zo Marsal.

On sentira, à lire M. Cinq-Mars, qu'il réussirait très bien les livres à la manière de Paul Géraldy.

Il a fait longtemps du journalisme, tantôt à Montréal, tantôt à Québec. Traducteur aux Débats *de la Chambre des Communes, à Ottawa, depuis 1925. Partage ses loisirs entre la poésie et la sculpture. On peut voir au Musée provincial, à Québec, une série de ses bronzes de poètes canadiens.*

SOUVENIR DE PLAGE

Je me souviens qu'un jour nous effeuillions des roses
En rêvant tous les deux à l'ombre d'un buisson.
Vos grands yeux semblaient dire au ciel bleu tant de choses
Qu'en mon cœur je sentis passer comme un frisson.

Les cieux étaient si purs, si grisantes vos poses,
Dans son nid si gaîment chantonnait le pinson
Que j'osai vous parler, après beaucoup de pauses,
D'un amour dont jamais je n'avais eu soupçon.

Or, m'avez-vous aimé ? Vous aimais-je moi-même ?
Nous ne pensons plus guère à ce troublant problème;
La pensée en est loin et le cœur est ailleurs.

Pourtant mon cœur, autant que le vôtre volage,
Garde l'illusion qu'un beau jour, sur la plage,
Nous nous sommes aimés en effeuillant des fleurs.

(*De l'Aube au Midi*)

LE BON VIEUX TEMPS

Si vous étiez la fée imposante et mystique
Dont grand'mère, le soir, gravement me parlait
Tandis qu'au coin du feu, vaillante, elle filait,
Au bon vieux temps jadis, amant du fantastique.

Et si vous possédiez la baguette magique
Qui changeait en beau gars le bossu le plus laid,
En un prince charmant le plus humble valet
Et le plus vieux taudis en palais magnifique,

A mes plus chers désirs donnant un libre essor,
Je ne vous prierais point de me verser de l'or,
Je ne réclamerais ni gloire, ni trophées.

Mon désir est plus simple, et tenace pourtant:
Je vous demanderais de me rendre à l'instant
Le bon vieux temps jadis où je croyais aux fées.

(*De l'Aube au Midi*)

LE GIVRE

Mes arbres, ce matin, sont tout couverts de givre;
Je ne reconnais plus mon jardin nu d'hier
Et m'étonne de voir, en dépit de l'hiver,
Comme des fleurs d'été dans mes arbres revivre.

Sur leurs troncs nus et noirs, au long de leurs grands bras,
Plein de pitié pour ceux que l'aquilon opprime,
Le brouillard de la nuit, en artiste sublime,
A su distribuer des bouquets de frimas.

Immenses bouquets blancs couvrant des nappes blanches;
Ils semblent placés là comme pour un festin.
Et voici que du ciel accourent au jardin
De petits oiseaux blancs se disputant les branches.

Et c'est du blanc partout où se portent les yeux;
Le ciel même a coiffé sa plus blanche calotte.
Un reste de brouillard dans l'air encore flotte.
C'est le règne du givre éphémère et joyeux.

...Mais déjà le soleil perce le brouillard dense
Et le pourchasse au loin, de ses dards triomphants.
Du givre goutte à goutte il fond les diamants.
Le jardin a repris son ancienne apparence.

Un givre quelquefois tombe ainsi dans ma nuit,
Vieux souvenir d'amour que refleurit mon rêve.
Mais la réalité bien vite me l'enlève
Et ma vaine chimère avec le jour s'enfuit.

(*De l'Aube au Midi*)

Émile Nelligan

(1882-1941)

BIBLIOGRAPHIE. — Émile Nelligan et son œuvre, *préface par Louis Dantin (Montréal, Beauchemin, 1903); — deuxième édition (Montréal, Édouard Garand, 1925); — troisième édition, avec notes du R. P. Thomas-M. Lamarche, O. P. (Montréal, Imprimerie Excelsior, 1932).*

Émile Nelligan naquit à Montréal, en 1882. On sait sa tragique destinée, et comment, à dix-huit ans (1900), il mourut pour toujours aux lettres et à la raison, triste victime de la névrose. «Né d'un père irlandais, d'une mère canadienne-française, il sentait bouillir en lui le mélange de ces deux sangs généreux. C'était l'intelligence, la vivacité, la fougue endiablée d'un Gaulois de race, s'exaspérant du mysticisme rêveur et de la sombre mélancolie d'un barde celtique. Jugez quelle âme de feu et de poudre devait sortir de là! quelle âme aussi d'élan, d'effort intérieur, de lutte, d'illusion et de souffrance!... Supposez maintenant une telle âme s'isolant, se murant en elle-même, un tel volcan fermant toutes ses issues: n'était-il pas fatal que tout sautât dans une explosion terrible?... Mais avant d'en venir là, et de tout temps, Émile avait été un être sensitif, tout d'impressions et de caprice, très attirant par sa belle naïveté et très déroutant par ses saillies. Un grand fond de tendresse s'alliait chez lui à une réserve un peu froide qui l'empêchait de se livrer entièrement, même à ses plus intimes... Comme désintéressement, comme dédain profond de tout ce qui est matériel et pratique, comme amour exclusif de l'art et de l'idée pure, il était simplement sublime. Jamais il ne put s'astreindre, cela va sans dire, à aucun travail suivi. Le Collège de Montréal, et plus tard celui des Jésuites, eurent en lui un élève d'une paresse et d'une indiscipline rares. Il dut finalement laisser à mi-chemin des études où Musset et Lamartine avaient plus de part que le Gradus ad Parnassum. *Dès lors, gagner sa vie lui parut la dernière occupation d'un être humain. C'était sa ferme conviction que l'artiste a droit à la vie, et que les mortels vulgaires doivent se trouver très honorés de la lui garder.»* (Louis Dantin) *«On lui avait déniché une place de teneur de livres, et la pensée de vivre toute la journée devant les longues colonnes de chiffres le navrait et l'affolait à la fois. Il voulait bien gagner sa vie sans doute, mais* pas comme ça. *Il prétendait imiter l'homme à la cervelle d'or de notre*

Daudet et jeter à poignées, dans ses livres, toutes les images qui s'éveillaient en lui à la lecture des poètes de France. Il espérait que ses vers s'envoleraient un jour à Paris, d'où ils lui reviendraient sous la forme d'un beau livre, avec les bravos de la Ville, au complet étonnement de ce Montréal prosaïque.» (CHARLES ab der HALDEN) *Sur cette nature romanesque et toute de sensibilité, les moindres coups devaient fatalement porter avec une extrême violence. Un chroniqueur ayant formulé sur ses vers, dans une feuille du temps, un jugement particulièrement inepte, le pauvre garçon en conçut un véritable désespoir.* «*Nerveux et irritable comme il était, — écrit encore M. ab der Halden, — on le frappait en plein cœur. Mais il se ressaisit : sa plus belle inspiration, sa* Romance du vin, *qu'il récitait deux mois plus tard publiquement, est une réponse à M. de Marchy (le chroniqueur en question). Tout ce qu'il sentait de douleur en voyant sa poésie incomprise, d'effroi en devinant la maladie implacable qui se glissait dans son cerveau et qui allait l'obscurcir, de désespoir en comprenant avec une presque certitude qu'il ne réaliserait pas son rêve, il le mit dans ce poème... Émile Nelligan devint encore plus triste et plus exalté, il se claquemura chez lui pendant des jours et des jours, seul avec sa pensée en délire... Aux veilles énervantes, ajoute M. Charles Gill, succédaient les interminables nuits d'insomnie, si bien que, par un matin d'automne, ce fut son âme qui s'endormit. A dix-neuf ans, sa carrière était finie.*»

«*Émile Nelligan fut un poète prodigieusement doué, à qui il n'a manqué que le temps et le travail pour devenir un grand poète. Tel qu'il est, il aura merveilleusement reflété tout un coin du ciel de la poésie, et conquis une place bien à lui dans notre anthologie canadienne. Il s'est dépeint lui-même tout entier, avec ses dons superbes, avec ses impuissances fatales, avec la catastrophe enfin qui l'a brisé en plein essor, dans ces vers qui pourraient être son épitaphe :*

Je sens voler en moi les oiseaux du génie,
Mais j'ai tendu si mal mon piège qu'ils ont pris
Dans l'azur cérébral leurs vols blancs, bruns et gris,
Et que mon cœur brisé râle son agonie.

«*Si ce jeune homme, doué comme il l'était, avait pu remplir sa destinée, au lieu de saluer avec chagrin cette œuvre mélancolique et tronquée, nous acclamerions en lui le poète que son pays s'essaie à produire depuis cinquante ans... On peut se demander si jamais un poète canadien avait, avant Nelligan, créé* une *image. Ce n'est que par la brièveté de son souffle et l'inégalité de son inspiration qu'on devine l'écolier et l'enfant. Mais cet enfant avait du génie. C'est la seule fois, on voudra bien le remarquer, que nous avons employé ce mot en parlant d'un écrivain canadien.*» (LOUIS DANTIN, *ouvrage cité*)

CLAIR DE LUNE INTELLECTUEL

Ma pensée est couleur de lumières lointaines,
Du fond de quelque crypte aux vagues profondeurs.

Elle a l'éclat parfois des subtiles verdeurs
D'un golfe où le soleil abaisse ses antennes.

En un jardin sonore, au soupir des fontaines,
Elle a vécu dans les soirs doux, dans les odeurs;
Ma pensée est couleur de lumières lointaines,
Du fond de quelque crypte aux vagues profondeurs.

Elle court à jamais les blanches prétentaines
Au pays angélique où montent ses ardeurs,
Et, loin de la matière et des brutes laideurs,
Elle rêve l'essor aux célestes Athènes.

Ma pensée est couleur de lunes d'or lointaines.

(*Œuvre*)

DEVANT DEUX PORTRAITS DE MA MÈRE

Ma mère, que je l'aime en ce portrait ancien,
Peint aux jours glorieux qu'elle était jeune fille,
Le front couleur de lys et le regard qui brille
Comme un éblouissant miroir vénitien!

Ma mère que voici n'est plus du tout la même;
Les rides ont creusé le beau marbre frontal;
Elle a perdu l'éclat du temps sentimental
Où son hymen chanta comme un rose poème.

Aujourd'hui je compare, et j'en suis triste aussi,
Ce front nimbé de joie et ce front de souci,
Soleil d'or, brouillard dense au couchant des années.

Mais, mystère du cœur qui ne peut s'éclairer!
Comment puis-je sourire à ces lèvres fanées ?
Au portrait qui sourit, comment puis-je pleurer ?

(*Œuvre*)

LE VAISSEAU D'OR

Ce fut un grand Vaisseau taillé dans l'or massif:
Ses mâts touchaient l'azur, sur des mers inconnues;
La Cyprine d'amour, cheveux épars, chairs nues,
S'étalait à sa proue, au soleil excessif.

Mais il vint une nuit frapper le grand écueil
Dans l'Océan trompeur où chantait la Sirène,
Et le naufrage horrible inclina sa carène
Aux profondeurs du Gouffre, immuable cercueil.

Ce fut un Vaisseau d'or, dont les flancs diaphanes
Révélaient des trésors que les marins profanes,
Dégoût, Haine et Névrose, entre eux ont disputé!

Que reste-t-il de lui dans la tempête brève ?
Qu'est devenu mon cœur, navire déserté ?
Hélas! il a sombré dans l'abîme du Rêve!...

(*Œuvre*)

DEVANT LE FEU

Par les hivers anciens, quand nous portions la robe,
Tout petits, frais, rosés, tapageurs et joufflus,
Avec nos grands albums, hélas ! que l'on n'a plus,
Comme on croyait déjà posséder tout le globe!

Assis en rond, le soir, au coin du feu, par groupes,
Image sur image, ainsi combien joyeux,
Nous feuilletions, voyant, la gloire dans les yeux,
Passer de beaux dragons qui chevauchaient en troupe!

Je fus de ces heureux d'alors, mais aujourd'hui,
Les pieds sur les chenets, le front terne d'ennui,
Moi qui me sens toujours l'amertume dans l'âme,

J'aperçois défiler, dans un album de flamme,
Ma jeunesse qui va, comme un soldat passant
Au champ noir de la vie, arme au poing, toute en
[sang!...

(*Œuvre*)

LE MAI D'AMOUR

Voici que verdit le printemps
Où l'heure au cœur sonne vingt ans,
Larivarite et la la ri.
Voici que j'ai touché l'époque
Où l'on est las d'habits en loque,
Au gentil sieur il faudra ça,
Ça!
La la ri,
Jeunes filles de bel humour,
Donnez-nous le mai de l'amour,
Larivarite et la la ri.

Soyez blonde ou brune ou châtaine,
Ayez les yeux couleur lointaine,
Larivarite et la la ri,
Des astres bleus, des perles roses,
Mais surtout, pas de voix moroses:
Belles de liesse, il faudra ça,
Ça!
La la ri
Il faudra battre un cœur de joie
Tout plein de gaieté qui rougeoie,
Larivarite et la la ri.

Moi, j'ai rêvé de celle-là
Au cœur triste dans le gala,
Larivarite et la la ri,
Comme l'oiseau d'automne au bois
Ou le rythme du vieux hautbois,
Un cœur triste, il me faudra ça,
Ça!

La la ri,
Triste comme une main d'adieu
Et pur comme les yeux de Dieu,
Larivarite et la la ri.

Voici que vient l'amour de mai,
Vivez-le vite, le cœur gai,
Larivarite et la la ri.
Ils tombent tôt, les jours méchants,
Vous cesserez aussi vos chants;
Dans le cercueil il faudra ça,
Ça!
La la ri,
Belles de vingt ans au cœur d'or,
L'amour, sachez-le, tôt s'endort,
Larivarite et la la ri.

(*Œuvre*)

SOIRS D'AUTOMNE

Voici que la tulipe et voilà que les roses,
Sous le geste massif des bronzes et des marbres,
Dans le Parc où l'Amour folâtre sous les arbres,
Chantent dans les longs soirs monotones et roses.

Dans les soirs a chanté la gaîté des parterres
Où danse un clair de lune en des poses obliques,
Et de grands souffles vont, lourds et mélancoliques,
Troubler le rêve blanc des oiseaux solitaires.

Voici que la tulipe et voilà que les roses
Et les lys cristallins, pourprés de crépuscule,
Rayonnent tristement au soleil qui recule,
Emportant la douleur des bêtes et des choses.

Et mon amour meurtri, comme une chair qui saigne,
Repose sa blessure et calme ses névroses.
Et voici que les lys, la tulipe et les roses
Pleurent les souvenirs où mon âme se baigne.

(*Oeuvre*)

L'HOMME AUX CERCUEILS

Maître Christian Loftel n'a d'état que celui
De faire des cercueils pour les mortels ses frères,
Au fond d'une boutique aux placards funéraires
Où depuis quarante ans le jour à peine a lui.

A cause de son air étrange, nul vers lui
Ne vient: il a le froid des urnes cinéraires.
Parfois, quelque homme en deuil discute des parères
Et retourne, hanté de ce spectre d'ennui.

O sage, qui toujours gardes tes lèvres closes,
Maître Christian Loftel! tu dois savoir des choses
Qui t'ont creusé le front et t'ont joint les sourcils.

Réponds! quand tu construis les planches péremptoi-
Combien d'âmes de morts, au choc de tes outils, [res,
Te content longuement leurs posthumes histoires?

(*Œuvre*)

L'IDIOTE AUX CLOCHES

I

Elle a voulu trouver les cloches
Du Jeudi-Saint sur les chemins;
Elle a saigné ses pieds aux roches
A les chercher dans les soirs maints,

Ah! lon lan laire!

Elle a meurtri ses pieds aux roches;
On lui disait : «Fouille tes poches.
— Nenni, sont vers les cieux romains:
Je veux trouver les cloches, cloches,
Je veux trouver les cloches
Et je les aurai dans mes mains.»

Ah! lon lan laire et lon lan la!

II

Or vers les heures vespérales
Elle allait solitaire aux bois.
Elle rêvait des cathédrales
Et des cloches dans les beffrois,

Ah! lon lan laire!

Elle rêvait des cathédrales,
Puis tout à coup, en de fous râles,
S'élevait tout au loin sa voix:
«Je veux trouver les cloches, cloches,
Je veux trouver les cloches
Et je les aurai dans mes mains.»

Ah! lon lan laire et lon lan la!

III

Une aube triste, aux routes croches,
On la trouva dans un fossé.
Dans la nuit du retour des cloches
L'idiote avait trépassé,

Ah! lon lan laire!

Dans la nuit du retour des cloches,
A leurs métalliques approches
Son rêve d'or fut exaucé:
Un ange mit les cloches, cloches,
Lui mit toutes les cloches,
Là-haut, lui mit toutes aux mains,

Ah! lon lan laire et lon lan la!

(Œuvre)

ROSES D'OCTOBRE

Pour ne pas voir choir les roses d'automne,
Cloître ton cœur mort en mon cœur tué.
Vers des soirs souffrants mon deuil s'est rué,
Parallèlement au mois monotone.

Le carmin tardif et joyeux détonne
Sur le bois dolent de roux ponctué...
Pour ne pas voir choir les roses d'automne,
Cloître ton cœur mort en mon cœur tué.

Là-bas, les cyprès ont l'aspect atone;
A leur ombre on est vite habitué,
Sous terre un lit frais s'ouvre situé;
Nous y dormirons tous deux, ma mignonne,

Pour ne pas voir choir les roses d'automne.

(*Œuvre*)

TRISTESSE BLANCHE

Et nos cœurs sont profonds et vides comme un gouffre...
Ma chère, allons-nous-en, tu souffres et je souffre.

Fuyons vers le castel de nos Idéals blancs,
Oui, fuyons la Matière aux yeux ensorcelants.

Aux plages de Thulé, vers l'île des Mensonges,
Sur la nef des vingt ans fuyons comme des songes.

Il est un pays d'or plein de lieds et d'oiseaux,
Nous dormirons tous deux aux frais lits des roseaux.

Nous nous reposerons des intimes désastres
Dans des rythmes de flûte, à la valse des astres.

Fuyons vers le château de nos Idéals blancs,
Oh! fuyons la matière aux yeux ensorcelants.

Veux-tu mourir, dis-moi ? tu souffres et je souffre,
Et nos cœurs sont profonds et vides comme un gouffre.

(*Œuvre*)

DEVANT MON BERCEAU

En la grand'chambre ancienne aux rideaux de guipure
Où la moire est flétrie et le brocart fané,
Parmi le mobilier de deuil où je suis né
Et dont se scelle en moi l'ombre nacrée et pure,

Avec l'obsession d'un sanglot étouffant,
Combien ma souvenance eut d'amertume en elle,
Lorsque, remémorant la douceur maternelle,
Hier, j'étais penché sur ma couche d'enfant.

Quand je n'étais qu'au seuil de ce monde mauvais,
Berceau, que n'as-tu fais pour moi tes draps funèbres ?
Ma vie est un blason sur des murs de ténèbres,
Et mes pas sont fautifs où maintenant je vais.

Ah! que n'a-t-on tiré mon linceul de tes langes,
Et mon petit cercueil de ton bois frêle et blanc,
Alors que se penchait sur ma vie, en tremblant,
Ma mère souriante avec l'essaim des anges!

(*Œuvre*)

SOIR D'HIVER

Ah! comme la neige a neigé!
Ma vitre est un jardin de givre.
Ah! comme la neige a neigé!
Qu'est-ce que le spasme de vivre
A la douleur que j'ai, que j'ai!

Tous les étangs gisent gelés,
Mon âme est noire : où vis-je ? où vais-je ?
Tous ses espoirs gisent gelés:
Je suis la nouvelle Norvège
D'où les blonds ciels s'en sont allés.

Pleurez, oiseaux de février,
Au sinistre frisson des choses,

Pleurez, oiseaux de février,
Pleurez mes pleurs, pleurez mes roses,
Aux branches du genévrier.

Ah! comme la neige a neigé!
Ma vitre est un jardin de givre.
Ah! comme la neige a neigé!
Qu'est-ce que le spasme de vivre
A tout l'ennui que j'ai, que j'ai!...

(*Œuvre*)

LA ROMANCE DU VIN

Tout se mêle en un vif éclat de gaîté verte.
O le beau soir de mai! Tous les oiseaux en chœur,
Ainsi que les espoirs naguères à mon cœur,
Modulent leur prélude à ma croisée ouverte.

O le beau soir de mai! le joyeux soir de mai!
Un orgue au loin éclate en froides mélopées;
Et les rayons, ainsi que de pourpres épées,
Percent le cœur du jour qui se meurt parfumé.

Je suis gai! Je suis gai! Dans le cristal qui chante,
Verse, verse le vin! verse encore et toujours,
Que je puisse oublier la tristesse des jours
Dans le dédain que j'ai de la foule méchante!

Je suis gai! je suis gai! Vive le Vin et l'Art!...
J'ai le rêve de faire aussi des vers célèbres,
Des vers qui gémiront les musiques funèbres
Des vents d'automne au loin passant dans le brouil-
[lard.

C'est le règne du rire amer, et de la rage
De se savoir poète et l'objet du mépris,
De se savoir un cœur et de n'être compris
Que par le clair de lune et les grands soirs d'orage!

Femmes! je bois à vous qui riez du chemin
Où l'Idéal m'appelle en ouvrant ses bras roses;
Je bois à vous surtout, hommes aux fronts moroses
Qui dédaignez ma vie et repoussez ma main!

Pendant que tout l'azur s'étoile dans la gloire,
Et qu'un hymne s'entonne au renouveau doré,
Sur le jour expirant je n'ai donc pas pleuré,
Moi qui marche à tâtons dans ma jeunesse noire!

Je suis gai! Je suis gai! Vive le soir de mai!
Je suis follement gai, sans être pourtant ivre!...
Serait-ce que je suis enfin heureux de vivre?
Enfin mon cœur est-il guéri d'avoir aimé?

Les cloches ont chanté; le vent du soir odore...
Et pendant que le vin ruisselle à joyeux flots,
Je suis si gai, si gai, dans mon rire sonore,
Oh! si gai, que j'ai peur d'éclater en sanglots!

(*Œuvre*)

René Chopin

(1885-)

BIBLIOGRAPHIE. — Le Cœur en exil (*Paris, Georges Crès, 1913*).
EN PRÉPARATION. — Dominantes, *poèmes. M. René Chopin a collaboré au* Nationaliste, *à l'*Action, *au* Nigog.

M. Joseph-Fabien-René Chopin naquit au Sault-au-Récollet, en 1885. Notaire de son état, il a fait ses études secondaires au Collège Sainte-Marie et ses études professionnelles à l'Université de Montréal. Il exerce sa profession dans cette ville depuis 1909. Il a encore affiné par des voyages un esprit naturellement très délicat. Lors d'un voyage en France et en Italie, il a été créé chevalier de la Croix du Latran, ordre pontifical créé par Léon XIII. Il consacre à la littérature tous ses loisirs.

Péladan a parlé très favorablement du Cœur en exil, *ouvrage «d'un lyrisme si sincère et d'un art si accompli».*

«On peut le lire page à page (le Cœur en exil) *sans la fatigue du déjà lu. Les images sont neuves... Le givre, la neige, le vent, y tiennent grande et poétique place.* Fleur de gel *est un bijou... Mais le*

crescendo *est dans les* Poèmes. *La beauté de l'image, l'allure des vers déployés, la perfection de la forme, sont de la belle et haute poésie.»* (Madame Juliette Adam)

M. Chopin a été très discuté au Canada. Éloge ou blâme, ce pur artiste a tout accueilli avec le même silence indulgent, la même sérénité hautaine et un peu méprisante. Il n'est d'aiuleurs homme plus modeste.

PAYSAGES POLAIRES

Le firmament arctique étoile sa coupole,
Le vent glacé des nuits halène irrégulier
Et fait étinceler tous les astres du Pôle:
Le Cygne Crucial, la Chèvre, le Bélier...

Rideau de gaze en sa transparence hyaline,
Les écharpes de l'air flottent dans les lointains.
Comme un disque argenté, la Lune cristalline
Plonge dans l'Océan ses deux grands yeux éteints.

Telle que nous la montre, étrange architecture
De neige et de glaçons étagés par degrés,
Sur la page de pulpe ou sur la couverture,
Le dessin suggestif des livres illustrés,

Géante elle apparaît, manoir ou cathédrale,
La banquise polaire avec grottes à jour,
Comme un magique écran de clarté sépulcrale
Où l'on voit s'ériger les créneaux d'une tour.

Elle a porche sur mer à sa vaste muraille,
Avec, en escaliers, de larges monceaux vifs
Où nul pas ne se pose, et que la lame taille,
Et qui sont, émergés, de somptueux récifs.

Édifice branlant d'assises colossales
Aux colonnes d'azur, aux piliers anguleux,
J'y vois des corridors et de profondes salles
Où pendent par milliers cristaux et lustres bleus.

Trésors inexplorés de fausses pierreries,
Aiguilles et joyaux, métal immaculé,
Parmi leur amas clair les marines féeries
Jadis ont déposé la coupe de Thulé.

* * *

Là, bien loin, du côté des étoiles polaires,
Se dresse l'enfer froid des hauts caps convulsifs.
Et je crois voir les flottilles crépusculaires
Errantes sur le globe aux âges primitifs.

Monts à pic titubant sur une mer étale,
Cascades d'argent pur dont le saut fait un lac;
Dolmens bruts avec leurs tables horizontales,
Menhirs et tumuli, vastes champs de Carnac.

Par bandes les ours blancs seront expiatoires;
L'écume aux dents, lascifs, ils bâilleront d'ennui
Tandis qu'à l'horizon, au ras des promontoires
Brillera, globe d'or, le soleil de minuit.

* * *

Les fiers Aventuriers, captifs de la banquise,
En leurs tombeaux de glace à jamais exilés,
Avaient rêvé que leur gloire s'immortalise:
Le Pôle comme un Sphinx demeure inviolé.

Sur une île neigeuse, avouant la défaite,
Et l'amertume au cœur, sans vivres, sans espoir,
Ils gravèrent leurs noms, homicide conquête,
Et tristes, résignés, moururent dans le soir.

Les voiles luxueux d'aurores magnétiques,
Déroulant sur le gouffre immense du Chaos
Leurs franges de couleurs aux éclairs prismatiques,
Ont enchanté la fin tragique des Héros.

Leur sang se congela, plus de feux dans les tentes...
En un songe livide ont-ils revu là-bas,

Par delà la mer sourde et les glaces flottantes,
Le clocher du village où l'on sonne les glas,

Et, regrets superflus germés dans les Érèbes,
La vigne ensoleillée au pan du toit natal,
Le miracle, à l'été fertile, de la glèbe,
Avec le cendrier l'âtre familial ?

(*Le Cœur en exil*)

LE PLAISIR D'ENTENDRE LES GRENOUILLES DANS LA CAMPAGNE

(1918)

Sur la grève un brouillard flotte.
L'eau clapote
Et soulève les copeaux frais,
Les baguettes du saule et les champs de quenouilles.
J'écoute au loin dans la campagne les grenouilles
Parmi les joncs, dans les marais.

L'odeur première
Du printemps,
C'est celle des étangs;
Vous en êtes la clameur claire,
O grenouillères!
Moi,
Toutes
Je vous écoute,
Musiciennes en émoi,

Venues
On ne sait d'où
Et de partout,
Les plus menues
Frêles comme des bourgeons verts,
Et les aînées
D'autres années

Que gelèrent de lents hivers;
Celles qui peuplent les prairies,
Et les ruisseaux et le limon des marigots,
Celle qui crie
Ou sonne, l'on dirait, d'un millier de grelots.

O soirs rafraîchissants de mai,
Si purs par elles!
O ces notes basses de chanterelles,
Chutes à l'eau de lourds écus,
Pendant qu'un trille gai,
Un trille aigu,
Perfore
La Nuit opaque, la Nuit sonore!

Je ne vois plus les îles ni les roches,
Mais, proches,
Une barque de pêche allume ses flambeaux.
Tout est calme. Seule la fête
Des rainettes à tue-tête
S'extasiant: «O feux, ô feux sous l'eau!»

L'une, plus vieille,
La plus avare,
Les yeux marrons,
Larges et ronds:
«O ces merveilles,
Sous mes saules, vues de ma mare,
O feux, ô lunes,
O tout votre or sous l'eau profonde et sous l'eau brune!»

Puis encore une:
«Ma peau est verte,
Teinture d'herbe; elle est couverte
D'un vernis moucheté de noir; elle est
Peinte comme un jouet;
Un fort sachet
Qu'imprègnent les senteurs (mousses, fougères)
Du bois natal, trempé de sources où, légères

Fuites, glissent
Ma taille longue et fine et mes agiles cuisses.»

Toutes à gorge pleine
De se répondre et s'éjouir,
Et de crier, ces petites païennes,
Leur plaisir:

«C'est nous les prophétesses
Du printemps,
Les poétesses
Des étangs.

«A nous les brumes et les lunes,
Coassons,
Les nénuphars, les martagons, qui sont nos fleurs,
Coassons,
Sous l'haleine des soirs nos liesses communes,
Coassons,
Et nos sabbats et leurs minuits ensorceleurs!

«A nous la pluie,
Ses vives gouttelettes,
Humbles colliers des grenouillettes!
Chantons!
La tribu des roseaux sous l'averse qui plie!
Chantons!
A nous le marécage odorant et fermé!
Chantons!»

Sur la grève un brouillard flotte.
L'eau clapote...
Dans la campagne, au mois de mai,
O le plaisir de vous entendre, ô clameurs claires
Des grenouillères!

(*Dominantes*, en préparation)

ÉPIGRAMME CONTRE MOI

(1920)

A Olivar Asselin

Vous m'avez épinglé dans votre anthologie
Comme un insecte rare, un brillant papillon;
Je me vois, à l'honneur de l'entomologie,
Mon docte maître, orner votre collection.

Sur mon aile chacun jugera si la goutte
D'émail qui l'agrémente a perdu son éclat,
Si cette poudre exquisement qui la veloute
Sous le coup d'éventail des heures s'envola.

Chacun mesurera la longueur de mon aile.
Je suis étiqueté, classé, catalogué.
Lecteur, admire-moi si je te semble un aigle,
Si je suis un nabot tu pourras me narguer.

Je brille tel un astre — il me faut bien le croire —
«de moyenne grandeur»; car vous aurez voulu
Vous faire le gardien de ma durable gloire
Aussi longtemps que votre ouvrage sera lu.

Pour soi-même souvent l'on a des complaisances.
Mais comment d'un regard calme et judicieux,
Qui veut être étranger, se lire avec aisance
Entre les grands élus et les morts sourcilleux?

Ce qu'il en est de la fantasque renommée!
La noble chose, et qui vous sauve du néant!
L'avenir oubliera ma belle âme embaumée
De poète ancien, épineux et né en...

Un soir, lorsque du Temps auront fui les décades,
Un vieux bibliomane, un savant avisé
Dont on aime à flatter l'innocente toquade,
En m'exhumant, voudra me conférencier.

Ce méconnu... (dira sa bouche doctrinale)
De nombreuses erreurs son œuvre se chargea...
Parmi les «poetae minores», je signale...
Que dira-t-il ? Au fait, je me sens «feu» déjà.

(*Dominantes*, en préparation)

LA MORT D'UN HÊTRE

(1925)

(*Fragment*)

Dans le terreau séché de quel coin de clairière
Le Soleil un juillet de chaleur morfondu,
S'avisa de plonger, tyran incendiaire,
Le feu liquide et sourd de ses lingots fondus ?

Un nuage rougi de soufre et de fumée
Plus dense obscurcissait chaque moment le ciel,
Dans un enfer mouvant la forêt transformée
Roulait semblable à des fleuves torrentiels.

Comme la terre tremble ou s'annonce un cyclone,
Dans un double galop peu à peu rapproché
Passa la mer de feu qui rampe et tourbillonne,
La fuite aux yeux hagards des fauves écorchés.

Surgis de la montagne, à travers la vallée,
Hors d'haleine ils fuyaient, sanglants, vertigineux;
Ce furent les chevreuils par bandes affolées,
Les buffles aux naseaux écumants et morveux,

Et le loup que cinglaient de brûlantes lanières,
Et le cerf à ramure et le gras caribou;
Au loin en grésillant sifflaient les sapinières,
Et l'eau s'évaporait de la mare qui bout.

A tout hasard jetant ses torches allumées,
Multipliée, avec fureur hurlait la mort;
Sur l'arbre dont l'écorce est noire de fumée
Se déchiraient et se tissaient des linceuls d'or.

Une senteur de peau grillée et de résine
Suffocante dans l'air d'un goût âcre imprégné,
Le hêtre, secoué du faîte à la racine,
Dans une éclipse vit l'œil solaire cligner.

Mais, sublime dans son tragique effort de vivre,
Debout dans la tourmente au pourpre enlacement,
Les langues des dragons que la flamme délivre
Vainement l'effleurèrent de leurs lèchements.

Il poussa de nouveau sa faîne coutumière,
Du bois qui le couvrit et ses fleurs à chatons;
Les lourds midis, crevés en bulles de lumière,
Coulèrent sur son limbe à l'envers de coton.

Combien de fois monta la sève de la terre
A son tronc traversé de lents jets successifs
Jusqu'à ce que parût le chaume sédentaire
Du village caché sous l'ombre des massifs ?

Il vit se propager la patiente race
Des colons-laboureurs et défricheurs des bois
Avec son cœur robuste et son espoir tenace
Qui sut bâtir un monde et lui dicter ses lois.

(*Dominantes*, en préparation)

Albert Dreux

(1887-)

BIBLIOGRAPHIE. — Les Soirs, *poésies* (*Saint-Jérôme, Jules-Édouard Prévost, 1910*); — Le Mauvais Passant (*Montréal, Roger Maillet, 1920*).

*M. Albert Dreux a collaboré à l'*Avenir du Nord, *à l'*Action, *au* Terroir, *au* Canada, *au* Devoir, *au* Nationaliste, *à la* Presse, *à la* Patrie.

M. Albert Dreux (de son vrai nom Albert Maillé) naquit à Sainte-Thérèse-de-Blainville, le 7 janvier 1887. Le Petit Séminaire de Sainte-Thérèse l'eut d'abord pour élève (1900–08), puis l'École des Hautes Études de Montréal (1910–13).

«Ces poèmes d'une indiscutable sincérité, révèlent en M. Albert Dreux le rêveur sensitif et l'artiste consciencieux que le volume des Soirs *avait déjà fait entrevoir. Les tendances de l'auteur le portent vers les nouvelles écoles, celles qui cherchent dans la gamme des mots des sonorités plus amples, des combinaisons plus subtiles et des fusions plus audacieuses. Pour instrument, on sent qu'il préfère à la lyre traditionnelle, trop calme à nos oreilles blasées, la mandoline au timbre aigu, aux vibrations crispées et nerveuses. Il modernise pourtant avec une certaine réserve, qui n'est peut-être que la prudence du bon sens.»* (LOUIS DANTIN, Poètes de l'Amérique française)

LE MAUVAIS PASSANT

Soyeuse, claire, fine,
Cristalline,
Par les soirs de poudrerie,
Dessinant des broderies
Dans la clarté des réverbères,
La neige tombe fine et claire;

Et dans ses souples tournoiements
De prismes blancs,
La lumière se joue et se noie,
Jetant comme un rideau de soie
Mêlé d'aube et de crépuscule,
Dans la nuit morne qui recule
Devant les yeux des promeneurs.

Des promeneurs!
Il en est qui s'en vont joyeux
Vers le bonheur
De leurs demeures,
Où les attend
Le rire d'or des beaux enfants.

Il en est qui, loqueteux,
S'en vont hagards et souffreteux;
Il en est, pâles et haletants,
Que la mort attend
Et dont les pas s'attardent;
Il en est d'autres...

Et la neige en chantant
Dans le halo des réverbères
Leur fait un nimbe clair,
Tourbillonnant et rayonnant:
Car, pour chacun également,
La neige est douce et maternelle.
Mais voici le dernier passant...

O celui-là!

Halluciné,
Il marche, comme en rêve, les yeux
Fixés sur un songe obstiné,
Impérieux;
Et titubant
Il ne voit pas les philistins
Se détourner de son chemin.
Il est ivre. Il chante.

Alors la neige devient méchante,
Et dans le halo clair
Et clignotant des réverbères,
Elle crie au vent de souffler plus fort,
Et se tord,
Et furieuse, à son passage,
Le fouette et le cingle au visage.

Et lui, sublime, émerveillé,
Ne voit que la nuit constellée
Et se grandit jusqu'à son rêve.
Et la neige méchante
Se dit: «Quel est donc ce fantasque?»
Et l'assaille de ses bourrasques,
Pendant qu'il chante.

Mais lui:

— «Les hommes me laissent seul,
Moi qui leur apporte

L'idéal dans mes yeux et dans mes mains l'espoir
Qui rend plus beaux les jours et plus tendres les soirs.
Ils me ferment leurs portes.
Mais je suis heureux quand même,
Car la nature m'aime,
Et m'accueille, et me fête...»

Et pourtant la tempête,
Pendant qu'il chante,
Le secoue et l'abat.

O celui-là!

La neige triomphante
S'acharne sur son corps,
Et dans le halo clair
Et clignotant des réverbères,
Pour ce prêtre de la Chimère,
Crie au vent de souffler plus fort.

Ce n'est plus qu'une forme atténuée;
La neige, vivante nuée,
Le couvre de ses broderies,
Puis, dans la claire poudrerie,
Elle s'envole cristalline,
La neige soyeuse, fine...

(*Le Mauvais Passant*)

LIMINAIRE

Qui que tu sois, passant du ténébreux chemin
Où la vie a semé ses urnes cinéraires,
O promeneur hanté de sublimes chimères,
Si tu veux te survivre à toi-même, demain,

Cueille pieusement les sanglots surhumains
Que rythme, dans ton sein, ce cœur qui s'exaspère.
L'Idéal n'est vivant qu'aux cimes des calvaires:
Adore ta douleur et donne-lui ta main.

Et surtout garde-toi de suivre cette tourbe,
Affreux troupeau bêlant, qui piétine et s'embourbe
Sur la route vulgaire et s'y vautre en riant.

Marche seul et sois fier; plein de morgue, relève
Ta tête altière, et fuis les contacts infamants;
Ne choisis pour sentier que celui de ton rêve.

(*Le Mauvais Passant*)

EFFEUILLEMENT

Beauté des souvenirs qui défaillent en nous!
Quelle douceur divine, apaisante et chantante,
Qu'un amour qui s'effeuille et qui se meurt, très doux,
Et qui choit dans nos cœurs comme une neige lente!

Il fut pourtant des jours où nous sentions gronder
En notre chair l'ardeur cruelle des étreintes;
Nos bouches se tordaient sous nos brûlants baisers
Et nos rires fougueux se résolvaient en plaintes.

Nous passions dans la vie ornés comme des dieux,
Notre gaîté sonnait des fanfares de gloire,
Et tout dans notre cœur était mélodieux;
Nos gestes étaient clairs, rapides, péremptoires.

Comme les violons chantaient bien dans le soir!
Et comme l'univers ouvrait grandes ses portes!
Les fleurs nous saluaient comme des encensoirs...
Maintenant tout s'est tu...Hélas! que nous importe...

(*Le Mauvais Passant*)

EXALTATION

Comme en un temple
L'atmospère est ardente, extatique.
Cette ample
Et chaude odeur de benjoin et d'encens

T'alanguis, ô mon âme,
Mais surtout t'illumine
De frissons,
Depuis que, fulgurant comme des oriflammes,
Onduleuse est montée la divine chanson
Qui fulmine,
La chanson qu'a chanté le cœur de Scriabine.

Et, soudain,
Pareil au rythme chatoyant,
Dans le lointain
Fantastique et troublant
Du disque clair des lampes,
Les tempes
Couvertes d'or
Hiératique, les mains
Chargées de bagues,
Des chœurs
Tourbillonnants de beaux danseurs,
Ont esquissé la lente litanie
Des gestes sveltes et définis
Par lesquels on s'évade
Hors de soi dans l'infini.

Tandis que déferlait
Sous les doigts prestes de l'apôtre
L'intensité des sons nombreux
Dans mon esprit aventureux

Et maintenant, extasié,

S'insinuait, inapaisé,
L'effroi sublime de grandir
Jusqu'aux hauteurs inaccessibles
Où l'inconnu n'a plus pour voiles
Que les parfums et les étoiles.

Et je me dis:

Je suis puissant et fort,
J'ai vaincu la matière
Et la mort;
Et je connais enfin l'altière
Et douce violence
De planer, indolemment,
Comme les aigles et le vent.

Mais soudain,
En un vol de tempête,
Les gestes et les sons
Exaspérés à l'unisson
M'indiquèrent la terre,
Et brusquement,
En un tournoiement,
M'y jetèrent.

Or, de nouveau,
Ainsi que par magie;
S'apaisèrent
Les ondes et les harmonies
Et sous les baisers du génie,
Mes ailes vers les éthers se déployèrent.

Et je me dis:
O bruits furtifs, ô bruits fougueux,
O bruits des arbres ténébreux
Pleurs exaltés de l'ouragan,
Entrez en moi; je sens mon âme
S'élargir
Jusqu'à pouvoir vous contenir,
Et que mon cœur divinement
Va se briser et se répandre éperdument,
Comme la mer.

(*Le Mauvais Passant*)

Guy Delahaye

(1888-)

BIBLIOGRAPHIE. — Les Phases (*Montréal, Déom, 1910*); — Mignonne, allons voir si la rose... (*Montréal, Déom, 1912*).

M. Guy Delahaye a collaboré à plusieurs revues et journaux.

M. Guy Delahaye (de son vrai nom Guillaume Lahaise) naquit à Saint-Hilaire-sur-Richelieu, le 18 mars 1888. Le Petit Séminaire de Saint-Hyacinthe et le Collège des Jésuites l'eurent tour à tour pour élève (1898-1906), ensuite de quoi il entra à l'Université de Montréal, pour y suivre les cours de médecine (1906). Parmi ses nouveaux camarades, le futur auteur des Phases *ne devait pas tarder à découvrir tout un groupe d'écrivains en herbe, très férus comme lui de littérature: c'étaient René Chopin, Marcel Dugas, Paul Morin, Antoine Sylbert, d'autres encore. Tous ces heureux adolescents, que rapprochait le même culte désintéressé, avaient trop d'enthousiasme pour ne pas vouloir tenter des œuvres en commun. Ce fut d'abord la publication de l'*Aube *(1908), puis de l'*Encéphale *(même année), enfin la fondation du* Soc, *cercle littéraire d'étudiants (1909). Faut-il dire qu'à l'origine de chacune de ces entreprises on retrouve le nom de notre poète? Il prit notamment — avec M. J.-B. Lagacé et M. Marcel Dugas — la plus large part à la création du* Soc. *Élu président de cette association en 1910, il était, la même année, admis avec grande distinction à la pratique de la médecine et nommé interne à l'Hôtel-Dieu.*

En 1912, M. le docteur Lahaise est allé poursuivre pendant plusieurs mois des études à l'Institut Pasteur de Paris. Il est depuis professeur à l'Université de Montréal.

«*M. Delahaye appartient aux nouvelles générations littéraires de là-bas. Son premier recueil, les* Phases, *malgré quelque symbolisme et quelque préciosité, avait une originalité telle qu'on n'en voit pas souvent ici de semblable. Il a même créé à son usage une forme nouvelle de strophes de neuf pieds, dont la concision est extrême. Le nouveau volume qu'il publie décevra et charmera tour à tour, car l'auteur n'y semble plus se vouer qu'à la poésie fantaisiste... Mais il faut louer une telle hardiesse, une subtilité curieuse et apprêtée, un ton flegmatique et sévère qui recouvre d'affolantes inventions.*» (ANDRÉ THÉRIVE, *dans la* Revue Critique des Idées et des Livres, *livraison du 10 avril 1913*)

«...Mignonne, *œuvre délibérément provocatrice, funambulesque à la troisième puissance, mais plus intéressante, par son allure même, que ces beaux recueils bien peignés, bien léchés, bien sages, qui forment presque toute la production poétique canadienne-française... Le nouveau livre de M. Delahaye me plaît surtout parce que, supprimées les notes, les reproductions et les paraphrases, il contient très peu de vers, — mérite rare, à mon sens, pour un volume de vers canadiens-*

français, — mais il me plaît surtout pour la blague qui s'y manifeste insolemment et qui, prise comme elle doit l'être, reposera de l'Idéal et des Aspirations avec majuscules... Delahaye a fait Mignonne *pour prouver qu'il pouvait faire autre chose, et mieux. Il m'a convaincu. Je l'attendrai à la besogne. Je vivrai pour voir ceinte de feuilles d'érable, par ses compatriotes mieux éclairés, sa belle tête de pensée, de rêve...et de blague.»* (Olivar Asselin)

AIR DE GLAS

Coups d'ailes que donne le métal
A la prière de ceux qui pleurent,
Les bourdons frappent d'un son brutal

Les airs se brisant comme un cristal;
Puis, tel le souffle de ceux qui meurent,
Pures de la pureté d'antan,

Les ondulations, en montant,
Se raidissent, retombent, s'effleurent,
Et bientôt s'endorment en chantant.

(*Les Phases*)

JET DE SAGESSE

Le vieux maître est là-bas courbé devant la Vierge,
La suppliant enfin de lui garder son fils;
Son œil plonge en arrière, au temps lointain des lys,
Et son front resplendit sous le baiser des cierges.

Y croyait-il, hier, à l'Être où tout converge ?
Le Dieu récent est-il donc celui de jadis ?
Le passé meurt-il au son du *De Profundis ?*
Est-ce l'enfant perdu que le pasteur asperge ?

Le vieux maître est là-bas courbé devant la Vierge,
Et son front, qu'éclairait un jour reconnu faux,
Resplendit aujourd'hui sous le baiser des cierges.

L'ange atteint chaque terreur d'une invisible faulx,
Puis, sur cette ruine où la grâce déferle,
Brillent les bons vouloirs en chapelets de perles.

(*Les Phases*)

MENSONGE D'UN PORTRAIT

Mensonge des formes qui reposent
Pour mieux s'illusionner de paix
Et faire à la douleur une pause;

Mensonge des yeux où l'art impose
L'exquis sourire qu'un pleur frappait
Au signe de l'âme inassouvie;

Mensonge du cœur qui bat la vie
En rythmes ardents, en flots épais,
Pourtant la Mort passe et s'y convie.

(*Les Phases*)

DÉDAIN

Partout la haine brait son excès,
Et l'impuissante raison déclame
Sur l'œuvre pour elle sans accès.

Il a lui quelque part un succès;
Éteins la lueur, pecus infâme,
Éteins, ton néant sera plus doux.

. . . .

La meute a des espoirs vraiment fous!

. . . .

L'Homme se gîte tout en son âme:
Il y a l'Idéal, contre tous.

(*Les Phases*)

LETTRES SUR L'ÉCORCE

Nous allions quelquefois dans les bois, promener
Notre amour tout en fleur et jouir du silence
Que donne la nature aux temps de nonchalance;
Peut-être écouter nos baisers se butiner.

Les oiseaux en ont eu le cœur illuminé;
Les arbres, furieux de si belle indolence,
Grandirent leurs bras pour cacher notre insolence;
Peut-être aussi, qui sait ? pour mieux se lutiner.

Un jour, plus tendres, nous livrâmes à l'écorce
Le secret de nos noms destinés à grandir
Comme notre bonheur, en ardeur et en force.

Bien peu de soleils sont revenus resplendir,
Et les myosotis continueront d'éclore!
L'amour n'est déjà plus, l'arbre grandit encore.

(*Les Phases*)

Alphonse Desilets

(1888-)

BIBLIOGRAPHIE. — Heures poétiques, *vers de jeunesse, avec préface d'Adolphe Poisson* (*Victoriaville, 1910*); — Mon pays, mes amours, *vers, avec préface d'Albert Ferland* (*Québec, l'*Action sociale, *1913*); — Dans la Brise du Terroir, *poésies, prix d'Action intellectuelle* (*Québec, Ernest Tremblay, 1922*). — *En prose :* Au Pays des Érables, *lettre-préface de l'honorable Alexandre Taschereau* (*Québec, 1923*); — Pour la Terre et le Foyer, *préface d'Édouard Montpetit* (*Québec, 1926*); — Manuel-Guide des Cercles de Fermières (*Québec, 1928*); — Histoire de Mère Saint-Raphaël, *préface de l'honorable Cyrille Delâge* (*Québec, 1932*).

En préparation : Sur le bord de l'Ile, *poésies. En prose :* Programme des Sciences ménagères. *M. Desilets dirige depuis plusieurs années le* Terroir; *il a fondé en 1919 et continue de diriger la* Bonne Fermière; *il collabore à diverses revues littéraires et d'éducation rurale.*

Alphonse Desilets est né à Victoriaville, dans le comté d'Arthabaska, le 5 avril 1888. Il a fait ses études primaires et commerciales à l'Académie des Frères du Sacré-Cœur de sa ville natale; ses études classiques au Séminaire de Nicolet; ses études agronomiques à l'Institut agricole d'Oka et au Collège agricole de Guelph, Ontario. Ingénieur-agronome de l'Université de Montréal, depuis 1914. Directeur de l'enseignement ménager-agricole au département de l'Instruction publique de notre province.

En 1923, fut désigné pour représenter le Québec dans la Mission canadienne qui parcourut la France et la Belgique durant cinq mois. Officier d'Académie, diplômé exceptionnel de l'Ordre royal du Mérite agricole belge, membre du Conseil international d'Éducation familiale, président de la Société des Poètes canadiens-français pendant cinq ans.

«La critique reconnaît en M. Desilets un écrivain du terroir à l'inspiration étendue et au souffle élargi par une connaissance parfaite de son pays, de la topographie, des mœurs, de la légende, de l'histoire et du langage qu'il observe et qu'il note au cours de ses voyages. Maître de sa langue et de son style, il anime ses poèmes comme sa prose d'un souffle patriotique qui le range parmi les apôtres les plus ardents du nationalisme intellectuel canadien-français.» (Histoire de la Littérature canadienne-française, *éditée par les RR. SS. de Sainte-Anne*)

FEUILLES MORTES

A Alphonse Beauregard

Les feuilles mortes sont les rêves
Qu'ont faits les arbres autrefois:
Il en est des longues, des brèves,
Mais toutes ont la même voix.

Toutes les feuilles autrefois
Étaient vertes, claires, dorées;
Mais aujourd'hui, parmi les bois,
Les feuilles sont décolorées.

Et, vertes, claires ou dorées,
Les feuilles qui chantaient d'espoir
Taisent leurs chansons adorées
Et pleurent dans le vent du soir.

Car, les feuilles n'ont plus d'espoir;
L'été menteur s'est moqué d'elles.
Elles gisent dans l'humus noir;
Les feuilles mortes n'ont plus d'ailes.

L'été menteur s'est moqué d'elles
En leur promettant de longs jours;
Toutes les feuilles étaient belles,
Toutes sont mortes sans amours.

L'automne abrège leurs beaux jours;
Elles ont pris toutes les teintes
Avant de mourir pour toujours,
Et leurs couleurs se sont éteintes.

Elles ont pris toutes les teintes,
Violet, doré, rose ou brun...
Mais leurs voix sont des glas qui tintent
Au fond des bois pour les défunts.

Violets, dorés, roses, bruns,
Tous les plus beaux rêves s'achèvent
Et tombent dans l'oubli commun...
Les feuilles mortes sont nos rêves!...

(*Dans la Brise du Terroir*)

A L'ANCRE

Je n'éprouverai plus de joie
A mêler mon pas cadencé
Au pas traînant et compassé
Des promeneurs que l'on coudoie.

J'aurai l'horreur des boulevards
Où se pressent les vagues foules,
Où dans le soir lourd se déroule
Le flot des citadins bavards.

Car je viens de voir et d'entendre
Le vol symbolique et discret
Du bel oiseau bleu que Lancret
Eut peint d'azur fragile et tendre.

L'Ile silencieuse dort.
La mer au large est frissonnante,
Et voici que, dans la brumante,
Le couchant s'est revêtu d'or.

Pourquoi faut-il que le jour sombre
A l'heure où sa gloire s'épand
Sur l'horizon et qu'on entend
Monter l'écho de chants sans nombre ?...

Dans une confuse rumeur
Les flots chuchotent la prière
Que murmurait, comme une mère,
La marée au rythme obsesseur.

La nuit enveloppe de gaze
Les rochers bleus, les verts gazons,
Les jardins fleuris, les maisons
Et les dunes où la mer jase.

La lune souriante a lui
Au fond du vaste paysage;
Et le silence froid présage
Qu'un beau jour naîtra de la nuit.

Au bout du quai qui se prolonge
Sur le miroir lisse et nacré,
Un trois-mâts de pêche est ancré
Avec sa chaloupe à la longe.

Le navire semble rêver
D'inoubliables prétentaines
A travers des îles lointaines
Et d'un voyage inachevé.

Mais sa grande aile est un peu lasse,
Car elle pend aux artimons.
Et je ne sais trop quel démon
L'agite d'un frisson qui passe.

On dirait parfois qu'un réveil
De désir et d'élan soulève
La carène blanche, et qu'en rêve
Elle se languit du soleil!

Bien que la nuit soit bonne et douce,
L'oiseau des mers se sent captif.
Il préfère le vent rétif
Qui vers les infinis le pousse.

Il voudrait partir, sans retour,
Vers des hauteurs mystérieuses
Où la lumière est radieuse
Et puissante comme l'Amour...

Mais l'intérêt ou le caprice,
Qui servent l'homme souverain,
A l'Idéal mettant un frein
Brident l'ardeur inspiratrice.

Et c'est pourquoi tant de Vaisseaux
Qui s'appareillaient pour le large
Se sont ancrés parmi les barges
Et n'ont connu que les ruisseaux...

(*Sur le bord de l'Ile*, en préparation)

Paul Morin

(1889-)

BIBLIOGRAPHIE. — En vers: Le Paon d'Émail, *poèmes (Paris, Lemerre, 1911)*; — Poèmes de Cendre et d'Or (*Montréal, Éditions du Dauphin, 1922*).— *En prose:* Les Sources de l'Oeuvre de Henry Wadsworth Longfellow, *thèse pour le doctorat ès-lettres* (*Paris, A. Larose, 1912*).

M. Paul Morin naquit à Montréal, le 6 avril 1889. Après de brillantes études au High School *et chez les Jésuites de Montréal et deux années de lettres et de philosophie chez les Jésuites de Paris, il suivit les cours de droit de l'Université de Montréal et se fit admettre au barreau (1910). Il est depuis 1913 docteur de l'Université de Paris. Pour se délasser de ses études, et aussi pour satisfaire son goût très vif de l'exotisme, il fit de fréquents voyages. C'est ainsi qu'il parcourut successivement la France, l'Italie, la Grèce, la Turquie, sans oublier ces contrées merveilleuses de l'Afrique du Nord qui ont nom le Maroc et l'Algérie. Il rapporta, de ces longues promenades à travers le monde, les impressions les plus riches et les plus vibrantes qu'une nature d'artiste et de poète puisse ressentir; et ce sont principalement ces impressions — ces impressions de voyage — qu'il a essayé de traduire dans ses vers.*

M. Morin a consacré peu de temps à la pratique du droit. Il a professé la langue et la littérature française un an à l'Université McGill (Montréal), un an à l'Université du Minnesota (Minneapolis) et un an au Smith College (de Northampton, près Boston). A été pendant quelques années secrétaire de l'École des Beaux-Arts de Montréal. A repris en ces derniers temps la pratique du droit.

«*Artiste ciseleur qui marque, d'un trait net, de petits poèmes, et qui a compris que le mérite de ces poèmes résidait dans une forme aussi parfaite que possible, aux rimes rares et aux mots bien choisis... il a l'âme pastorale, et quand il se promène dans les villes, il mêle cette âme et son goût d'artiste érudit aux visions pittoresques qui sollicitent son imagination.*» (PIERRE COURTOIS, La Revue Française) «*Après cela, qu'il ait, dans son inspiration même la plus personnelle, une originalité très nettement dégagée, c'est ce qu'il serait exagéré de dire, comme il serait, d'ailleurs, excessif de l'attendre d'un jeune homme de vingt-trois ans. Ce qui par contre, à nos yeux, n'est pas douteux, c'est qu'il existe aujourd'hui peu de poètes — même en France — qui possèdent à ce point leur* métier, *qui sachent aussi bien* faire le vers *et qui, avec un sentiment très vif, encore peut-être qu'un peu livresque, des choses de la nature et de l'art, aient plus d'habileté technique, de ressources et de sûreté de main...* » (JULES FOURNIER, *dans l'*Action *de Montréal*)

A propos du plus récent ouvrage de M. Paul Morin, Poèmes de Cendre et d'Or, *un critique écrit:* «*Ferons-nous à l'auteur un reproche de certains procédés? Il multiplie les épithètes: il y en a souvent deux et trois et quatre... Il est vrai qu'elles ne sont pas indifférentes. Nous pourrions les comparer aux touches qu'un peintre superpose pour atteindre la teinte qu'il rêve. La* moire *revient à maintes reprises, dans les dernières pages. Ce mot est comme la définition de l'art de notre poète: il l'emploie instinctivement. Enfin, dernier procédé: l'apostrophe aux choses inanimées et le passage subit du* vous *au* tu. *Mais je m'aperçois que je cherche la petite bête. Mieux vaut s'arrêter ici pour ne pas affaiblir l'impression de beauté que ce livre resplendissant nous a laissée.*» (Abbé OLIVIER MAURAULT, Brièvetés)

TRIANON

Mon cœur français et moi, nous vîmes ce matin
Le paisible hameau parfumé de fougère
Où Marie-Antoinette en paniers de satin
Rêva d'être bergère;

Et j'ai dit à mon cœur: «Le matin est si beau,
Si clair, si bleu! pourquoi faut-il que tu tressailles
Ainsi que tu le fais devant un cher tombeau
En revoyant Versailles?»

Mais j'ai bientôt compris en regardant le lac,
La barque et son anneau rongé de mousse brune
Qu'on détachait, lorsque la tendre Polignac
Ramait au clair de lune;

Les pelouses, l'étang doré, les noirs taillis,
Le parc mélancolique où, jouant à la balle,
Le dauphin poursuivait dans les sentiers fleuris
Madame de Lamballe;

Les ronds-points de Le Nôtre et les ifs de Watteau
Où se perdait la reine, amusée et frivole,
Sans voir son front lauré par un mouvant flambeau
D'une rouge auréole...

O cruelle douceur du petit Trianon!
Royaume désolé, candide bergerie,
Avec quelle douleur redit-elle ton nom,
Blonde folle meurtrie,

Quand il fallut quitter pour la dernière fois
Tes chaumières de laque et tes marronniers roses,
Et le temple où l'Amour cachait dans son carquois
Des flèches sous des roses!

(*Le Paon d'Émail*)

CONSEIL

N'analyse jamais ce cœur triste et subtil
Qui t'angoisse et te lie:
Tu n'y rencontreras, si généreux soit-il,
Que la mélancolie.

Dissèque froidement cette sincérité
Où ton âme se livre...
Le plus fol amoureux a toujours imité
Les mots de quelque livre.

Chasse le souvenir des candides serments
De celle que tu aimes,
Ton esprit n'y verra que sujets de romans
Et matière à poèmes.

N'évoque pas non plus les beaux jours consacrés
A l'ardente nature,
Ta mémoire, depuis, les a dénaturés
Par la littérature.

Le rapide présent ou le bel avenir
Ne charme ni ne touche,
Tel baiser donnera le cruel souvenir
D'une plus chère bouche.

Il te faut ignorer tout sentiment nouveau,
Toute tendresse douce;
Involontairement, le livresque cerveau
Les chasse et les repousse...

Mais du laurier, surtout, fuis les amers rameaux.
—Tour d'ivoire et d'argile,—
Il n'est de calme vrai que parmi les tombeaux,
Farouche et sûr asile!

(*Le Paon d'Émail*)

HARMONIE POUR UN SOIR GREC

Heure pourpre où fleurit un blanc vol de mouettes,
Et toi dont je rêvais quand je lisais Byron,
—Parfumé de laurier, de miel, de violettes,—
Vent de Missolonghi qui promets à mon front
La fraîcheur des nuits violettes...

Vous ayant désirés si fortement, avec
Toute la fièvre de ma chaude adolescence,
Dans l'odeur, sensuelle et vive, du varech,
Ce soir, je vous possède enfin, brève puissance
Du noble crépuscule grec!

Comme un lierre, Itiès embrasse les collines
Parmi les oliviers au feuillage changeant.
Des tartanes et des felouques levantines
Heurtent au môle, ourlé de coquilles d'argent,
Leurs flancs trop lourds d'herbes marines.

Au loin, sur les monts roux, encore soleilleux,
La tour d'une forteresse vénitienne,
Sépulcre triomphal d'un doge audacieux,
Clame inlassablement sa puissance ancienne
A l'impassible azur des cieux.

Miroitant à mes pieds, la mer Ionienne
(Telle, aux jours fabuleux de l'intrépide Argo,
Sa voix berçait les pleurs d'Andromaque et d'Hélène...)
Scande de ses flots bleus les rythmes inégaux
D'une éternelle ode païenne.

Du rivage sonore et d'écume argenté
Jusqu'à l'horizon rose où fuit la voile oblique,
Monte traîtreusement du sein d'Aphroditè
Le frisson précurseur, ardent, et magnifique,
De la nocturne volupté;

Et sur la grève, assis autour d'un feu de joie,
Graves, et contemplant les étincelles d'or,

Des pêcheurs, aux profils cruels d'oiseaux de proie,
Chantent l'Amour, la Guerre, et la Gloire, et la Mort,
Comme aux jours illustres de Troie.

(*Poèmes de Cendre et d'Or*)

FLAMME

L'Aube m'a dit: Je suis l'Améthyste éternelle...
Ami, sans moi la mer, et la terre, et les cieux,
Ne seraient, — car c'est moi qui fais la Nuit si belle,—
Qu'un abîme espérant le sourire des Dieux.
Sans moi, tu n'aurais pas la couleur et les ombres,
Le feuillage pourpré, l'air parfumé de miel;
Tout dormirait, silencieux, dans les bras sombres
De l'inerte démon du gel.

Mais je viens, lente et claire, et mon âme légère
Prodigue au firmament, aux monts, aux flots marins,
— O Beauté! — la fluide et la chaude lumière,
Et la douceur du jour palpite dans mes mains.
Je viens, et le nocturne azur, émerveillé, se dore
Et frémit de sentir mes doigts magiciens
Entr'ouvrir cette fleur adorable, l'aurore,
Et ces calices, les jardins.

Je suis celle qui fit s'épanouir le monde
Au seuil du tourbillon planétaire et sans loi;
Je suis l'apaisement de la cime et de l'onde,
L'initial frisson et le premier émoi...
Je suis le blanc réveil après la nuit de fièvre,
Et quand, sur l'horizon matinal, j'ai penché
Mon visage de nacre et l'ardeur de ma lèvre,
J'étoile les yeux de Psyché.

Je suis l'Ange, la Fée, et l'Ève inassouvie,
L'astre, le nimbe, et l'auréole, et le rayon;
Je suis le feu, je suis l'amour, je suis la vie,

L'arche d'or où palit la constellation...
O Poète, j'étais avant toutes les choses,
Ardente et calme, au sein d'un royaume irréel,
Plus pure que la neige, et la vierge, et les roses...
Car je suis le Rêve éternel.

(*Poèmes de Cendre et d'Or*)

MISSISSIPI

Et c'est donc toi, vieux Fleuve, au long duquel mes rêves
S'égaraient autrefois, si romantiquement,
Lorsqu'en classe, bien sage, — mais si loin pourtant
De la chambre, chaude de soleil et d'élèves,—
Avec le sombre et sourcilleux Chateaubriand,
Haut cravaté, je me promenais sur tes grèves...

Déception! Ce flot troublé de caïmans,
Tumultueux parmi les vignes et la menthe,
La verte canne à sucre, la troupe bondissante
De buffles, et surtout, oh! surtout, les flamants
Roses, les papillons semés d'yeux amarante,
Les mines de lapis-lazuli... Beaux romans
De l'émouvant René, que ma mémoire héberge
Si jalousement à l'encontre du...progrès,
Ce soir, couleur de suie et d'étain et de grès,
Laissez que je vous dise adieu, sur cette berge
Où de noirs paquebots profilent leurs agrès
Dans le brouillard lourd d'où, morne, une usine émerge.

(*Poèmes de Cendre et d'Or*)

LA RÉCOMPENSE

Nous prendrons, si tu veux, le chemin le plus rude,
Où l'épine et le roc, l'une à l'autre attachés,
Retenant vers le sol nos visages penchés,
Feront à l'escalade un tragique prélude;

Puis l'obscure forêt dont le pin se dénude,
Et le marais, sanglant de pavots arrachés,
Et l'obstacle visible, et les pièges cachés,
Éloigneront encor le but qui nous élude;

Jusqu'à ce que, tremblants, épuisés, éblouis,
Une cime, soudain jaillissant de la nue,
Comble enfin nos désirs jamais évanouis,

Et que s'ouvre pour nous la splendide avenue
Menant des jours d'angoisse et des nuits de remords
Au pays radieux de nos frères les morts.

(*Poèmes de Cendre et d'Or*)

Blanche Lamontagne

(1889-)

BIBLIOGRAPHIE. — Visions Gaspésiennes, *poésies* (*Montréal, Imprimerie du* Devoir, *1913*); — Par nos champs et nos rives, *poésies* (*Montréal, Imprimerie du* Devoir, *1917*); — La Vieille Maison (*Montréal, l'*Action française, *1920*); — Les trois Lyres (*Montréal, l'*Action française, *1923*); — Moisson nouvelle (*Montréal, l'*Action française, *1926*); — Ma Gaspésie (*Montréal, Imprimerie du* Devoir, *1928*). *En prose :* Récits et Légendes (*Montréal, Beauchemin, 1922*); — Un Cœur fidèle, *roman* (*Montréal, Bibliothèque de l'*Action française, *1924*); — Au fond des Bois, *récits* (*Montréal, Imprimerie du* Devoir, *1924*).

Mademoiselle Blanche Lamontagne naquit aux Escoumains (comté de Saguenay), le 13 janvier 1889. «Mon enfance — nous écrivait-elle — mon enfance s'est écoulée sur les rives du fleuve, et je connus de bonne heure la vie des paysans. J'appris à les aimer. Je fus pensionnaire dans plusieurs couvents. Je suivis des cours de littérature à l'Université de Montréal. Il ne s'est rien passé d'extraordinaire dans ma vie. Je coule des jours paisibles au sein d'une campagne du Bas-Québec, non loin de la Gaspésie, où j'ai vécu depuis l'âge de huit ans (1897). Je veux consacrer ma lyre à chanter la campagne et je n'ai pas d'autre ambition que de devenir la poétesse des habitants. *J'espère que ces quelques notes vous suffiront. Songez qu'il n'y a rien d'agréable à parler ainsi de soi-même...»*

«C'est bien pour la patrie, pour la terre canadienne, que chante là-bas, au bord des grèves, sur son rocher natal de Cap-Chat, dans cette

nature sauvage et tourmentée de la Gaspésie, Mlle Lamontagne... Il y a dans ces strophes, où parfois l'inexpérience trahit sa faiblesse, un souffle heureux, abondant, très sain, parfumé quelquefois comme celui qui embaume au printemps la terre canadienne, et quelquefois âpre, un peu rude, comme celui qui passe, certains matins plus frais, sur les battures laurentiennes. Mlle Lamontagne aime les choses de chez nous; elle les observe avec finesse, elle les idéalise avec piété, elle les chante avec émotion...» (Abbé CAMILLE ROY)

Mademoiselle Lamontagne devenue, depuis 1920, Madame Hector Beauregard, habite maintenant Montréal.

LE PASSANT

Il fait brun. La maison est dans un demi-jour.
Un silence pesant règne sur toutes choses.
Une ombre a remué sous les fenêtres closes,
Et l'on entend les pas d'un homme dans la cour.

Le vieux chien qui dormait, couché près de la table,
Se réveille soudain et se met à japper.
L'homme frappe, entre, et dit: «Puis-je avoir à souper ?
Après, je coucherai sur le foin, dans l'étable.»

C'est un passant, un gueux. D'où vient-il ? Où va-t-il ?
Nul ne sait. Son visage est sombre et son œil terne
Semble cacher la haine, et bientôt on discerne
La misère et la faim sur son morne profil.

Son chapeau, ses habits, sont couverts de poussière.
Il est noir et le blanc de ses yeux semble noir...
Nul ne lui parle. Il devient las, et, pour s'asseoir,
Il étend, sur un banc, sa main lourde et grossière.

L'aïeule, dans son coin, dit: «Qu'il mange, à la fin,
Qu'il mange! On ne sait pas ce que le temps nous garde!»
La fille va chercher du pain. L'homme regarde
De ses yeux éclairés des lueurs de la faim...

La fille, vivement, sur l'ordre de l'aïeule,
Lui met du lait, des œufs, des tranches de pain brun,

Et des morceaux de lard, qu'il avale un à un,
—Tel un amas de grain qui passe sous la meule!—

Et quand il a mangé le lait, les œufs, le pain,
Et tout ce lard épais à la couenne fleurie,
Il se lève de table en bâillant, et s'essuie
La bouche et le menton du revers de la main.

Puis il reprend son sac, et d'une voix très forte
Dit: «Partout je voudrais en retrouver autant:
Votre lard est bien bon, madame!» Et le passant
Sort, en faisant claquer la clenche de la porte...

(*Par nos champs et nos rives*)

QUAND LES LAMPES SONT ALLUMÉES

Quand les lampes sont allumées,
Que les fumées
Montent dans le noir,
On se sent l'âme heureuse
Et pieuse,
Le soir...

Ceux qui s'aiment, s'aiment davantage...
La grâce du visage
Cher
Devient plus grande encore;
Et sur les fronts on voit l'aurore
Ou l'éclair...

Mais aussi les deuils se rallument,
Et les cendres éteintes fument
Au noir foyer du cœur;
La lèvre, encore inassouvie,
Sent du calice de la vie
Monter l'âcre et vieille liqueur!...

Et ceux pour qui la vie est lourde,
Ceux, hélas! dont la main est gourde,
Dont le pied saigne à chaque pas,
Seigneur, tous ceux dont l'âme pleure,
Ceux-là rêvent à Ta demeure,
Où la lampe ne s'éteint pas...

Ceux dont les yeux sont pleins de larmes,
Et le cœur lourd d'alarmes,
Rêvent aux jours éblouissants
Où, sous la lampe lumineuse,
Dans Ta demeure bienheureuse
Ils s'assoieront près des absents!...

Quand les lampes sont allumées,
Que les fumées
Montent dans le noir,
Seigneur, mon âme douloureuse
Rêve à Ta Maison bienheureuse,
Le soir!...

(*La Vieille Maison*)

LA FILEUSE A LA FENÊTRE

I

C'était là que, le front tout nimbé de lumière,
Cependant que le lin séchait aux soliveaux,
Elle filait, filait ses écheveaux,
Mon aïeule, la belle et robuste fermière.

C'était dans l'embrasure du châssis
Qui donne sur la route attirante et lointaine,
Bordée à l'infini de charmille hautaine,
Et dans la chaise où tant des miens se sont assis,

Qu'elle filait. Au sein de la maison rustique
Elle régnait. Son front s'auréolait de jour,

Et son visage avait des rayons tout autour,
Comme les fronts de saints dans un vitrail antique...

L'amour fait les fronts radieux.
Plus blanche que la laine en sa pâleur dormante,
Plus douce que le lin était son âme aimante,
Et des flammes d'orgueil palpitaient dans ses yeux...

Comme la femme dont nous parle l'Évangile,
Elle semait du lin, élevait des brebis,
Fauchait les épis mûrs et cousait des habits,
Et le rouet tournait sous sa main très agile...

Et des enfants nombreux jouaient à ses côtés,
—Robustesse de fils, grâce blonde de fille —
Elle était jeune femme et mère de famille;
Comme une vigne rose où croissent les étés!...

II

Et la fileuse ancienne
—Rou, rou, filons la laine! —
Disait à son rouet:
«Voici le jour, n'es-tu pas prêt?
«—Rou, rou, rou, rou, filons la laine!—

«Dans un grand chemin non battu,
«Où l'hiver grondera peut-être,
«Mon homme ira bûcher le hêtre:
«Il faudra qu'il soit bien vêtu...

«Déjà l'automne à perdre haleine
«—Rou, rou, filons la laine!—
«Souffle sur le champ refroidi,
«Et le vieux sol est engourdi...
«—Rou, rou, rou, rou, filons la laine!—

«Hélas! entends-tu par moments
«Grincer les portes de l'étable,
«Et le nordais si redoutable
«Courir dans les ravalements?...

«La neige couvrira la plaine,
«—Rou, rou, filons la laine!—
«Bientôt nos toits deviendront blancs,
«Et les troupeaux seront tremblants.
«—Rou, rou, rou, rou, filons la laine!—

«Déjà le ciel s'endeuille un peu.
«Voici la saison des veillées,
«Des écheveaux, des quenouillées,
«Et des longs soirs auprès du feu...

«Mais de bonheur mon âme est pleine,
«—Rou, rou, filons la laine!—
«Mon bien-aimé m'aime toujours;
«Comme autrefois sont nos amours...
«—Rou, rou, rou, rou, filons la laine!—

«En ce moment il est là-bas,
«Aux champs où l'orge est entassée,
«Mais vers moi s'en vient sa pensée,
«Et mon cœur me parle tout bas...

«Et, pour me payer de ma peine,
«—Rou, rou, filons la laine!—
«Ce soir il mettra sur mon front
«Un baiser joyeux et profond...
«—Rou, rou, rou, rou, filons la laine!»

III

Mais un jour la mort apparut,
Entr'ouvrant son aile glacée;
La fileuse ancienne mourut,
L'écheveau tomba de sa main lassée...

Et le rouet abandonné,
Depuis lors immobile,
N'a plus retourné
Sous la main habile.

Car celle qui l'aimait, jadis,
L'aïeule aux doigts tendres et lestes,
S'en est allée au paradis
Tourner les quenouilles célestes...

Les saints anges — esprits subtils —
Surent bientôt la reconnaître.
—«Souvent, bien souvent, dirent-ils,
«Nous l'avons vue à sa fenêtre.

«Elle filait soir et matin...
«Que son geste était doux et sa grâce posée!
«Que nous aimions, à l'heure où le soleil s'éteint,
«Écouter la chanson de sa blonde fusée!»

Et la Vierge dit à son tour:
—«J'aimais cette fileuse ancienne.
«Je l'aimais pour l'amour
«Dont sa vie était pleine...

«Le bruit de ses fuseaux
«Et de sa quenouillée
«Montait, comme des voix d'oiseaux
«Sous la feuillée...»

Et la Vierge dit doucement:
—«Toi qui filas si tendrement
«Des habits et des langes,
«Viens filer éternellement
«Pour habiller les anges!...»

Et maintenant, assise en la clarté du ciel,
Dans les rayonnements du matin éternel,
Elle file le lin d'une divine toile
Sur un rouet que Dieu fit avec une étoile...

(*La Vieille Maison*)

VOILES BLANCHES

O ciel pur, que ma jeune prunelle éblouie,
Jadis, a contemplé toujours avidemment,
Voiles blanches, splendeurs divines, ondoiement,
Coups d'ailes, vols légers du ciel de Gaspésie,

Mer argentée où l'œil fidèle s'extasie,
Gais départs qui ne sont que recommencement,
Horizon infini qui parle éperdument
De rêve, d'envolée et d'âpre poésie;

C'est grâce à vous que j'ai dans mon cœur étoilé
Des voiles en partance et du désir ailé,
C'est grâce à vous que j'ai maintenant en mon âme

Des blancheurs de flottille aux mirages lointains,
Et que mon rêve, épris d'aubes et de matins,
Est une flotte immense aux voilures de flamme!...

(*Ma Gaspésie*)

Émile Coderre

(1893-)

BIBLIOGRAPHIE. — Les Signes sur le Sable, *poésies* (*Québec, Ernest Tremblay, 1922*); — Oh! ces Artistes!..., *un acte en vers, en collaboration avec Aimé Plamondon* (*Québec, 1923*); — Quand j'parl' tout seul, *poésies publiées sous le pseudonyme de Jean Narrache* (*Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1932*). *La quatrième édition de cet ouvrage est actuellement en librairie.*

M. Émile Coderre est né à Montréal, le 10 juin 1893. Il a fait ses études classiques au Collège de Nicolet, passé son baccalauréat à l'Université de Montréal où il a également pris sa licence en pharmacie, en 1919.

«*Aussi achève-t-on la lecture du recueil* (Les Signes sur le Sable) *avec la conviction certaine que l'auteur, qui cherche encore sa personnalité, la trouvera sûrement et écrira des vers définitifs qui seront, comme d'ailleurs beaucoup de ceux qu'il vient de publier, plus que des «signes sur le sable*». (Mgr Camille Roy)

«*Jean Narrache pense comme tous ceux de ses contemporains qui osent penser...Pour nous, il nous a semblé que le volume de Jean Narrache sort tout à fait de l'ordinaire, et le plaisir que nous avons éprouvé à le lire, il nous semble que d'autres aimeront à le partager.*» (LOUIS FRANCOEUR, *le* Journal)

«*A l'exemple de Jean Rictus, le seul poète peut-être à qui l'on puisse le comparer, Jean Narrache a voulu faire œuvre d'art en puisant son inspiration dans la vie de la classe ouvrière pauvre de nos villes et en écrivant ses vers dans la langue même que l'on parle dans le «faubourg Québec». Le plus étonnant, c'est qu'il ait réussi en usant de cette formule périlleuse à nous donner une œuvre poétique d'une incontestable valeur.*» (PIERRE VIGEANT, *le* Devoir)

«*Et à cause de sa nouveauté d'inspiration et d'expression, le livre de Jean Narrache me paraît le meilleur que les Éditions Lévesque aient publié depuis* A l'ombre de l'Orford *d'Alfred Des Rochers, — ce qui ne signifie pas que ces deux œuvres sont d'égale valeur.*» (ALBERT PELLETIER, *le* Canada)

LES PHILANTROPHES

C'est un amus'ment d'millionnaires,
Un pass'-temps pour les rich's foncés,
De chercher des nouvell's manières
D'êtr' populair's pis d's'annoncer.

Y donn'nt d'l'argent aux dispensaires,
Aux sociétés, aux hôpitaux...
Mais y r'pren'nt ça su' nos salaires
En les rognant à tout propos.

Les journaux l'z'appell'nt philanthropes;
C'est d'l'annonc', ça leur fait un v'lours!
Dans l'fond, ça leur coût' pas un' coppe,
Pusque c'est nous' autr's qui pay'nt pour.

D'autr's qui donn'nt des statues, des crèches,
Des cloch's d'églis' pis des ch'mins d'croix,
Aid'nt pas leurs parents dans la dèche;
On l'z'appell' des soutiens d'la Foi.

D'autr's qui sont des apôtr's laïques
Ont d'z'employés qui crèv'nt de faim,
Mais pour s'attirer des pratiques,
Y font bénir leur magasin.

Dans l'temps qu'i' prêchait à la ronde,
L'Seigneur disait: «Fait's-pas d'bienfaits
Avec l'idée d'étonner l'monde;
Qu'votr' main gauch' sach' pas c'que l'autr' fait.»

Ça ben changé d'puis les apôtres!
On donn' d'la droit' tandis qu' l'autr' main
Va fouiller dans la poch' des autres:
C'est ça, «soulager» l'genre humain!

(*Quand j'parl' tout seul*)

ASSURÉ CONTRE LES ACCIDENTS

En récompens' de nos services,
L'bourgeois nous a fait un présent;
Y nous a donné un' police
D'assuranc' contr' les accidents.

Si j'me faisais mal à l'ouvrage,
Au lieu d'crever d'faim pis d'brailler,
Je r'cevevrais la moitié d'mes gages,
Tant que j'pourrais pas travailler.

Pis, si y'arrivait que j'me fasse
Tuer à l'ouvrag' par accident,
Ma femme aurait un beau mill' piasses
Te-suite après mon enterr'ment.

Mill' piass's' pensez-y don', mill' piasses!
Avec ça, ma femm' s'achet'rait
Un restaurant d'crème à la glace;
A vivrait comme un'rein', pas vrai ?

A pourrait êtr' sans inquiétude,
Rapport qu'ça paye, un restaurant.
Mon Jos pourrait fair' ses études,
Pis ma Jeanne irait au couvent.

Mill' piass's! Dir' que faudrait que j'meure
Pour que tout l'monde' viv' ben chez nous!
C'est pas de c'que la mort m'épeure,
Mais j'aim' ben ça, à vivr', moé-tou...

Mill' piass's!... C'est pas un' bagatelle!
Ma femm' s'trouvr'ait rich' pour toujours!...
Mon Yieu! j's'rais ben content pour elle,
Si j'me faisais tuer queuqu' bon jour...

(*Quand j'parl' tout seul*)

MES POISSONS ROUGES

(1927)

Sont-ils las de nager dans l'eau dormante et tiède
De cet aquarium qui leur sert de prison ?
Quel étrange désir de s'enfuir les obsède
Et les fait se jeter, soudain, sur la cloison
Dont le verre est pour eux un obstacle invisible ?...
Peut-être ont-ils l'espoir que, par-delà ce mur,
Ils pourraient découvrir un fleuve aux eaux paisibles
Où se mirent tantôt les astres ou l'azur ?...
Peut-être ont-ils la foi dans l'existence vague
D'un océan lointain, sans bornes, merveilleux,
Où, quelque jour, glissant dans l'infini des vagues,
Ils s'en iront vers un bonheur mystérieux ?...
Ah! l'invisible mur demeure infranchissable!
Ils viendront s'y heurter et s'y blesser en vain
Toute leur vie!... et leur espoir inguérissable
Ressemblera toujours à notre espoir humain!

Édouard Chauvin

(1894)

BIBLIOGRAPHIE. — Figurines, *vers (Montréal, Imprimerie du* Devoir, *1918)*; — Vivre! *poèmes (Montréal, Roger Maillet, 1921).*

Joseph-Adolphe-Édouard Chauvin est né à la Longue-Pointe près Montréal, le 20 juin 1894. Il a étudié au Collège de Montréal et au Collège de Sainte-Thérèse et fait deux années de droit à l'Université de Montréal. Attaché depuis 1917 à la rédaction du Canada.

Le père de M. Édouard Chauvin, Léon-Adolphe, fut député de Terrebonne à Ottawa pendant quelques années et prit une part digne et courageuse aux premières manifestations nationalistes.

Les Figurines *ont fait l'objet d'une appréciation très flatteuse de M. Olivar Asselin dans la* Revue moderne.

«*...Si un timbre, un accent, distingue la voix individuelle, il est toujours permis de répéter les vieilles chansons. C'est ce que l'auteur a tenté, élargissant sa forme à mesure que sa pensée se recueillait et devenait grave. En certaines pièces il côtoie maintenant le vers libre, et dans toutes percent plus ou moins les tendances et les procédés de la métrique moderne.*» (LOUIS DANTIN, Poètes de l'Amérique française)

À LA BASOCHE

Aux étudiants de mon temps

Laisse-moi te chanter, amante
De l'Art, du Code et du Scalpel,
De tous nos cerveaux en tourmente
Le sûr et tranquille archipel.

O promontoire du franc verbe,
Nouveau jardin d'Academus,
De ma prime jeunesse en herbe
Entends les pieux oremus!

Que j'ai passé de belles heures
A me sentir jeune et vantard,
Suivant les cours «sans feu ni feurre»
Où j'étais toujours en retard!

* * *

O les cours dans le froid matin!
Les uns bâillent, les autres dorment,
Sachant devoir être demain
De savants avocats... sous l'orme.

O les cours où, l'air ennuyé,
Le professeur lit et défriche
Le Code vague et embrouillé
Qui fait payer le client riche!

Un basochien qui vient d'Oka
Et sent mauvais — c'est synonyme—
Frise, avec des airs délicats,
Un brin de moustache minime.

Sapiente Université!
— Soit dit sans nulle repentance,—
C'est dans ton sein que j'ai tété
Le lait de la jurisprudence.

(*Figurines*)

J'AI RÊVÉ D'ELLE

Dans mon grenier aux murs gercés,
A la chandelle,
Avec des mots tristes, lassés,
Je parle d'Elle.

Le froid monte par l'escalier,
Par la fenêtre...
On dirait un bruit de soulier:
C'est vous, peut-être?

Oh! oui, que tu es bonne, toi,
D'être venue...
Tu ne trouves pas qu'il fait froid...
Tes mains sont nues.

Viens ! là, je vais te réchauffer.
        Que tu es belle
Ce soir!... Tiens, tu t'es fait coiffer.
        Quelle nouvelle ?

Non. Ne parle pas. Si tu veux,
        Oublions l'heure.
Mon front se perd dans tes cheveux...
        Comment! tu pleures ?

Je baiserai jusqu'à demain
        Tes yeux candides...
Mais quoi, je ne sens plus ta main!...
        Ma chambre est vide.

Dans mon grenier aux murs gercés,
        A la chandelle,
En un songe, triste, lassé,
        J'ai rêvé d'Elle.

(*Figurines*)

PAYSAGE BLANC

Les sillons dorment sous la neige.
La bourrasque siffle en sacrant.
Le grand vent du Nord désagrège
Les bancs de neige dans le «rang».

A l'horizon des routes blanches
Se tassent les sapins frileux,
Et l'on n'entend plus sur les branches
Les engueulades des «siffleux».

Les toits dans la campagne morte
Veillent. Le froid cerne la porte.
Et la Grande Ourse, au firmament,

Là-haut, à cent mille lieues,
Se gèle le bout de la queue
Sans grogner. . . éternellement!

(*Figurines*)

SEMBLABLES AUX FILLES

Semblables aux filles de joie
Mortes dans leur robe de soie,
Feuilles tombées en plein été,
Je pense à la beauté
Que vous avez été.

Dans l'herbe des vergers,
Vos beaux corps ravagés
Gisent près des troncs fermes
Qui font la garde muette des fermes,
Et qui veillent, la nuit, sur les moissons qui germent.

Comme les fleurs fanées d'un bal,
Sur le parquet banal,
Vous êtes là, mortes avant l'automne,
Tandis qu'autour de vous l'été bourdonne
Et que l'espoir des midis sonne.

Et d'autre feuilles vivent
Parmi la clarté vive,
Dansantes dans le vent
Qui fait vibrer l'arbre mouvant
Comme des lyres, autour des nids fervents.

Mais, je sens que viendra le maladif automne
Avec la bise, autour des portes, qui tâtonne;
Alors, vous aussi vous irez, éparpillées,
Sur les pelouses rouillées,
Hécatombes de choses effeuillées!

(*Vivre!*)

Hélène Charbonneau

( )

BIBLIOGRAPHIE. — Opales, *poèmes, trois éditions (Montréal, G. Ducharme, 1924–25); — Quatrième édition (Paris, Éditions de la France universelle, 1928). En prose:* Château de Cartes, *roman (Montréal, G. Ducharme, 1929).*

EN PRÉPARATION. — *Deux volumes de vers:* Au Cœur frais de la vie *et* Les Mains qui prient.

Mademoiselle Hélène Charbonneau qui écrivit d'abord sous le pseudonyme de Marthe des Serres, est née tout près de Montréal, à Saint-Vincent-de-Paul, sur l'île Jésus. Elle compte parmi ses ancêtres maternels le célèbre découvreur, Pierre Gaultier de la Vérendrye. Fit ses études chez les Religieuses des SS. NN. de Jésus et de Marie, à Montréal. Très douée pour les arts, Mlle Charbonneau est à la fois musicienne, cantatrice et poète. Elle rédigea, il y a quelques années, pour le journal le Canada, *des critiques très appréciées sur le théâtre et les concerts.*

*En 1929, le Gouvernement français lui décerna les Palmes académiques, en récompense de ses travaux littéraires et artistiques. Mlle Charbonneau est citée dans l'*Anthologie internationale des Poètes, *éditée à Paris. Elle collabore actuellement à divers journaux et revues, se spécialisant dans la critique d'art. «Comme ces philtres enchanteurs que fabriquent ces auteurs exotiques, persans, indiens ou japonais, et dont le charme s'imprègne d'un mysticisme qui émane du fond de leurs croyances, ces miniatures impressionnistes de Marthe des Serres (pseudonyme sous lequel les* Opales *ont été publiées), s'illuminent d'une teinte particulière et s'imprègnent d'un lyrisme que l'on ne rencontre pas chez tous les ouvriers de la prose.»* (JEAN CHARBONNEAU, lauréat de l'Académie française)

«Ses écrits sont, en effet, une musique d'une grande virtuosité.» (Abbé F. CHARBONNIER, lauréat de l'Académie française)

«. . . de tels vers évoquent et appellent la musique. Ils feront l'enchantement des compositeurs.» (LUCIE DELARUE-MARDRUS, préface des Opales)

IL ÉTAIT UN JARDIN

Il fait clair tard ce soir.
La nuit s'est accrochée à une étoile qui file
Et les hirondelles, deux par deux,
Font de grandes lignes noires
Sur ce vaste reste de jour.

L'air est à la rêverie
Et mon âme à la peine
En suivant la route progressive des souvenirs
Qui surgissent de tous les coins de ce jardin
Où je viens m'accouder comme devant une estampe
A laquelle la nature aurait mis un vieux cadre.

Rien n'est changé des choses anciennes
Et je touche abondamment au passé
En revoyant la coquette maison,
Les pommiers et les pommes vermillonnées,
Les belles grappes de raisin bleu...
Le puits tout seul et tout petit
Dont l'eau verte et lisse a un goût de grenadine!

Les fleurs ont les mêmes parfums aigus
Que je bois à grandes lampées:
Les fougères souples comme des plumes...
Des oiseaux se désaltèrent aux étangs de pluie.
Viens! Sous les ombrages lents et las,
Je pincerai de la lyre

Et tu t'endormiras sur mon bras odorant,
En écoutant des fables mystérieuses
Et bien autre chose encore,
Sous les ombrages las et lents.

(*Opales*)

TRISTE

C'est la nuit, mais il fait clair en moi.
C'est la nuit, je ne vois pas mes larmes,
Mais je les sens tomber sur mes joues,
Retomber sur ma poitrine,
Puis sur mes mains.

Qu'ai-je fait?... T'ai aimé, sans t'en parler,
Sans me le dire à moi-même
Qui voulais rester étrangère à tant de richesse.
J'ai joué la première partie de ma jeunesse
A ce jeu d'attente sans gloire ni récompense.

Cette vie que je me suis choisie
Est devenue une chose errante depuis que la Mort,
Sur toi, a étendu son manteau de tristesse.

J'ai sur mon cœur une main qui le presse...
C'est la tienne.
La Douleur seule ne trompe pas.

(*Opales*)

ONDES MUSICIENNES

(1932)

Le bois a mis du frais dans les baquets de roses;
L'orchestre aérien me rend les yeux plus doux.
Je me plains d'être seule avec toutes ces choses
Qui me font le cœur lourd à tomber à genoux.

Le concert triomphal, en ondes musiciennes,
Vient enchanter le parc et le silence nu;
Le soleil est tombé sur les routes anciennes
Qui n'en finissent plus d'aller vers l'inconnu.

Goûtant ma quiétude, à mon ardeur subsiste
Un regret doux et cher à mes plaisirs présents;
Pour le déraciner mon bon ange persiste,
Je ris d'un meilleur sort, ou de bonheurs plus grands.

Musique! Vois mon cœur seul au bout de sa route.
Comme un grand moulin droit il gémit doucement.
Je ne veux plus qu'aimer! Les yeux fermés, j'écoute,
La lente mélodie endort son mal, gaîment.

(*Au cœur frais de la Vie*, en préparation)

Francis DesRoches

(1895-)

BIBLIOGRAPHIE. — Brumes du Soir, *poèmes* (*Québec, l'*Action sociale, *1922*); — Chiq'naudes, *gazettes rimées publiées sous le*

pseudonyme de Frandéro (Québec, Ernest Tremblay, 1924). — ***En prose:*** En furetant, *billets (Québec, l'*Action sociale, *1919);* — Pascal Berthiaume, *roman (Québec, Agence Élite, éditeurs, 1932).*

EN PRÉPARATION. — La Villa, *poèmes;* Le Vagabond, *poèmes faubouriens;* Claude Dorval, *roman.*

Né en août 1895, à Québec, M. Francis DesRoches a fait ses études classiques au Collège Séraphique de Montréal et au Petit Séminaire de Québec, un an de droit à l'Université Laval. Journaliste, publiciste, fondateur et directeur des revues mensuelles la Vie rurale *et* Tout-Sport, *rédacteur à l'*Événement *et chef du Bureau de Publicité du ministère de l'Agriculture, à Québec. Co-fondateur de la Société des Poètes canadiens-français dont il a été le secrétaire-trésorier pendant cinq ans.*

M. DesRoches collabore aussi à des journaux et revues d'outre-mer, notamment: Poésie, *le* Moustique, Marcinelle-Charleroi. Il est cité *dans l'*Anthologie internationale, *éditée à Paris, et dans* Principal Poets of the World, *ouvrage édité à Londres.*

«*Vous exprimez vos pensées dans un vers qui se soucie du rythme, qui recherche l'harmonie des mots, qui de plus en plus se chargera de substance et de poésie; et c'est pour cela encore que l'on accueillera votre ouvrage comme une promesse excellente, comme la révélation d'un talent qui se doit à lui-même de se perfectionner toujours.*» (MGR CAMILLE ROY, *préface de* Brumes du Soir)

De tous les poèmes de Brumes du Soir *dont il a fait l'analyse, M. Louis Dantin préfère celui dédié à* Gitana *que nous reproduisons ci-après.*

À L'INCONNUE

Qui m'écrit et signe Gitana

De vous, je ne sais rien que votre petit nom;
Mais la Femme souvent nous trompe sur ce thème:
Croyant embrasser Rose on embrasse Manon,
Et l'on adore Claire en aimant Chrysanthème!...

Vos billets sont gentils, tout pleins de mots fort doux;
J'en conserve le charme en mon âme inquiète,
Je les apprends par cœur; mais aucun rendez-vous
N'apporte à Roméo la voix de Juliette!...

Votre style révèle un esprit jeune et gai,
Votre plume une fois m'a parlé d'une peine;
Mais dans l'ombre toujours votre âge est relégué
Et j'ignore le mal qui fit pleurer Chimène...

Vous dites aimer ceux qui chantent dans leurs vers
Les fleurs et les oiseaux, l'amour et la tendresse;
Mais plaignez-vous celui dont les pensers amers
Laissent flotter sur tout une vague tristesse?...

Vos yeux! Mais je ne sais pas même leur couleur
Quand le premier venu, plus heureux, les admire;
Votre lèvre a peut-être une grâce de fleur,
Mais je ne peux chanter, Belle, votre sourire!...

Ah! vous me livrez bien, en passant, un secret
Qui d'un plus grand mystère est le prudent complice;
Mais quand je songe à vous, pourquoi donc nul portrait
Ne vient-il éclairer l'ébauche que j'exquisse?...

Alors si vous leviez, pour contenter mon cœur,
Le masque de velours dont votre front se voile,
J'aurais pour vous bénir des mots d'enfant de chœur
Qui sur son rêve bleu voit monter une étoile...

Mais non! Votre pudeur repousse mon désir,
Car à d'autres amours votre âme est retenue;
Et je souffre, goûtant quand même ce plaisir,
D'être un jouet futil aux doigts de l'Inconnue!...

(*Brumes du Soir*)

ESQUISSE AUTOMNALE

Feuilles mortes, feuilles d'automne,
Feuillès de sang ou de vieil or
Recouvrant d'un vol monotone
Le gazon mort...

Nuages gris, nuages tristes,
Nuages lourds des froids prochains
Déroulant leurs plis fantaisistes
Dans les lointains...

Jardins déserts, jardins moroses,
Jardins silencieux le soir
Regrettant des absentes roses
Le nonchaloir...

Soleil mourant, soleil tragique,
Soleil avare de ses feux
Promenant sa lueur oblique
Au ciel brumeux...

Passants rares, passants placides,
Passants au corps déjà transi
Martelant sous leurs pas rapides
Le sol durci...

Et toujours ces feuilles d'automne,
Feuilles de sang ou de vieil or
Recouvrant d'un vol monotone
Le gazon mort...

(*La Villa*, en préparation)

Medjé Vézina

(1896-)

BIBLIOGRAPHIE. — A collaboré, en vers et en prose, aux différents quotidiens de Montréal, à la Revue moderne, *à la* Canadienne, *à* Mon Magazine.

En préparation. — Chaque Heure a son Visage, *poèmes.*

Mademoiselle Medjé Vézina est née à Montréal, le 16 avril 1896. A fait ses études chez les Sœurs de Sainte-Anne, au pensionnat de Lachine. Lauréate et diplomée de l'Académie de Musique de Québec. Membre de Cercles artistiques et musicaux, aussi de la Société des Poètes canadiens-français. Fut, pendant trois ans, secrétaire de la Société des Auteurs canadiens-français, à Montréal.

«Mlle Vézina n'a pas publié ses premiers vers, nombreux, paraît-il, à remplir un fort volume; elle les a détruits. Une telle conscience artistique n'est-elle pas bien insolite, et ne mérite-t-elle pas d'être appréciée?

«*Enfin et c'est ce qui compte — son exceptionnelle richesse de symboles, où circulent avec tant de spontanéité le sang chaud de l'émotion humaine, lorsque le poème est lyrique, et le rythme ingénu ou abrupt de la vie, lorsque les vers sont descriptifs, classe d'emblée Mademoiselle Vézina au rang de nos meilleurs poètes*». (ALBERT PELLETIER)

«*Je suis d'avis qu'un seul beau vers dans un poème est une raison d'être de ce poème. Il y a de beaux vers qui sont le cri du cœur, le plus souvent douloureux, dans les poèmes de Mlle Vézina. Les poèmes directement inspirés de la nature, dont elle a le goût, sont le fruit d'une délicate et minutieuse observation; mais les vers qui semblent contenir le plus de promesses sont ceux où s'exprime une sensibilité féminine, émouvante de sincérité, avec une forme qui s'efforce d'être très personnelle. «Ah! ne plus être moi!» s'écrie-t-elle dans cette* Nuit de l'Esprit, Nuit sans Étoiles, *d'une inspiration si caractéristique. Et pourtant, c'est quand elle se montre le plus elle-même qu'elle nous intéresse.*» (MARIE LE FRANC)

MATIN

Le coq égosillé chancelle comme un pitre.
Par grands coups de clarté le soleil cogne aux vitres
Et, dans un remuement de feuillage, d'oiseaux,
Poursuit l'aube blottie au lit vert des roseaux.
Un volet qu'on entr'ouvre éveille le village.
Voici qu'un jardin bouge où la poule saccage
Les mottes que blesse un furtif éraflement.
La coccinelle court et veut obstinément
Contourner du melon la panse lisse et ronde.
Le ciel crève d'été; la vie est toute blonde.
Des dindons hébétés picossent par erreur
Le rayon, sucre d'or. Une haute chaleur
Lasse d'avoir plané abat son aile chaude
Sur les maisons, le sol. Toute la ruche rôde.
Et sur le jeune sein d'un calice mignon
Comme une bouche s'attarde le papillon;
Pendant que le soleil, sabot lourd de lumière,
Vient gravir le perron en écrasant le lierre.

(*Chaque Heure a son Visage*, en préparation)

NUIT DE L'ESPRIT, NUIT SANS ÉTOILES

Être l'épi, le blé, le seigle qui dispense
Une intensive paix; être chaude démence,
Le rayon s'obstinant sur d'ombreux horizons;
Plus humble, être l'accueil villageois des maisons,
Ou, dans la nuit venue, être l'arbuste; n'être
Que l'ombre caressant l'épaule des fenêtres;
Tendresse de ruisseaux, être au milieu de l'eau
Une pierre écaillée où fait halte l'oiseau;
O mon Dieu, n'être pas même née une rose,
Pour paraître à vos yeux votre plus nulle chose,
Ces riens n'ayant connu nulle mission d'amour
Qui, pour tâche éphémère, ont à vivre un seul jour,
Que n'inquiète pas le firmament stellaire,
Mais doivent pour toujours retourner à la terre;
Seigneur, n'avoir jamais quitté ton bleu néant,
Ne devoir pas céder au désir véhément,
N'avoir plus à souffrir de l'orgueil de mon front,
Ah! ne plus être moi, ces lèvres, cette bouche,
Et ce cri désolé de mon âme farouche,
Qui n'espère aucun ciel, mais sanglote ton Nom!

(*Chaque Heure a son Visage*, en préparation)

Léo d'Yril

(1896-)

BIBLIOGRAPHIE. — Les Symphonies, *poèmes illustrés par l'auteur* (*Montréal, Déom, 1920*).

M. Émile Venne, dont le pseudonyme est Léo d'Yril, est né le 10 juillet 1896, à Montréal. A étudié au Mont Saint-Louis et à l'École polytechnique de Montréal (section d'architecture), puis pendant plusieurs années à l'École des Beaux-Arts de Paris où il a remporté d'éclatants succès. Aujourd'hui attaché à l'École des Beaux-Arts de Montréal, comme professeur d'architecture.

C'est, paraît-il, durant les cours de Polytechnique que notre jeune poète a composé et illustré ses Symphonies. *Cet ouvrage, où se trahissent des influences diverses, a été vivement discuté. Un réel talent s'y révèle. Au point de vue de l'illustration et de la typographie, ce serait, même en France, une œuvre d'art d'un mérite plus qu'ordinaire.*

LAISSEZ NEIGER UN PEU...

Laissez neiger un peu de l'amour en vos cœurs
Les paillettes fragiles.
Et ne ramassez pas les pétales des fleurs,
Qui vont mourir, graciles,

Dans la beauté qui brille à travers le jardin
Où vous conduit le rêve,
Suivez tous les détours que fera le chemin,
Sans fatigue ni trêve.

Vers le temple d'Éros, marchez dans la splendeur...
Un trille s'éternise,
Sonore, au long du soir, et, se mêlant aux fleurs,
Monte et se divinise...

(*Les Symphonies*)

LE SOLEIL PEUT CESSER

Le soleil peut cesser de briller sur le monde,
Les étoiles au ciel peuvent s'éteindre, toutes,
La pluie incessamment peut tomber goutte à goutte,
La lune peut voiler sa face pure et ronde,
S'il me reste la vie ardente de tes yeux.

S'il me reste tes yeux,
Et toi, si tu me restes, amie,
J'ai tout ce que l'on peut demander à son Dieu
De joie, et je l'en remercie.

Qu'importe la clarté du soleil et du ciel
A mon âme ?
Elle n'a que l'aigreur du fiel,
Elle n'est que froideur et lumière sans flamme,
Si ton rire vibrant ne lui verse son miel.

Le soleil peut cesser de briller sur le monde,

Je ne m'en plaindrai pas, et, riche, ma faconde
N'en souffrira jamais, s'il me reste tes yeux,
Tes grands yeux, et ta bouche, et ton cœur radieux...

(*Les Symphonies*)

CETTE ÂME

C'est mon âme d'enfant où le doute est entré,
Cette âme que tu vois, comme une vague houleuse,
Tour à tour agitée et tour à tour paisible,
Si douce par moments, si vibrante et sensible,
Si crispée un tantôt, si brutale et nerveuse.

Cette âme, que tu vois, qui se voue à l'amour
Et peut-être demain en maudira les dieux;
Cette âme, qui se berce au mensonge des yeux
Et s'obstine ombrageante à la clarté du jour,

C'est mon âme d'enfant où le doute est entré.

(*Les Symphonies*)

CE SERAIT UN PAYS...

Ce serait un pays qui tiendrait à la fois
De l'Inde et de la Perse,
Où tu serais déesse
Et dont je serais roi.

Dans un temple d'onyx, d'or et de syénite,
Chaque jour j'offrirais à ta beauté suprême
Quelques bijoux nouveaux, bagues ou diadèmes;
Dans un temple d'onyx, d'or et de syénite.

Sur un autel orné de sculptures barbares,
D'entrelacs curieux et de petits dieux grêles,
Des fleurs se faneraient dans des potiches frêles;
Sur un autel orné de sculptures barbares.

Aux jours de grande joie et de fête publique,
Pour offrande qui soit plus plaisante à ma reine
Je ferais apporter par mes pages d'ébène,
Aux jours de grande joie et de fête publique,

Sur des coussins de soie et de velours de pourpre,
Pour la mettre à tes pieds, toute une féerie
De perles, de rubis, toutes les pierreries;
Sur des coussins de soie et de velours de pourpre. . .

(*Les Symphonies*)

Jean-Aubert Loranger

(1896-)

BIBLIOGRAPHIE. — Poèmes (*Montréal, L.-Ad. Morissette, 1922*). *En prose:* Les Atmosphères (*Montréal, L.-Ad. Morissette, 1920*); — Le Village, *contes canadiens* (*Montréal, Garand, 1925*).

En préparation. — Terra Nova, *recueil de versets, psaumes, odes et chants de mort.*

M. Jean-Aubert Loranger est né à Montréal, le 26 octobre 1896. Petit-fils de Philippe-Aubert de Gaspé et du juge Thomas-Jean-Jacques Loranger, auteurs tous deux à divers titres, il se dirigea tout naturellement vers la littérature, ses classes à peine terminées.

Il collabora au Nigog, *fut attaché à la rédaction de la* Patrie, *puis à celle de la* Presse *où il fut sous-directeur de l'information. Entre temps, il avait fait un séjour d'un an en France et occupé pendant deux ans la situation de secrétaire particulier de M. Alfred Duranleau, ministre de la marine.*

*En 1923, la Comédie-Parisienne jouait de lui un acte, sorte de farce rustique, intitulé l'*Orage. *En 1925, la publication de son recueil de contes canadiens prouva à ses compatriotes que, bien que, nourri de littérature française moderne (puisqu'il avoue que Paul Valéry, Paul Morand, Valery Larbaud et Saint-J. Perse sont ses auteurs préférés), M. Loranger se sentait, tout comme l'auteur des* Anciens canadiens, *un vrai fils de son pays natal.*

Des publications étrangères, comme le Mercure de France *et* France-Amérique, *ont fait des éloges flatteurs de ses livres.*

Parmi les critiques canadiens qui lui ont consacré quelques pages citons particulièrement Louis Dantin, Marcel Dugas et Berthelot-Brunet.

«Jean Loranger se tient à l'affût de ce qui peut sembler dérouter nos habitudes d'imaginer, de concevoir ou de sentir. Aussi éloigné que possible dans ses vers de toute préoccupation d'ordre moral et politique, en rupture complète avec notre poésie d'autrefois, il enferme en des cadres minuscules la vision qu'il a de l'univers. Rien n'est moins local que cette poésie. On la dirait exilée de celui qui lui donne l'existence; elle ne se rattache, en aucune façon à un fleuve, une montagne, un endroit déterminé. Son champ, c'est l'âme. Émotions du dehors, visages et reflets : ce sont richesses dont elle se pare. Elle établit un lien plus étroit entre cette connaissance de l'univers et nous; elle fait corps avec lui. De tout son poids, elle pèse sur une vitre où le mobile aspect des choses projette ses étincelles, son image et sa comédie. Et il semble que les objets qui cherchent à s'agglutiner à l'espèce humaine veulent, en plus des douleurs et des joies qui lui sont particulières, y ajouter le fardeau de leur masse mystérieuse et brute». (MARCEL DUGAS, *Littérature canadienne*, aperçus)

MOMENTS

(*Fragments*)

* * *

Je voudrais être passeur;
Aller droit ma vie,
Sans jamais plus de dérive,
Soumis à la force
Égale de mes deux bras.

Je voudrais être passeur;
Ne plus fuir la vie
Mais l'accepter franchement,
Comme on donne aux rames
La chaleureuse poignée de mains.

* * *

Le phare, comme un moulin,
Dont tournent les ailes
Lumineuses dans la nuit,
Broyait, en mon cœur,
Un grand désir effondré.

Las d'attente prolongée,
Sans plus rien d'espoir,
J'ai regagné la falaise.
— Je revis la mer,
D'autres phares sabrer l'ombre.

(*Poèmes*)

TERRA-NOVA

(1932)

(*Fragments*)

* * *

Nomade loin des villes,

Je lève sur treize perches ma tente à votre gloire.

Sur le pas de ma porte, où sont inscrits les symboles du totem,

Les vents de toutes les directions se disputent la fumée des calumets, que je destine aux quatre points cardinaux;

A l'enseigne de la joie, ma figure était peinte de rouge vermillon.

J'allume dans le couchant, sur un cap visible de toutes vos Réserves,

Le feu étouffé des grandes nouvelles;
Et sa fumée perpendiculaire portera dans le ciel

Le message de la venue prochaine, par toutes les passes de la montagne,
D'une ruée nouvelle de bisons.

Se peut-il que vos chants ne trouvent leur mesure que dans la tristesse,

Et que la chaude averse refuse à la semence lancée par vos femmes,
Sur ces coins de terre,
La fructueuse levée du maïs...

Vous ne chanterez plus, pour rendre votre chasse plus propice,

Et votre silence, qui rappelle vos sentiers de guerre,
Ne se confondra plus avec la patience que vous m'enseignez sur la piste du gibier.

Votre Réserve est inséparable des progrès de la nature,

Et bien que ces étendues limitent la durée de vos voyages,

La hauteur, dans vos cieux, demeure
Que viennent célébrer sur vos têtes d'innombrables plumages.

Pendant que vos danses résonnent sur les couches du roc le plus résistant de la terre,

Je viens tremper mes lèvres dans vos sombres ruisseaux,

Boire à l'origine des eaux, dans l'entrée de vos cavernes.

(*Terra Nova*, en préparation)

Roger Maillet

(1896-)

A d'abord fait des gazettes rimées et des fantaisies en prose dans des feuilles «escholières» ou des feuilles d'avant-garde. A publié pendant quelque temps aux environs de 1920, un hebdomadaire intitulé le Mâtin *(observer l'accent circonflexe). Est aujourd'hui, avec son frère Rolland, co-propriétaire-éditeur du* Petit Journal *de Montréal.*

Né en 1896 (à Montréal), M. Roger Maillet a fait ses études secondaires chez les RR. PP. Jésuites de Montréal et à Stanislas, à Paris. Depuis l'âge de dix-neuf ou vingt ans il a partagé son temps entre l'étude du droit, la bohème littéraire et la vie militaire. Aux environs de 1913, pendant qu'il suivait les cours de droit de Laval (à Montréal), fut un des rédacteurs les plus actifs du très vivant Étudiant, *que la direction de l'Université devait supprimer pour sa trop grande liberté d'allures. Sa contribution à la bohème fut la fondation de l'*Arche, *qui siégeait (parfois sans sièges) sous les combles, buvait de la bière, disait des vers, et compta parmi ses adeptes Marcel Dugas, les frères Jean et Édouard Chauvin, Philippe Panneton. A servi plus de deux années dans la dernière guerre, d'abord comme officier d'artillerie, puis comme pilote à la 48e escadrille du Corps royal d'aviation.*

CHANSON

(1916)

Au vent de l'aube, en chaloupe, sur la rivière,
[ah! que la vie est triste et que l'espoir est fou!]
au vent de l'aube, dans ma pipe de Bavière
j'ai fumé, puis j'ai bu du gin à petits coups.

Le courant m'emportait doucement vers la chute,
[ah ! que la vie est triste et que l'espoir est fou!]
le courant m'emportait; aux bords c'étaient les flûtes
qui servent aux oiseaux, les matins clairs et doux.

Le soleil surgissant avait l'air d'une mitre,
[ah! que la vie est triste et que l'espoir est fou!]
le soleil magicien mettait de l'or aux vitres,
je filais au moulin dont j'entendais la roue...

Puisque ma bien-aimée ironique et morose
[ah! que la vie est triste et que l'espoir est fou!]
a piétiné mon cœur et s'est ri de la rose
que je lui ai donnée au premier rendez-vous,

Je fermerai les yeux pour ne plus voir l'aurore,
[ah! que la vie est triste et que l'espoir est fou!]
j'irai vers le rapide effrayant et sonore,
et l'on me trouvera demain sur les cailloux...

Hermas Bastien

(1897-)

BIBLIOGRAPHIE. — Les Eaux grises, *vers* (*Montréal, Imprimerie du* Devoir, *1919*). *En prose:* Les Énergies rédemptrices (*Montréal, Bibliothèque de l'*Action française, *1923*); — Essai sur la Psychologie religieuse de William James, *thèse de doctorat en philosophie* (*hors commerce*); — Itinéraires philosophiques (*Montréal, Librairie d'*Action canadienne-française, *1929*); — La Défense de l'Intelligence (*Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1932*); — Témoignages, *Études et profils littéraires* (*Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1933*).

*M. Hermas Bastien est né à Montréal, le 4 mai 1897. Élève des Sulpiciens, puis des Jésuites, à Montréal, il fit quelques années du journalisme et étudia le droit. Il a collaboré à l'*Action française, *à la* Revue nationale, *à la* Revue dominicaine. *Docteur en philosophie, il est professeur d'histoire de la philosophie à l'Université de Montréal et professeur de langues classiques. S'il lui arrive d'écrire maintenant des vers, il semble avoir déserté la poésie. Ses ouvrages en prose indiquent des préoccupations philosophiques. Cependant, il y a en tout métaphysicien un poète qui a perdu sa vocation...mais qui peut la retrouver.*

SOUS BOIS

J'ai revu la forêt sombre des Laurentides
Où l'ombrage déclive, au rêve hospitalier,
Me reposa jadis de la ville fétide.
Nulle clameur du val et nul chasseur avide
N'y troublent le repos où l'on peut oublier.

La mousse enrobe encor, brodeuse infatigable,
Les fûts des cerisiers, des frênes, des bouleaux,
Qui croisent au soleil leurs branches innombrables.
La vrille a perforé l'écorce des érables,
Dont s'élèvent au ciel les gothiques rameaux.

Oh! que de chants bénis sur son clavier de feuilles
Entonne la forêt au lever du matin:
Joyeux refrains d'amour par lesquels on accueille
Le poète songeur dont l'âme qui s'endeuille
Attend le pur baiser d'un soleil argentin.

O trembles! quels pensers absorbent vos silences ?
Les gestes délicats de vos torses menus
Revêtent aujourd'hui l'attitude des lances.
Lorsque la brise aux mains pieuses vous balance,
Il semble que j'entends des soupirs contenus:

«Notre ami, comprends-nous, chuchota leur verdure,
«Toi dont parfois notre ombre a veillé le sommeil,
«Et puise en la forêt un courage qui dure,
«Où le tourment de vivre en extases s'épure
«Comme un ciel nuageux par un coucher vermeil.»

Mon âme dans la paix du bois se plonge, entière,
Mêlant tous ses désirs à son susurrement.
O la félicité de se sentir lumière...
Elle vêt le manteau de sa candeur première
Et se repose sous un tremble, exquisement.

(*Les Eaux grises*)

Paul Gouin

(1898-)

BIBLIOGRAPHIE. — Médailles anciennes, *poésies, avec dessins de Jean Palardy* (*Montréal, Éditions du Mercure, 1927*).
EN PRÉPARATION. — *Un roman.*

M. Paul Gouin est né à Montréal, le 20 mai 1898. A fait ses études primaires au Jardin de l'Enfance, ses études classiques au Séminaire de Québec, ses études de droit aux Universités de Montréal et Laval de Québec. Avocat, il fait aujourd'hui partie de l'étude légale Cormier, Gouin et Demers, après avoir fait autrefois de l'édition avec Louis Carrier. Collabore de temps à autre au Canada *quand son inspiration, «très capricieuse», nous assure-t-il, le lui permet.*

M. Paul Gouin était fils de sir Lomer Gouin qui joua un rôle prépondérant dans la politique canadienne, et petit-fils, par sa mère, du premier Honoré Mercier.

«*Ces jolies et curieuses* Médailles *sont l'œuvre collective d'au moins trois arts et une science, et offrent, par suite, un intérêt complexe. L'histoire, notre histoire nationale, a fourni le métal où elles sont frappées. La poésie, le dessin, l'art typographique, ont contribué à leurs reliefs, à leurs lignes et, sans détruire leur unité, les agrémentent et les varient. C'est donc par leur effet d'ensemble, par leur caractère total qu'il faut les juger tout d'abord, et, à ce point de vue, elles sont d'un charme délicat pour l'esprit comme pour le sens esthétique. A feuilleter ces pages où alternent des extraits de nos vieilles chroniques, des vers originaux, des dessins d'une naïveté habile, et que revêt la touche experte de l'éditeur Carrier, on s'instruit et on se délecte, sans trop chercher à faire la part de chaque appoint. On découvre pourtant bientôt l'existence d'une pensée maîtresse que tous ces efforts ont servie, et l'éloge s'oriente vers le primitif architecte. Ce sont, en fait, l'érudition, le tact artistique, le talent lyrique de Paul Gouin que révèle surtout ce volume. Ce défilé de faits peu connus, d'anecdotes piquantes, de personnages placés dans une lumière neuve, que décorent le fusain, la lettre et la rime, il l'a conçu et dirigé, il en a créé les costumes*». (LOUIS DANTIN, Poètes de l'Amérique française)

FRANÇOIS DE LAVAL

Sur les flots miroitants, comme un oiseau lassé,
Refermant lentement la blancheur de ses ailes,
Le navire du Roi dans la rade a glissé...
C'est l'heure où sur Québec, l'or du couchant ruisselle;

Figure sombre auprès des habits chamarrés,
Le prêtre, dominant son escorte à la proue,
Vers la ville a tourné son visage éthéré
Plus irréel encor dans la lumière floue...

Au pied du roc casqué, couronné de son fort,
Le jour qu'aide l'éclat des voiles et de l'onde,
Qui blanchit les brisants comme d'un glaive d'or,
Résiste au soir d'un long rayon de clarté blonde...

Mais l'ombre, surgissant de son rideau d'instants,
S'empare pas à pas du fleuve et des nacelles
Et repousse le jour vers la côte où s'étend,
De gradins en gradins, la Ville-Sentinelle...

Bientôt le soir s'élance à l'attaque des quais,
Et rongeant routes et maisons, une par une,
Escalade le cap, les remparts, les bosquets...
Et cette vision de Québec, toute brune,

Sur un ciel de printemps strié comme un émail
D'or, de vert, d'orange, au prêtre qu'immobilise
Un son lointain de cloche, a semblé le vitrail,
Symbolique et troublant de quelque immense église!

(*Médailles anciennes*)

MADAME PÉAN

Assise au clavecin, au hasard d'un accord,
J'ai regardé mes mains, mes mains blanches et fines,
Dont Bigot couronna l'élégance divine
De volages baisers et de lourds anneaux d'or.

Et j'ai souri, coquette, aux reflets chatoyants
Des rubis caressés par la flamme des lustres,
Heureuse de mon sort de belle dame illustre
Par ses petits levers et ses soupers galants.

Mais soudain d'autres mains aux doigts tordus d'efforts,
Comme pour m'accuser de ma vie inutile
De poupée amoureuse, indolente et fragile,
Ont posé leur tristesse à côté de mon fard.

Et depuis le remords a ridé mon front blanc;
Car vos doigts fatigués, Jeanne l'Hospitalière,
Vos mains noires de poudre, ô Vierge de Verchères,
N'avaient point de rubis mais des taches de sang!

(*Médailles anciennes*)

Jean Nolin

(1898-)

BIBLIOGRAPHIE. — Les Cailloux, *poésies* (*Montréal, Imprimerie du* Devoir, *1918*).

En préparation. — *Un roman, un volume de vers.*

M. Jean Nolin naquit le 21 août 1898, à Sorel. Entré au Collège Sainte-Marie (à Montréal) à onze ans, il est reçu bachelier ès-arts à dix-neuf ans. Les Cailloux *paraissent l'année suivante. Une partie de ce recueil a été composé dès la quinzième année. Licencié de l'École des hautes études commerciales, trois ans plus tard, il part bientôt pour Paris où il séjourne près de quatre ans. Depuis son retour, partagé entre le journalisme, la critique de théâtre, les livres et la publicité, M. Nolin n'a livré au public que l'article éphémère «qu'on a toujours tort», prétend-il. «d'ensevelir dans un volume au lieu de le laisser jaunir proprement dans la collection même du journal où personne, d'ailleurs, n'ira jamais le relire».*

M. Nolin annonce quand même un roman et des vers «en préparation». «Cela n'engage à rien, au Canada», conclut-il, «et ça en impose toujours un peu.»

M. Olivar Asselin a écrit à propos des Cailloux, *dans la* Revue moderne, *que la poésie de M. Nolin possède, entre autres qualités, celle «d'être honnête sans être bête».*

Le père du poète, M. Joseph Nolin, professeur à l'École dentaire de Montréal, taquine lui aussi la muse.

L'HORLOGE

La vieille horloge au timbre d'or,
Où toute mon enfance dort,
Halète dans le corridor.

De peur que son tic-tac ne meure,
Bruit coutumier de la demeure,
Chaque semaine, à la même heure,

Avec un petit bruit de clefs,
D'un pas que rien ne peut troubler,
Un vieux Frère vient la régler.

Économe et prude, elle gère
L'heure des cours, et ménagère,
Assez souvent, elle exagère.

Alors, sans hâte, en haletant,
Très lente, elle émiette le temps
Et jette, à regret, ses instants.

Et toute la classe, avertie
Qu'elle retarde la sortie,
La regarde sans sympathie.

(*Les Cailloux*)

UN CRITIQUE

Personne n'écrit, selon toi,
Comme il le faut, sous notre toit,
Aristide.

Selon toi, nos vieux écrivains
Ont fait des travaux qui sont vains,
Aristide.

Ils ne respireront jamais
L'air rafraîchissant des sommets,
Aristide.

Et tu les méprises d'avoir
Fait, tout au plus, de bons devoirs,
Aristide.

Selon toi, les jeunes ont tort
De tenter un louable effort,
Aristide.

Car leur livre ne sera pas
Un noble essai, mais un faux-pas,
Aristide.

Quoi! ni les jeunes ni les vieux
Ne trouveront grâce à tes yeux,
Aristide!

Il faudra fermer l'encrier!
Mais, avant, laisse-moi crier,
Aristide:

Oh! qui donc alors écrira?
Quelqu'un, peut-être, répondra:
«Aristide».

(*Les Cailloux*)

VALSE ANCIENNE

Dans le salon aux teintes vagues,
Ma mère déchiffre un vieil air,
Avec un cliquetis de bagues,
Une valse lente d'hier...

Valse fragile aux teintes vagues!

Musique banale autrefois,
Mais quand ma mère met ses doigts
Sur la calme blancheur des touches,
Elle émeut les jours affaissés
Et fait monter de son passé
Un parfum triste qui me touche.

Je revois le salon obscur,
Le salon de petite ville
Où, dans la pénombre du mur,
Un portrait d'aïeul se profile...

Frais salon de petite ville!

Ma mère! je vois la couleur
Du vase fluet où des fleurs,
Amaryllis ou passeroses
Aux pétales agonisants,
Se flétrissaient comme des ans,
Les ans de votre passé rose.

Et je vois l'antique piano,
Le monsieur qui tournait les pages;
J'entends le bruit de vos anneaux,
Les soupirs et les bavardages

Du monsieur qui tournait les pages.

Jouez! Cet air que vos doigts blancs
Exhument du passé tremblant,
C'est l'amas des choses anciennes
Étalé sur un chiffonnier,
Et qu'éveille dans le grenier
L'or tamisé par les persiennes.

Jouez toujours, jouez maman!
Jouez pour que mon cœur s'émeuve
Et que je sente, infiniment,
Le don de ma jeunesse neuve!...

Jouez pour que mon cœur s'émeuve.

Jouez cet air sentimental.
Il me fait une âme en cristal,
Ce vieil air où vos lèvres burent...
Moi qui n'ai pas encor vingt ans,

J'ai besoin de votre printemps
Pour être bon comme une eau pure.

Maman, lorsque je suis lassé,
Il me faut, pour que je renaisse,
Me rafraîchir dans ton passé
Et m'abreuver à ta jeunesse...

Maman! lorsque je suis lassé.

(*Les Cailloux*)

Rosaire Dion

(1900-)

BIBLIOGRAPHIE. — En égrenant le Chapelet des Jours, *poésies, préface de Henri d'Arles, lauréat de l'Académie française* (*Montréal et New-York, Éditions Louis Carrier, 1928*); — Les Oasis, *sonnets* (*Rome, Desclée & Cie, éditeurs, 1930*); — Petite Suite marine, *plaquette de vers, hors commerce, illustrations de Camille Audette* (*Paris, Éditions de La Caravelle, 1931*).

ACTUELLEMENT SOUS PRESSE. — Et l'Amour est venu, *poèmes, préface de André Dumas, président de la Société des Poètes français.*

A PARAÎTRE PROCHAINEMENT. — Walt Whitman, *traduction en français des poèmes anglais de Whitman*; — Les Étincelles, *poésies.*

M. Rosaire Dion (Léo-Albert Lévesque) est né à Nashua, dans le New-Hampshire, le 26 novembre 1900, de parents canadiens-français originaires de la Rivière-Ouelle. A fait ses études classiques au Séminaire Saint-Charles Borromée de Sherbrooke et suivi les cours de la Sorbonne, à Paris. Il est actuellement secrétaire particulier d'un industriel de Nashua qui porte le nom bien français de Sévigné.

Membre de la Société des Poètes canadiens-français et de la Société des Poètes français. Son volume de sonnets, Les Oasis, *a remporté à Montréal, en 1931, le prix d'Action Intellectuelle.*

M. Dion a collaboré à plusieurs journaux et revues au Canada, en France, en Belgique et aux États-Unis. Citons: le Canada français, *la* Revue moderne, *la* Muse française, Poésie, *la* Renaissance, *la* Revue des Poètes, Carrefour, *le* Thyrse, *le* Courrier des États-Unis, *le* Messager *de New-York, l'*Avenir national *de Manchester, l'*Impartial *de Nashua, le* Travailleur *de Worcester.*

«M. Dion est un ami de la solitude et du silence; c'est là que symbolistes et parnassiens lui livrèrent en partie leur inspiration et leur technique. Il mérite de ce chef un premier éloge.

...Des strophes comme celles-là, suffisent à placer leur auteur au premier rang des poètes canadiens». (M.-A. LAMARCHE, O. P.)

«*...Une grâce rêveuse et distinguée, un souci de mettre en valeur l'élément musical des vocables, un talent étranger à la boursouflure et à la rhétorique, ces péchés mignons de tant de rimailleurs, le don de conserver une juste proportion entre la forme et l'idée, entre la vision poétique et les sonorités qui la suggèrent: tels sont, à n'en pas douter, les traits essentiels de la poésie de Rosaire Dion*». (SÉRAPHIN MARION)

«*...Vers pleins de reflets harmonieux qui charment...*» (Abbé ERNEST DIMNET)

LE YUCCA

On dit qu'il en coule un breuvage
qui ferme les yeux accablés.
LAMARTINE

Mordant au citron d'or de l'idéal amer...
MALLARMÉ

Dans ces pays lointains où le brûlant soleil
Se plaît à façonner tant de plantes féeriques,
Il est, parmi la flore et les bois des tropiques,
Un étrange arbrisseau d'azur et de vermeil.

Ses parfums pénétrants aux sens donnent l'éveil.
Langoureux, déployant ses palmes magnifiques,
Sous les feux du soleil dardant comme des piques,
Le yucca charme l'œil d'un éclat sans pareil.

Mais malheur à vous, mains imprudentes, hissées
Pour atteindre et saisir les fleurs opiacées.
Il est à leur contact un poison violent.

— Ainsi dans ce pays où le songeur sans trêve
Promène sa Chimère et son désir troublant,
Gare au cœur téméraire épris d'un trop beau Rêve!

(*Les Oasis*)

WANDERLUST

I met a traveler from an antique land.
SHELLEY

Et l'Arabe lui dit: — Reste avec moi, jeune homme,
Et partage ma tente et mon lit de roseau.
Pour charmer nos loisirs, au son du chalumeau
Nous chanterons des vers sous un ciel polychrome.

Les voyages lointains, quand on en fait la somme,
N'offrent rien de plus doux que la paix du hameau.
Dans l'Ile du Loisir que paisse ton chameau,
Dans le rêve subtil goûte la paix du somme.

—Il est resté deux jours auprès du sage émir.
Un matin l'horizon prit des tons de saphir,
Un souffle d'aventure écarta sa narine.

Il sella sa monture et soudain repartit
Vers l'Orient vermeil dont la mer purpurine
Déroulait les flots d'or de ses faux paradis.

(*Les Oasis*)

LES LUCIOLES

**Qu'importe! Ils vont toujours les fébriles fantômes,
Menant leurs ronde vaste et morne, et ressautant,
Comme dans un rayon de soleil des atomes
Et s'évaporent à l'instant.**
VERLAINE

Par les prés assoupis, sur le marais dolent,
Dans la brume du soir s'en vont les lucioles,
Zigzaguant la noirceur en des danses frivoles
Et tissant des fils d'or près du lac somnolent.

Comme un astral essaim sur velours rutilant,
On les voit arborer leurs claires banderoles,
Atomes de lumière, ô lumineuses folles
Que j'aime à regarder vos ébats turbulents.

Elles auraient ainsi sous les nocturnes voiles
Mimé les vifs éclats des vibrantes étoiles
Toute la nuit durant, et je serais encor

Ensorcelé d'un rêve ardent que rien ne brouille,
A contempler toujours les lucioles d'or
Danser au rythme mol d'un frais chant de grenouille.

(*Les Oasis*)

Jovette-Alice Bernier

( )

BILIOGRAPHIE. — Roulades, *poèmes* (*Beauceville, l'*Éclaireur, *1924*); — Comme l'Oiseau, *poèmes* (*Québec, l'*Événement, *1926*); — Tout n'est pas dit, *poèmes, préface de Louis Dantin,* (*Montréal, Édouard Garand, 1928*); — Les Masques déchirés, *poèmes* (*Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1931*). *En prose:* On vend le Bonheur, *chroniques* (*Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1931*); — La Chair décevante, *roman* (*Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1931*).

EN PRÉPARATION. — Mon Deuil en rouge, *poèmes.*

*Mademoiselle Jovette-Alice Bernier est née à Saint-Fabien de Rimouski et a fait ses études chez les Ursulines de cette ville. Débuta comme journaliste à l'*Événement *de Québec, passa ensuite à la* Tribune *de Sherbrooke, puis à l'*Illustration *de Montréal. Elle a collaboré à la* Revue moderne, *la* Revue populaire, *la* Muse française *et* Poésie.

En 1929, Mlle Bernier a remporté la médaille du Lieutenant-Gouverneur du Québec pour son recueil de vers, Tout n'est pas dit. *Elle a obtenu un premier diplôme de l'Académie des Jeux Floraux du Languedoc et une médaille de la même institution pour son livre,* Comme l'Oiseau.

«*Le charme qui émane des vers de Mlle Bernier a quelque chose de subtil, de pénétrant. A quoi cela tient-il? Pour ma part, je dirai que ce charme provient du contraste de la pensée et de l'expression. Si ces vers tiennent de la femme par la richesse de l'émotion, ils ont aussi un tour naïf, une certaine gaucherie de style qui rappelle l'enfant. On dirait d'une écolière transcrivant dans son cahier de devoirs le journal intime de sa maman. Et l'on a beau se dire que ces rythmes irréguliers ne sont dûs qu'à la négligence de l'auteur, leur attrait mystérieux n'en reste pas moins très réel*». (ROBERT CHOQUETTE, *la* Revue moderne)

«Jovette a du rythme, de la sensibilité, de la grâce, de vrais dons de poète. Chez les femmes, j'en connais peu de plus richement douées. Elle est déjà un poète intéressant, elle a peu à faire pour devenir un poète personnel, et nous en avons si peu!» (Victor Barbeau, *les* Cahiers de Turc)

LES VERS MUETS

Les vers comme les fleurs se faneront un jour.
Les vers les plus aimés, les plus fidèles strophes
Que l'on rythme aux accords d'un malheureux amour,
Les vers les plus sacrés se faneront un jour,
Quand nos cœurs éprouvés deviendront philosophes.

Mais ceux qu'on a soufferts et qu'on n'a pas écrits,
Les soupirs étranglés par la fierté secrète,
Après des ans, des ans, contenus et meurtris,
Les vers qu'on a brisés et qu'on n'a pas écrits,
Chanteront, immortels sur nos lèvres muettes.

(*Comme l'Oiseau*)

SI TU PARLAIS, LA LUNE...

Arrondis sur le lac ta face rubiconde,
Ris, la lune blafarde, mais ne dis pas pourquoi:
Garde-toi d'avouer, joyeuse vagabonde,
Ce que tu penses de ce monde;
Cache-nous la pitié des choses que tu vois.

Les illusionnés t'en content, des fadaises!
Gais fantoches, hâbleurs et burlesques pierrots.
Mais tous les songe-creux sur qui ton regard pèse
Te regardent bien mal à l'aise :
Aussi muets que toi, ils espèrent un mot.

Si tu parlais un soir, quel serait ton langage,
Exaspérante lune au mutisme troublant ?
En te mirant au lac, ris-tu de ton image
Où les rides de ton visage
Feraient pleurer tes yeux si tu ne riais tant!

As-tu jadis aimé aux premiers temps du monde,
Quand tout se confondait en immense chaos ?
Un astre n'a-t-il pas choisi ta beauté blonde
Pour en faire jalouse l'onde ?
Es-tu femme fidèle ou légère, là-haut ?

Les étoiles, alors, seraient-elles tes filles ?
Ou, c'est ta cour peut-être...et reine, où est ton roi ?
As-tu toujours été si blonde et si gentille ?
Et ce pan de ciel qui t'habille,
Quel amant l'a drapé si près de ton minois ?

As-tu jamais pleuré ? regarde-moi, la lune...
Quand on est amoureuse, on a quelque tourment.
Et c'est toujours pareil l'histoire de chacune,
Celle des blondes et des brunes...
Comme toutes, as-tu ta peine, par moments ?

(*Tout n'est pas dit*)

MON ÂME ÉTAIT PAREILLE...

Autrefois, je croyais. Mon âme était pareille
Au bateau neuf qui dans les rades appareille.

Je me laissais bercer par le flot; je rêvais
Des grandes mers que mon sillage étonnerait.

Je voyais au lointain m'attendre les escales;
Ma foi n'avait alors que ma fierté d'égale.

Nimbé d'orgueil, il est parti vers l'inconnu
Le navire que nul effroi n'eût retenu.

Il a vieilli trop tôt, maintenant c'est un sage
Qui ne sursaute plus en pensant au naufrage;

Qui peut, sans s'affoler, partir par un gros temps
Ou par un matin clair, sans être plus content.

Un voyage pour lui n'est qu'un ancien voyage;
La mer: il a connu ses multiples visages.

De tout ce qu'il apprit et qu'il vécut de vrai,
Rien ne ressemble moins au rêve qu'il a fait.

Mon âme est ce navire aux anciennes prouesses,
Dans le port où rêva sa première jeunesse.

Navire qui revient sans émoi, qui repart
Sans regret, impassible et prêt à tout hasard.

Mon âme résignée à toutes les partances
Qui voit d'un œil pareil la joie ou la navrance.

(*Les Masques déchirés*)

CE SERA BIEN ASSEZ

Plus tard, — je ne sais quand puisqu'il s'agit d'amour
Et que ce dieu s'en va comme il nous vient, — un jour
Nous serons deux amis avec des attitudes:
Nous aurons oublié nos chères habitudes.
Tout ce qui maintenant nous pousse ou nous retient,
Tout ce qui est pour nous le bonheur quotidien,
Ce qui fait le matin plus clair à ma fenêtre,
Le soir plus suggestif et plus pressant peut-être,
Tout cela qui nous fait fermer plus fort les bras,
Ouvrir plus grand le cœur, tout cela finira.

Nous serons deux amis près d'une chose morte,
Et tes regards diront à mes yeux: «Que m'importe!»
Nous nous accuserons vainement, tour à tour,
Sans savoir qui de nous aura tué l'Amour.
Aimons-le bien. Qui sait si ta vie ou la mienné
N'aura pas de regrets ? Pour avoir moins de peine,
Ne lui mentons jamais. Qu'aucune lâcheté
Ne nous fasse honteux, un jour, d'avoir été,
Toi, l'homme que mon âme en secret poétise,
Moi, la femme parfois cruelle de franchise.

Ce sera bien assez qu'un rêve nous soit pris
Sans qu'il faille souffrir entre nous le mépris.
Pour t'avoir confessé ma vie et ses faiblesses,
J'ai peur, plus tard, quand nous reprendrons nos tendres-
Que ton pardon ne soit pas si grand qu'aujourd'hui, [ses,
Que tu ne penses plus de moi ce que je suis.
Ce sera bien assez qu'on parle de rupture
Sans me clouer au pilori, sans que j'endure
L'outrage de sentir tes yeux se détourner
De la femme qui t'aime et qui t'a pardonné.

(*Les Masques déchirés*)

Alfred DesRochers

(1901-)

BIBLIOGRAPHIE. — L'Offrande aux Vierges Folles, *vers, hors commerce* (*Sherbrooke, 1928*); — A l'ombre de l'Orford, *vers, hors commerce* (*Sherbrooke, 1929*); — A l'ombre de l'Orford, *réédition* (*Montréal, Librairie d'*Action canadienne-française, *1930*). — *En prose :* Paragraphes, *interviews littéraires* (*Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1931*).

EN PRÉPARATION. — Échos de Chansons mortes, *poèmes livresques.*

M. DesRochers a collaboré à la Tribune, *à l'*Étoile de l'Est, *à la* Revue de Granby *et au* Canada.

M. Joseph-Alfred Houde dit DesRochers est né le 5 octobre 1901 à Saint-Élie d'Orford, près de Sherbrooke. Il est le premier de sa lignée établie au Canada depuis 1638 — qui n'ait pas «ouvert une terre neuve». Il a fait ses études à l'école primaire de sa paroisse natale, ses classes d'Éléments, Syntaxe et Méthode (de 1918–1921) au Collège Séraphique des RR. PP. Franciscains, aux Trois-Rivières. Avait (de 1915–1918) appris le métier de mouleur de fonte, à la fonderie Jenkses, de Sherbrooke, et (de 1921–1923) celui de «grand-scieur», à la scierie Perrault, de Rock-Island. Après avoir accompli diverses autres besognes: bobineur de filature, commis-quincaillier, a «échoué» dans le journalisme en 1925. Fut tour à tour correcteur, rédacteur sportif, traducteur à la Tribune *de Sherbrooke. En 1927, fonda à Coaticook un hebdomadaire, l'*Étoile de l'Est, *dont il assuma la direction jusqu'en avril 1928, époque à laquelle il revint à la* Tribune *en qualité de publicitaire. Il est chef de service de publicité à ce journal, depuis janvier 1930.*

A l'Ombre de l'Orford *a remporté un prix d'Action Intellectuelle, en 1930; au concours de la Société des Poètes canadiens-français, la médaille du Lieutenant-Gouverneur, en 1931; et ex-aequo avec M. Robert Choquette, le prix David de poésie, en 1932.*

«*Dans la plupart de ces poèmes,* (*ceux de* A l'ombre de l'Orford) *on chercherait en vain, à l'aide d'une loupe, les débris qui dépareraient une anthologie de poètes français contemporains... M. Des Rochers est le moins vague, le moins tiroir à pastiches, le moins flou, le plus caractéristique et le plus individuel des poètes canadiens*». (ALBERT PELLETIER, Carquois)

«*M. DesRochers est, jusqu'à date, au Canada français, le plus illustre représentant de cette poésie dont la fleur s'épanouit dans les hautes sphères du monde supra-sensible, mais dont les racines plongent dans la terre de chez nous*». (SÉRAPHIN MARION, En feuilletant nos Écrivains)

«*La poésie de M. Alfred Des Rochers est de très spéciale et haute qualité. Elle est la plus ferme, la plus condensée, la plus concentrée, la plus vigoureuse, en ses formes très soignées, que nous ayons depuis longtemps rencontrée*». (MGR CAMILLE ROY, Regards sur nos Lettres)

«A l'Ombre de l'Orford *nous montre certainement que M. Alfred Des Rochers n'a rien perdu de son souffle, ni du rythme, ni du nombre, ni de la couleur qui sont l'âme elle-même d'un poète. Au contraire, ces qualités en se multipliant, ont gagné en intensité et en caractère*».

«*Ce qui surtout le manifeste, c'est non plus seulement le don du style, mais encore sa longue culture et son plein épanouissement. Un tel style trouve sa force dans l'expression comme spontanée de la beauté et de la vie*». (MAURICE HÉBERT, ...Et d'un Livre à l'autre)

RONDEL D'AUTOMNE

Le ciel est gris, le vent est froid, la terre est rousse;
L'automne est revenu par septembre apporté,
Et les arbres, devant la mort du bel été,
Pleurent des larmes d'or et de sang sur la mousse.

Cherchant pour les ébats une plage plus douce,
Les outardes, au sud, s'en vont d'un vol pointé;
Le ciel est gris, le vent est froid, la terre est rousse;
L'automne est revenu par septembre apporté.

Mon misérable cœur a l'aspect de la brousse:
Chassés par le vent froid de la réalité,

Mes rêves les plus chers un par un l'ont quitté,
Et sur l'arbre d'amour se meurt l'ultime pousse.

Le ciel est gris, le vent est froid, la terre est rousse.

(*L'Offrande aux Vierges Folles*)

AU TEMPS DES CLÔTURES

Les champs ont, ce matin, l'air de toiles écrues,
Tant le printemps verdit le chaume, à mon réveil.
Au trécarré, juchés sur un fruste appareil,
Deux gars relèvent les clôtures abattues.

Au double ahan de leur haleine, les massues,
Tournant dans l'air qu'emplit la clarté du soleil,
Retombent sur les pieux avec un bruit pareil
A celui de la glace éclatant sous les crues.

Demain, l'enclos sera prêt pour les bestiaux,
Tandis que, sans repos, ces hommes grands et beaux,
Tendront sur un travail neuf, leurs épaules fortes.

Et je songe, en voyant ces êtres surhumains,
Qu'à d'utiles labeurs ne servent pas mes mains.
—Mes mains où j'aperçois des callosités mortes.

(*A l'Ombre de l'Orford*)

AU TEMPS DE LA CHASSE

C'est l'heure où le chevreuil vient boire à la rivière.
Le couchant, au milieu de l'horizon transi,
Fleuve d'or et de sang que la nuit rétrécit,
Dévale de l'Orford vers l'abîme polaire.

Le chasseur, à l'affût, au bord d'une clairière,
Aplati dans le foin bleu que l'été roussit,
L'œil seul mobile, ayant épaulé son fusil,
Vise un vieux mâle qui galope à la lisière.

Soudain, un coup de feu corrompt l'air forestier;
L'animal, détendu, croule dans le sentier,
Vibrant, le cœur brûlé, dans le soir qui l'embaume;

Et là-bas, aux confins des lointains éclatants,
Entre le ciel de pourpre et la terre de chaume,
Les bois sont mouchetés de roux, comme au printemps.

(*A l'Ombre de l'Orford*)

SEXTINE

(1932)

André Chénier songe devant la grille de son cachot à Saint Lazare:

Déjà le crépuscule est plus mince. La nuit
Répand ses ombres sans limites sur la gloire
De ce jour émouvant de juillet. Quel ennui
De voir ainsi fléchir et périr ce qui luit!
Les scènes de midi ne sont plus que mémoire
Et l'univers n'est rien qu'un spectacle illusoire.

Même la liberté des corps est illusoire:
Me voici qui, debout en face de la nuit,
Rêve à ce bref passé qui peuple ma mémoire;
J'avais droit de m'attendre à tout du monde: gloire,
Amour, grandeur, triomphe où mes vers auraient lui...
Et pourtant une grille augmente mon ennui.

Il ne me reste rien qu'un incurable ennúi
De me voir dupe ainsi d'une image illusoire:
Tout ce dont le reflet en mon âme avait lui
Est plus sombre à présent que la montante nuit.
On est grand, on est fort et choyé de la gloire,
Un faux pas, et de nous nul ne garde mémoire.

Même celle que j'aime oublie, et sa mémoire
Est aussi courte, hélas! que vaste mon ennui;
Tant que mon front porta le nimbe de la gloire,
Son cœur à mon amour fut un gîte illusoire,
Mais maintenant qu'autour de moi se fait la nuit,
Il lui faut un visage où la liberté luit.

C'est le sort de chercher ainsi tout ce qui luit:
L'éclat de mon renom mesura sa mémoire.
A présent que sur lui va s'étendre la nuit,
Elle n'en peut ouïr sans ressentir d'ennui,
Et berçant son cœur faux d'un bonheur illusoire,
Veut m'oublier dans le reflet d'une autre gloire.

Mais ce siècle n'eut pas et n'aura pas de gloire
Se comparant à celle-là dont mon nom luit;
Et quand s'éclaircira le brouillard illusoire
Qui recouvre aujourd'hui son cœur et sa mémoire,
Son dédain lui sera dès lors d'un tel ennui
Qu'elle le cachera dans l'éternelle nuit.

Puisque cette nuit-là raffermira ma gloire,
Je l'attends sans ennui, sachant qu'à jamais luit
Ma mémoire au delà de l'instant illusoire.

(*Échos de Chanson mortes*, en préparation)

BÉRÉNICE PARLE

(En marge de la Bérénice de Racine)

(1932)

Qu'on ne me parle pas raison! Si ma tendresse
Consentit à l'exil et au renoncement,
Si j'ai feint de ne plus désirer sa caresse,
Je n'ai jamais songé d'oublier mon amant!
Si je puis ainsi vivre au fond des solitudes,
C'est que je veux garder le goût de ses baisers,
C'est que j'ai préféré l'absence aux lassitudes

Pour toujours ressentir mes sens inapaisés.
Les poètes aimés avivent ma détresse;
Leurs chants m'ont trop redit mes transports d'avant-hier
Pour que je puisse imaginer que ma vieillesse
Est comme un ver de fruit au tréfonds de ma chair.
Je me refuse à croire à ces mots pleins d'insulte:
A ma beauté, je garde une éternelle foi,
Car je fus un autel unique, et le seul culte
Qui n'eut jamais qu'un prêtre, et ce prêtre était TOI!
Quand des parfums trop lourds me viennent de Judée,
Je vais sur la terrasse et, debout dans le soir,
Je me sens de TOI toute entière possédée,
Et je sais le tourment que je n'ai pu savoir!
C'est en vain que Phénice, aujourd'hui triste et vieille,
Me voudrait rappeler le soir de nos adieux,
Je sais que notre amour n'est pas mort, mais sommeille,
Et que nous trouverons des lits auprès des dieux!

(*Échos de Chansons mortes*, en préparation)

POÈME LIVRESQUE

(En marge de la correspondance de Byron)

(1932)

J'ai besoin de ta joue au bout de mes doigts tristes;
Viens dans mes bras, assieds-toi là, sur mes genoux;
Pose ton front sur mon épaule. Qu'en artistes,
Nous ignorions tout ce qui souffre autour de nous.

Je suis las de humer un air rempli de miasmes.
Ma vie est inutile affreusement, vois-tu:
Mon cœur ne sait plus battre aux grands enthousiasmes
Et ne distingue plus le mal de la vertu.

Le sort, autour de nous, écrase nos semblables;
La faim éteint des cœurs plus braves que le mien.
Pour que j'oublie un peu ces pauvres misérables,
Laisse-moi reposer ma tête sur ton sein.

Je te dis ces mots durs pour masquer ma détresse,
Pour me croire animé de nobles sentiments,
Pour cacher que m'émeut seulement ta tendresse,
Mais tu sais bien que je me mens et je te mens,

Tu sais bien que je suis ta chose, et que la vie,
Si j'en ai deviné le sens, c'est dans tes bras,
Et c'est pourquoi tu viens, sans poses, asservie,
Partager le seul bien qui t'échée ici-bas.

(*Échos de Chansons mortes*, en préparation)

POUR EMILIA VIVIANI

(*En marge de l'*Epipsychidion *de Shelley*)

(1932)

Mon amour, je relis vos adieux, et je pense
Aux ineffables mots que nous nous sommes dits,
A tous ces mots dont nous bercions notre souffrance,
Avant que le Destin nous les eût interdits.

J'écoute votre voix, je revois votre geste;
Notre passé trop bref ressuscite pour moi,
Et j'oublie un instant que ce destin funeste
Tient maintenant mon rêve au creux de son poing froid.

Vos grands yeux d'amoureuse obsèdent ma mémoire;
J'imagine mon front frôlé par votre main;
Votre baiser persiste encor; je ne puis croire
Qu'un tel bonheur n'aura jamais de lendemain.

Nous nous sommes aimés d'une âme trop sincère
Pour qu'il ne nous soit plus accordé d'espérer,
Et c'est un cauchemar de légende qui serre
Mes tempes et mes nerfs, ce soir, et m'a navré.

C'est impossible! Non, ce n'est pas un opprobre
Que nos lèvres aient dit le secret de nos cœurs!
Il n'est pas criminel d'avoir, un soir d'octobre,
Deviné ce secret à leurs sanglots vainqueurs.

Ah! qu'avons-nous donc fait au sort, qu'il nous façonne
Plus d'amers souvenirs que n'en ont les aïeuls ?
Nous ne demandions rien, nous n'offensions personne,
Nous allions sans espoir, taciturnes et seuls;

Nous étions des marins blasés que rien ne tente
Et nous croyions avoir enduré tous les maux
Au cours de nos passés de revers et d'attente,
Quand la vie emmêla nos deux sentiers jumeaux.

Nous faisions notre deuil des vieilles espérances
Dont nous avions nourri nos vœux adolescents;
Nous n'attendions plus rien, nous étions sans souffrances;
Tout se fit hors de nous dans l'espace et le temps.

Nous vînmes l'un à l'autre orphelins de tendresses,
Ignorant que la vie avait mis en nos chairs,
A côté du besoin d'amour et de caresses,
La défense d'aimer ceux qui nous étaient chers.

D'être trop confiants fut toute notre faute:
Nous pensions qu'en s'aimant deux êtres avaient droit
De le dire au grand jour et d'aller côte a côte,
Quels que fussent leur rang, ou leur race, ou leur foi.

Pourquoi donc la douleur nous prit-elle pour cible ?
Si notre amour était fautif, pourquoi vint-il
Comme déborde une marée incoercible,
Et pourquoi fut-il donc si grand, s'il était vil ?

Si nous pouvions encor, dans le cou l'un de l'autre,
Pleurer en évoquant nos souvenirs heureux,
Mais de tout ce bonheur intense qui fut nôtre,
Il ne me reste rien que ce billet d'adieux.

Faisons, m'écrivez-vous, comme fait la nature
Parant la fin de ses orages d'arcs-en-ciel.
Tentons de vivre sans crier notre torture,
Rien ne pourra briser notre amour éternel...

—Notre amour éternel... Je me meus dans le vide,
Vous dites «éternel» et nous sommes humains.
L'éternité ? La vie est en nous plus fluide
Qu'un mince filet d'eau coulant entre nos mains.

Pourquoi de vains serments enguirlander nos doutes ?
Comment oserions-nous escompter l'avenir:
Nous avions des passés parsemés de déroutes
Et n'avons même pas su nous en souvenir.

Nous n'avons pourtant pas assez souffert encore:
L'incertitude en nous va maintenant monter,
Pareille à ces brouillards qui nous cachent l'aurore
Au lendemain des nuits pluvieuses d'été.

Nos jours futurs sont gris déjà de sa menace;
Nous aurons le tourment de ne jamais savoir
Si l'espérance nous sourit ou nous grimace,
Et quand viendra midi, nous crierons vers le soir.

Ah! le doute est le fond même du cœur de l'homme;
L'ignorance toujours restera notre lot.
Nul ne pourra jamais mesurer quelle somme
De doute est dans l'éclat de rire ou le sanglot.

Et notre immense amour dont s'ornait la nature,
Qui donnait plus de pourpre aux roses du jardin,
Et mettait un rayon de joie à la figure
De l'obscur inconnu croisé sur le chemin;

Hélas! oui, cet amour qui nous prit corps et âme,
Que nous avions tissé d'extase et de serments,
Qui de moi fit un homme et de vous une femme,
Nous nous apercevrons qu'il s'use au fil du temps.

La vie autour de nous est une mer montante
Dont le déferlement continu finira
Par toutes recouvrir nos promesses d'attente,
Et jusqu'au souvenir en nous disparaîtra.

Nous nous étonnerons d'avoir une âme humaine
D'entendre prononcer nos noms sans nul émoi,
Puis de tout ce passé ne resteront qu'à peine
Quelques lignes de vous et quelques vers de moi.

(*Échos de Chansons mortes*, en préparation)

Jeanne Grisé

(1902-)

BIBLIOGRAPHIE. — Gouttes d'eau, *vers et prose* (*Saint-Jean d'Iberville, Imprimerie du* Canada français, *1924*).

En préparation. — Médailles de Cire, *poèmes.*

Née à Saint-Césaire, comté de Rouville, le 27 mars 1902, Mademoiselle Jeanne Grisé fit ses études chez les RR. SS. de la Présentation de Marie, à Saint-Césaire même.

«Éprise de tous les arts», nous écrit-elle, «j'ai cherché dans la peinture, mais surtout dans la littérature, l'occupation de mes loisirs. J'écris en prose, mais mon délice est de rimer!»

«Je n'ai publié jusqu'à ce jour qu'un volume intitulé Gouttes d'eau. *Ce recueil de prose et poésie, dont plusieurs pages furent écrites alors que j'avais à peine 13 ans, fut tout de même bien accueilli par la critique.»*

«J'ai des romans en préparation et des volumes de vers à paraître sous peu.»

Mlle Grisé a collaboré, presque toujours sous des pseudonymes, aux revues et journaux suivants : la Revue moderne, *l'*Almanach Littéraire, Mon Magazine, *la* Revue de Granby, *le* Canada français de *Saint Jean d'Iberville et la* Parole *de Drummondville. Elle a souvent remporté les premiers prix dans les concours organisés par nos journaux.*

M. Lucien Rainier a dit du sonnet Ton Héritage *que nous reproduisons ci-après «qu'il a une allure de chef-d'œuvre ronsardien».*

TON HÉRITAGE

(1932)

Dans un tombeau, ce soir, si la mort me couchait,
Tu viendrais contempler ma forme inanimée;
Devant tant de jeunesse aux larves destinée,
Peut-être qu'une larme à tes cils perlerait!

Ton regard sur mon front chercherait le secret
Qui figea le sourire à ma lèvre fanée;
Tu glisserais ta main dans ma main refermée
Et le froid de mon être en tes os passerait.

Alors tu sentirais qu'il n'est plus grande peine
Que d'être consumé par une flamme vaine
Et que rien ici-bas n'est meilleur que l'amour.

Mais faut-il qu'à jamais mon œil se ferme au jour,
Pour que ton cœur naïf, que le désir partage,
Sache comprendre enfin quel est son héritage ?

(*Médailles de Cire*, en préparation)

Simone Routier

( )

BIBLIOGRAPHIE. — L'Immortel Adolescent, *poèmes, première édition (Québec, Imprimerie du* Soleil, *1928); — deuxième édition (Québec, Imprimerie du* Soleil, *1929);* — Ceux qui seront aimés, *plaquette de vers, préface de Louis Dantin (Paris, Éditions Pierre Roger, 1931). En prose:* Paris-Amour-Deauville, *préface de Gaston Picard (Paris, Éditions Pierre Roger, 1932).*

*Mademoiselle Simone Routier est née à Québec et a fait son éducation chez les Ursulines de cette ville. Elle a pour grand-oncle paternel l'historien national François-Xavier Garneau. Jusqu'en 1928, elle était plutôt connue chez nous comme violoniste. C'est alors qu'elle publia l'*Immortel Adolescent *dont la deuxième édition devait l'année suivante remporter, ex-aequo avec* Poèmes *de Mlle Alice Lemieux, le prix David de poésie. Cette année, son volume* Ceux qui seront aimés *a obtenu la médaille du Lieutenant-gouverneur de notre province.*

*Depuis deux ans, Mlle Routier occupe une position aux Archives canadiennes de Paris. Elle est correspondante du journal l'*Événement *de Québec, collabore aux revues* France-Amérique, Paris-Canada, *la* Parenthèse, *et à la revue d'avant-garde la* Bouteille à la Mer.

«*Chez Mlle Routier, l'influence de l'esprit régit l'inspiration et son vers est de tous le plus réfléchi et le plus sérieux. Ses attraits, ses caprices, s'enveloppent de pensée subtile, recherchant l'image ingénieuse et ne dédaignant pas un brin de préciosité. Elle aspire à l'amour; mais tout en s'y livrant, elle le surveille et l'analyse, y mêle une curio-*

sité qui l'empêche de flamber en passion troublante. Artiste en plus d'un genre, elle transpose à ses figurines mentales les touches du ciseau dont elle façonna ses marbres; ce n'est pas par larges martellements c'est à coups répétés, soigneux, qu'elle les dégage.» (LOUIS DANTIN, *préface de* Ceux qui seront aimés)

Au sujet du même ouvrage, M. Alphonse Desilets écrit dans le Terroir: *«Il renferme de très belles strophes de sentiment, de psychologie et d'analyse où s'accentue le sens artistique de l'auteur et se révèle sa maturité».*

«Simone Routier chante l'amour, caressant, inquiet ou malheureux, qui se répand en tendres aveux, s'apeure de l'absence de l'amant, ou souffre au souvenir du bonheur évanoui. Il arrive à ce propos que le vers soit prosaïque, mais, à l'ordinaire, il frémit d'un sentiment chaud ou se pare de grâce exquise». (Abbé ALBERT DANDURAND, La Poésie canadienne française)

J'AIME

J'aime et la beauté du soir chante en moi,
Soyeux mes pas vont sur les fleurs heureuses,
Leurs petites chairs se brisent d'émoi:
Toutes je les sens fléchir—amoureuses.

J'aime et le couchant soudain embrasé,
Sur ses lourds parfums, sur ses fauves teintes,
Refermant son long rideau damassé
M'enveloppe de ses moites étreintes.

J'aime et le ciel pur m'ouvre son trésor.
Tout m'est enivrant et doux de la terre.
J'aime. Qui ? — Mon cœur ne sait pas encor.
J'aime et sur la nuit mon bras se resserre.

(*L'Immortel Adolescent*)

AU CIMETIÈRE DES POÈMES

A Louis-Philippe P.

O les poèmes!
Les poèmes à jamais perdus:
Noirs, rouges ou blêmes,
Au crochet de l'oubli, mols, appendus.

Vous étiez sereins, beaux, tendres et mâles,

A l'aurore de mes pensers;
Ma jeunesse aux craintes anormales
Vous a tous retenus, vous a tous étranglés.

Vous surgissiez frais, fougueux, pleins de sève,
Réclamant la vie, attentifs:
J'ai laissé passer l'heure du rêve
Vous broyant à la chaine, ô véhéments captifs.

O les poèmes!
Les poèmes à jamais perdus:
Noirs, rouges ou blêmes
Au crochet de l'oubli, mols, appendus.

Perdus par orgueil, par indifférence,
Par fausse honte, lâcheté;
Par erreur ou doute ou négligence,
Par «à quoi bon ?» par peur de l'instabilité.

Vous étiez fervents, lumineux et jeunes,
Vous adoriez tous les désirs,
Vous souriez aux falots airs de jeûnes
Et vous parliez de Dieu comme de vos plaisirs.

O mes poèmes!
Mes poèmes à jamais perdus:
Noirs, rouges ou blêmes
Au crochet de l'oubli, mols, appendus!

Vous auriez fixé ce qu'un être apporte
De promesses, aux mains du temps,
Et tout ce qu'une implacable porte
Peut refouler parfois en un sombre au-dedans.

Vous fûtes—obscure, immuable flamme—
Tués dans l'ombre à peine nés,
Et souvent je pleure la chère âme
De vos visages purs à jamais décharnés.

O les poèmes,
Les poèmes à jamais perdus:
Noirs, rouges ou blêmes
Au crochet de l'oubli, mols, appendus.

(*L'Immortel Adolescent*)

TOUT S'EN VA

Ce n'est pas en ce qu'ils ont de radieux et de prodigue que l'amour et la musique séduisent l'homme et le conquièrent, mais en ce qu'ils lui dispensent jusqu'à l'infini le sentiment de son exil et la nécessité de l'échange passionné.
Comtesse de NOAILLES.

L'air de Shéhérazade en nous à peine éteint
—Vif récit que le vent scandait dans les cordages,—
Toi, tendre et captivant de ton grand air câlin,
Tous quatre nous parlions d'art, d'amour, de voyages.

L'ambiance, ta voix, le confort, ta beauté,
Tout était charme, enfin! et parce que je t'aime,
Je pensais: «Chaque soir, en son intimité
Bercer sa vie! ah! quel unique et cher poème!»

Or, tu me dis : «Je pars, mais nous nous reverrons.
Notre *amitié* ne peut s'éteindre en mon absence.»
Et chacun, à part soi, pensait: il a raison.
Mais ce mot redoutable, à mon cœur sans défense,

Ainsi qu'un jet de feu mordit obstinément.
Je te revois:— si tôt l'heure vient qui sépare!—
Mais à cet endroit où l'on souffre, à tout moment,
J'entends grincer comme un paquebot qui démarre...

(*Ceux qui seront aimés*)

ANÉANTISSEMENT

The fever called : Living.
E. A. POE.

J'aimerais tant mourir si l'on ne pensait plus
Après! Comme l'enfant s'endort, un soir s'éteindre!
Ce doit être si doux de n'avoir plus à craindre
Ni bonheurs, ni regrets, ni désirs, ni vertus.

Après tant de sanglots, d'un lent soupir atteindre
Au néant ignoré des déclins révolus
D'où la chair et le cœur sont à jamais exclus.
De ses bras desséchés, ô Vide, enfin t'étreindre!

Oubli, ne même pas ressentir que c'est toi.
Ne plus savoir vos noms: Espoirs, Doutes et Foi;
Et s'enliser sans cesse et sans vous reconnaître:

Vie, Abolissement, Passé, Présent, Futur...
Dieu, ne point t'accuser de nous avoir fait naître,
Mais te rendre le noir du grand silence obscur.

(*Ceux qui seront aimés*)

Éva Senécal

(1905-)

BIBLIOGRAPHIE. — En vers: Un peu d'Angoisse, un peu de Fièvre, *poèmes (Beauceville, l'*Éclaireur, *1928*); — La Course dans l'Aurore, *poèmes* (*Sherbrooke, la* Tribune, *1929*). *En prose:* Dans les Ombres, *roman* (*Montréal, Albert Lévesque, 1931*); — Mon Jacques, *roman* (*Montréal, Albert Lévesque, 1933*).

En préparation. — Flammes éteintes, *poèmes.*

Mademoiselle Éva Senécal est née à La Patrie, dans le comté de Compton, le 20 avril 1905. Après avoir suivi les cours de l'école primaire de son village natal, elle étudia pendant deux ans à l'École normale de Saint-Hyacinthe. Collabora aux revues et journaux suivants: la Revue moderne, *la* Revue populaire, *le* Soleil, *l'*Événement, *le* Terroir, *la* Tribune *de Sherbrooke où elle dirige une page féminine.*

Mlle Senécal a été lauréate de divers concours: La Course dans l'Aurore *a obtenu, en 1929, le prix de poésie de l'A. C. J. C.; le poème du* Vent du Nord *a remporté, la même année, le prix d'originalité, au Salon des Poètes de Lyon, dans un concours ouvert aux poètes du monde entier; le roman* Dans les Ombres *a été primé chez Albert Lévesque, en 1931.*

«...son œuvre est une contribution de grande valeur au bagage poétique canadien. D'autres avant elle, il est vrai, ont chanté la fuite vers l'inconnu ou l'étranger, mais nul ne l'a fait avec un tel accent de sincérité.»

«...Si l'auteur a cherché son inspiration dans l'irréel, le rêve, la réalité a pris une revanche magnifique en se glissant partout dans l'imagerie de ses vers. Les images, qui sont la musculature même du poème lyrique, ont la limpidité des matins d'automne sur nos campagnes. Si elles sont parfois nébuleuses, elles m'évoquent les brouillards courts qui stagnent sur les étangs et qui ne font qu'ajouter un charme aux paysages.» (ALFRED DESROCHERS, Paragraphes)

VENT DU NORD

Le vent du Nord souffle en rafale,
Sur les hameaux;
Il bondit, se tord et dévale
Des hauts coteaux.

Il vous mord la face et vous jette,
En impromptus,
Les tas de neige qu'il brouette,
Longs et pointus.

Il caracole, il paraît ivre,
De tant tourner,
D'enlacer l'arbre qui se livre,
Abandonné.

Il râle sa funèbre joie,
La fait hurler,
Affolant les êtres qu'il ploie,
Pour les violer.

Sur la plaine, il passe et varlope
Les blancs remous;
Dans les vallons, il s'enveloppe
Jusqu'aux genoux.

Il clame aux heureux de la terre
Un chant fougueux,
Mais un long refrain de misère
Aux pauvres gueux.

Dans leur mansarde, il passe aux fentes
Ses doigts déments,
Avec des râles de Bacchantes
Dans les tourments.

Il est grand, rude, âpre et farouche,
Le vent du Nord;
Il rampe, s'apaise, se couche,
Se dresse et mord.

Près des volets fermés, il rôde,
Chantant, criant,
Plus souple qu'une brise chaude
De l'Orient.

J'aime tes fougues, ta furie,
Ton pas d'enfant,
Apre mistral de ma patrie,
Rude géant.

Je voudrais, à travers l'espace,
Aller un peu,
Confondre avec ton cœur de glace,
Mon cœur de feu.

Et je suivrais tes courses folles,
Tes sombres jeux,
Fuyant loin des ivresses molles,
Mains sur les yeux.

(*La Course dans l'Aurore*)

PARTIR

Partir par un beau soir, quand l'horizon se dore,
Lorsque la fleur mourante a des gloires d'aurore,
Sous l'éclat transitoire et fauve du couchant;
Avec un cœur séduit d'un jeune enchantement,

Partir, vagabonder, aller à l'aventure,
Boire au Plaisir divin de la fraîche nature,
Et sentir palpiter, en son être éperdu,
Les ailes de l'oiseau dans l'azur suspendu!
Lorsque l'ombre et les flots clapotent dans les rades,
S'accouder lentement au bord des balustrades,
Le cœur agonisant sous le baiser du soir,
Lumineux et paré comme un beau reposoir;
Être là, pour un rien, de bonheur étourdie;
Prendre tout l'univers pour un coin d'Arcadie!
Voir s'alanguir l'espace aux parois de corail,
L'espace fabuleux, ardent comme un sérail;
Partir, lorsque le soir à l'horizon se glisse,
Errer des jours, des mois, sur les mers, comme Ulysse,
Dans l'éblouissement d'immuables étés...

Je songe à vous, pays lointains, cieux enchantés!

(*La Course dans l'Aurore*)

SOYEZ HEUREUX

(1932)

Soyez heureux de tout: de la branche ployée
Où renaîtra l'orgueil des printemps à venir;
De cette lente paix comme une âme envoyée
Pour panser l'amertume de voir tout mourir;
De la fuite de l'eau, des fleurs dans les corbeilles,
Des lilas de la nuit et des bluets du jour
Et des roses de feu où les vives abeilles
Ont connu, comme nous, les tourments de l'amour.

Soyez heureux. Qu'importe où vont nos destinées
Et les lèvres un soir si tendrement aimées.
Qu'importe que l'amour, de nos cœurs, abattu,
S'en aille, détrôné ainsi qu'un roi déchu.
Soyez heureux. La Vie est douce en sa souffrance.
Par les chemins du temps, tôt revient l'espérance.

Les feuilles ont jauni et le soleil n'est plus,
Tel votre souvenir, qu'un ancien hôte exclus.
La paix des deuils s'imprègne au visage des choses,
Les vents ont emporté l'odeur morte des roses.
L'heure est tendre, pourtant, comme sera l'oubli
En mon cœur, conscient d'avoir été trahi.
Demain viendra l'hiver et notre indifférence
Comme une sœur à qui depuis longtemps on pense.
L'automne est doux après l'été.
Soyez heureux.
Qu'aucun morne remords ne vous fasse plus vieux.
Autrefois, il m'a plu de vous prêter une âme.
Que m'importe, aujourd'hui, si la vôtre est infâme ?
Vous incarniez mon rêve et vous avez changé:
Mon rêve chante encore et vous fait étranger.

(*Flammes éteintes*, en préparation)

CHANSON DE JUIN

(1932)

Juin, somptueux comme un beau prince,
Séjourne à travers mon pays.
J'entends comme une faux qui grince
Et des cigales les cri-cri.
Tout le ciel est dans ma province.

Mes champs de trèfle et de luzerne
Ont tous les parfums de Paris.
Les fantômes que l'ombre cerne,
Mes aimés et mes favoris,
Sont sortis des livres de Verne.

Comme une danse de tziganes
En farandole de soir bleu,
Comme les nuits mahométanes
Le vol vert des mouches à feu
Orne l'ombre de filigranes.

Soirs lourds comme des bruits de chute,
Pieux comme des minarets.
Le cri strident se répercute
Des grenouilles dans les marais.
Soirs éclatants aux sons de flûte,

Soirs de solitude, féerie,
Par votre souvenir charmé,
O Vous, ô tant et tant aimé!
L'air est doux, mon âme fleurie:
Tout le ciel est dans ma patrie.

(*Flammes éteintes*, en préparation)

Robert Choquette

(1905-)

BIBLIOGRAPHIE. — A travers les Vents, *poèmes, première édition (Montréal, Édouard Garand, 1925)*; — *deuxième édition, avec préface de Henri d'Arles, lauréat de l'Académie française (Montréal, les Éditions du Mercure, 1926)*; — Metropolitan Museum, *édition à tirage limitée, avec bois de Edwin Holgate (Montréal, Herald Press, 1931)*; — Poésies Nouvelles (*Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1933*). *En prose:* La Pension Leblanc, *roman (Montréal, les Éditions du Mercure, 1928)*.

EN PRÉPARATION. — Suite Maritime, *poème.*

M. Robert Choquette est né à Manchester, dans le New-Hampshire, le 22 avril 1905. Il habita quelques années à Lewiston, dans le Maine, et vint à Montréal à l'âge de dix ans. Fit ses études aux collèges Notre-Dame de la Côte-des-Neiges, à Saint-Laurent et, à partir des Belles-Lettres, à Loyola. Après quelques mois passés à la Gazette, *il devint, pendant deux ans, rédacteur en chef de la* Revue moderne *où il sut s'entourer des meilleurs écrivains de la jeune génération et faire une place de premier ordre à la critique littéraire ainsi qu'à la critique d'art. Actuellement secrétaire de l'École des Beaux-Arts de Montréal. Fut pendant deux ans secrétaire de la section française de l'Association des Auteurs canadiens après en avoir été vice-président.*

M. Choquette consacre une part de ses énergies à la radio: nous lui devons diverses séries de récitals poétiques au cours desquels il passa en revue à peu près tous nos poètes, morts et vivants; sous

les auspices du Conseil National de l'Éducation, une sorte de petit cours, en anglais, sur l'histoire de notre littérature depuis 1840.

A fait plusieurs conférences, entre autres : Notre jeune Poésie féminine, Le Roman chez nous, Alfred DesRochers, Littérature canadienne-française de 1860 à aujourd'hui, *cette dernière en anglais, à Toronto.*

M. Choquette a remporté les prix littéraires suivants: prix David de poésie en 1926, pour A travers les Vents; *trois prix d'Action Intellectuelle, deux de poésie, l'autre de roman; prix Willingdon en 1929, pour un essai de critique; prix David de poésie, ex-aequo avec M. Alfred DesRochers, en 1932, pour* Poésies Nouvelles *en manuscrit.*

«*Cette harmonieuse solidarité organique de l'inspiration et de l'expression, qui s'illumine par en-dedans comme l'âme fait resplendir le corps, n'a jamais, que je sache, été dépassée en poésie canadienne et elle n'est certes pas moins habile que les plus belles réussites de ceux qui tiennent avant tout à faire voir leur habileté. Chez Robert Choquette, c'est l'inspiration qui prime le bloc, c'est la vie qui anime la forme; et le modelé même du vers ne demande pas qu'on le regarde; il est une pensée vivante qui chante et qui s'épanouit en harmonies spirituelles.*» (ALBERT PELLETIER, *le* Canada)

«*Le noyau de la poésie de Robert Choquette c'est un cœur gonflé de sang, de sève, de vigueur juvénile. Ce cœur, assoiffé d'idéal et toujours si près d'éclater, domine le lecteur et lui révèle un des poètes les plus puissamment personnels de cette génération au Canada. Car c'est la vie que chante Choquette, et nous nous en félicitons; le Canada français a déjà produit une surabondance de tendres versificateurs chantant l'érable, les flocons de neige et toutes les banalités météorologiques. Voici enfin un poète qui ose lutter avec la pensée. Malgré cette grande audace intérieure, Choquette reste foncièrement traditionaliste pour la forme. On pourrait même dire qu'il se cramponne à la tradition ou qu'il avance à reculons, car son dernier grand poème:* Metropolitan Museum, *est du pur Hugo. Entendons-nous, d'excellent Hugo, et il n'est pas donné à tout le monde d'exceller dans ce langage de maître.*» (FELIX WALTER)

«Metropolitan Museum *est une œuvre d'art mûr, où presque plus rien ne trahit le tâtonnement et l'ébauche; la beauté des premiers poèmes y est accrue et purifiée; leurs défauts s'y fondent jusqu'à disparaître. Le principal de ces défauts, c'était le vague de la pensée, sa diffusion, sa pente aux chemins de traverse, le manque de cohérence rigide entre ses émotions et son but. Le «désordre lyrique», cette excuse pour le désordre tout court, lui semblait une seconde nature, et l'on avait pu craindre qu'il eût peine à la secouer. Mais le poète a, d'un seul geste, balayé ces inquiétudes, et il se pose ici renouvelé et affermi. Il a conquis en bonne mesure la vigueur d'idées, la logique, le resserrement des formules, qui lui manquaient surtout, et cela sans rien perdre de son envol et de son souffle. Son art y gagne une forte plénitude qui, cette fois, convainc l'âme entière, l'esprit comme le sens es-*

thétique. Pour avoir travaillé, cherché, réfléchi, l'apprenti a atteint la maîtrise de sa tâche et surpris le secret de la beauté complète». (LOUIS DANTIN, *l'*Avenir du Nord)

«*Voici le meilleur poème de la littérature canadienne, et voici un lyrique qui peut être classé parmi les meilleurs de la poésie française... Ce qui domine, ce qui emporte malgré soi, c'est ce mouvement large, généreux et puissant qu'il faudrait comparer à certains passages de la* Légende des Siècles... *Toujours une impression de densité, de plénitude... N'est-il pas vrai que, depuis quelques années, la poésie française a fourni peu d'exemples d'un pareil lyrisme?... L'on se prend à ne pas désespérer complètement d'une humanité qui peut produire encore quelques poètes de cette valeur... Un Robert Choquette enrichit à la fois les lettres canadiennes et les lettres françaises... Évidemment, il y a dans le détail des critiques à faire, mais l'ensemble est si remarquable! Faut-il que quelques chenilles empêchent de voir la beauté de l'arbre? En tout cas, le temps presse, s'ils* (ses compatriotes) *ne veulent pas, en retombant dans le même ridicule que pour* Maria Chapedelaine, *découvrir Choquette après que Paris l'aura consacré.*» (PIERRE DUPUY, Mercure de France)

Quelques-uns des meilleurs poèmes de M. Robert Choquette sont trop longs pour être cités, en entier, dans une anthologie. Les extraits que nous reproduisons ci-dessous donnent cependant une assez juste idée de la variété de sa poétique et de son inspiration.

PROLOGUE

Pour remuer avec les paumes de mes mains
Les nuages du Nord aux vagues écumeuses,
Je quitterai la plaine et ses huttes dormeuses
Où le trèfle dolent finit près des chemins
Comme une mer qui vient mourir au bord des plages.
J'irai sur la montagne où l'aube aime à s'asseoir.
Je monterai toujours, pensif comme le soir,
Oubliant peu à peu la rumeur des villages
Et les pactes menteurs qu'entre eux font les vivants,
Jusqu'à ce que mon cœur soit seul avec les Vents.

(*A travers les Vents*)

IAMBES

Vous ne me vaincrez pas, vous dont le plaisir triste
        Est de casser l'aile aux oiseaux!
Non, vous ne vaincrez pas mon cœur idéaliste

Avant de me briser les os!
Car je me sais plus fort que vous, ô casseurs d'ailes!
Car si vous pouvez dénicher
Les nids de l'alouette et les nids d'hirondelles,
Vous n'atteindrez pas mon rocher!
Mon nid d'aigle est ouvert à la vaste lumière
Sur le front du plus haut des monts,
Et l'air que j'y respire, ô buveurs de poussière,
Ferait éclater vos poumons.
Je l'ai placé trop haut pour vos mains salissantes
Mon nid où brille le soleil.
Débattez-vous au fond des mares croupissantes;
Moi, j'ai l'aurore au sein vermeil
Qui vient comme une sœur lustrer mes jeunes ailes.
Salissez vos pieds au pavé;
Vous ne détruirez pas avec tous vos faux zèles
Ce que ma jeunesse a rêvé.
Je suis plus fort que vous quand vous seriez un monde,
Je n'ai pas peur de vous, méchants:
J'ai la haute montagne et vous la rue immonde,
Vous le sarcasme et moi les chants!
Riez: l'or froid qui luit entre vos mains crispées
Ne vaut pas mon soleil d'or pur;
Mes plumes que le jour de lumière a trempées
M'emportent vers le clair azur,
Et je bois le baiser des brises matinales
Et je ruisselle de bonheur.
Eh quoi! quand j'ouvre au ciel mes ailes virginales,
Pourrais-je, vil troupeau flâneur,
Vous entendre mâcher au fond du pâturage?
Gardez votre avoine et votre or;
Libre à travers l'azur, libre à travers l'orage,
Moi, je prendrai le même essor.
Et quand j'élargirai mon aile en l'aube immense
Vous serez si bas à genoux,
Que je pourrai pleurer sur votre déchéance
Et que j'aurai pitié de vous!

(*A travers les Vents*)

"METROPOLITAN MUSEUM"

(*Fragments*)

LA GRÈCE

Mais voici qu'à mes yeux rayonnaient ces statues
Qu'on dirait près de respirer,
Si belles, que la voix des Parques s'en est tue,
Si loin de notre espoir que l'âme veut pleurer.
Ruche de la pensée aux jours aromatiques!
Mère d'un miel si pur, Athène aux clairs sculpteurs,
Qu'à jamais semble amer ou barbare ou menteur
Tout verbe ayant fleuri hors des lèvres attiques!
Et la Grèce, exaltant le passé fabuleux,
Fit entendre à mon cœur son cœur miraculeux:

«D'un bloc de marbre blanc, l'éternel statuaire,
Le Temps, fit une ébauche humaine. Et le paros,
Sentant qu'il naît de lui la forme d'un héros,
Frémit; et les muscles s'accentuèrent,
Et l'épaule s'arquait du colossal enfant,
Et c'était à la fois Jason, Thésée, Hercule,
Et la légende, en cercle triomphant,
Sur lui tourbillonnait au fond du crépuscule.
Mais le Temps poursuivait sa tâche. Et lorsqu'un jour,
Ayant palpé les bras et la hanche et le torse,
Il vit que la beauté rayonnait dans la force,
Le sculpteur éternel sur son œuvre d'amour
Souffla — et je marchai parmi les hommes!

J'ai consulté les cieux, j'ai vu ce que nous sommes;
Aux limites du cœur arrêtant le désir,
Je prête aux dieux la forme humaine, glorieuse.
Car dans le temple aux grâces sérieuses
C'est toi qu'il me plaît de servir,
O Suprême, ô Beauté, première des premières!
Je parle et le mot chante, et si beau de lumière,
Que la brise d'argent tissée à même l'air,
Ou l'invisible oiseau parmi les feuilles rèches,
Ou la harpe fluide ou la fontaine fraîche
Détonnent, bruits grossiers, près de mon verbe clair!»

NEW-YORK

...La ville était en moi comme j'étais en elle!
Essor de blocs! élans d'étages! tourbillon
De murailles qui font chavirer la prunelle!
Murs crevés d'yeux, poreux comme un gâteau de miel
Où grouille l'homme abeille au labeur sans relâche!
Car sous l'ascension des vitres, jusqu'au ciel,
Je devinais aussi la fièvre sur la tâche,
Les pas entrelacés, les doigts industrieux,
Et les lampes, et l'eau qui coule, promenée
En arabesque, et dans les fils mystérieux
Le mot rapide et bref volant aux destinées!

Je marchais, je ne savais rien
Hors que vivre est une œuvre ardente. —
Et les tramways aériens,
Déchirant la ville stridente,
Enroulaient leurs anneaux aux balcons des maisons!
Des trains crevaient la gare à manteau de fumée,
Des trains happaient les rails qui vont aux horizons,
Cependant que sous terre, en leurs courses rythmées,
D'autres allaient et revenaient incessamment,
Navettes déroulant le long fil du voyage!
Une géométrie immense en mouvement
Opposait dans mes yeux de fulgurants sillages;
Et de partout — malgré l'angle oblique, malgré
La masse qui retient, la courbe qui paresse —
Toujours, jusqu'à pâlir dans les derniers degrés,
La ligne allait au ciel comme un Titan se dresse!

. . . .

(*Metropolitan Museum*)

RECOMMENCEMENT

Beauté qui m'as blessé d'une langueur sereine,
Nature, floraison de forces souveraines,
A toi je viens, tranquille et puissant univers,
Du fond le plus troublé de mon âme, à travers

Les chemins raboteux de la souffrance humaine.
Asile, paradis où mon cœur me ramène,
Berceau de toute chose, éden mélodieux,
J'ai délaissé pour toi la maison de mes dieux
Et, tout sanglant encor des batailles livrées,
Je viens avec amour baiser tes mains sacrées.
Hélas! je le vois bien, moi qui n'eus d'horizon
Que les murs sans couleur de la seule raison,
Fils de la ville obscure, et qui grandis en elle,
Je ne sais presque rien de la terre éternelle,
Quand de petits enfants lui parlent dans les champs.
Aussi, je viens plus près de ces milieux touchants,
Je regarde tout bas la nature féconde
Et j'offre ma prière à la beauté du monde.

O la grave douceur d'y prendre un humble coin
Parmi les pins contre le ciel, très loin, très loin!
Ne plus avoir le cœur mangé par ses brûlures,
Ni voir passer les trains aux longues chevelures
Qui font penser toujours qu'on devrait s'en aller!
Je voudrais m'approcher des choses, me mêler
A l'infini, confus balbutiement des branches,
Voir la belle moisson, avec ses larges hanches,
Assise dans la gloire et la sérénité;
Je voudrais être plein de joie et de clarté,
Vivre en odeur d'amour, avoir à mes paupières
Le soleil de midi qui réchauffe les pierres.
Je voudrais la santé de la chair et du cœur,
Etre bon comme l'arbre où l'oiseau chante en chœur,
Posséder pour tout bien la sagesse première,
Et, puéril, vêtu de divine lumière,
Sans peur de l'avenir, sans plainte du moment,
Porter au ciel des yeux la paix du firmament.

Il faut briser alors — sans haine et sans colère—
Ce que l'effort humain, pénible, séculaire,
A bâti dans mon cœur depuis l'aube des temps.
Il faut tuer en moi les mensonges latents,
Les légendes, les préjugés, les craintes vaines
Que le sang des aïeux a glissés dans mes veines;

Abattre le passé croulant comme un vieux mur
Où la vérité rampe auprès du mythe obscur,
Et je dois oublier tous les noms de l'histoire.
Car, le front couronné de joie et de victoire,
Libre des vains travaux de la vaine raison,
Avide seulement d'un plus frais horizon
Et du sage plaisir que mon âme y devine,
Je fais mon paradis de la terre divine.

(*Poésies Nouvelles*)

YORICK (1)

Il me dit: «Hâtez-vous, jeunesse est sans retour.
Le temps, rapace et noir vautour,
A vos yeux abusés dort rivé sur l'espace...
C'est ta chair, c'est son cœur, c'est votre amour qui passe.
Quoi donc ! tout s'étiole et meurt autour de toi:
La fleur dans son parfum, l'oiseau qui sur le toit
Un moment suspendait le labeur de son aile;
L'été n'est plus, l'été si jeune, si puissant
Que vous croyiez sa promesse éternelle;
Ronsard et son Hélène, un jour adolescents,
Nourrissent de leurs os la cendre hospitalière,
Et tu ne songes pas que chaque jour vous mord,
Que l'appel rauque de la mort,
Ton sang le rythme dans sa course régulière!
Autour de vous tout s'arrête en chemin,
Et tu dis à l'écho de répéter: Demain.
Demain... Écrin de bois pour vos tendres alarmes,
Lèvre où ne parle plus ni baiser ni soupir!
Demain, poussière inutile au désir,
Oeil clos, sans le bonheur des larmes!
Demain, c'est moi, Yorick! Entendez-vous,
De la pelle hâtive à la fosse où nous sommes,
Ce bruit menu que fait la chute des cailloux ?»

C'est là ce que me dit Yorick, qui fut un homme.

(*Poésies Nouvelles*)

---

(1) *Allusion à la scène des fossoyeurs, dans Hamlet.*

WAGNER

(*Fragment*)

. . . . .Alors, sous la poussée
De tous ces instruments frémissants et subtils
Dont la lèvre ou le doigt fait presque une pensée,
Le chœur s'ébranle, monte, enfle comme une mer,
Grandit et se propage aux gradins et s'élève
Jusqu'à rouler bientôt sous les clameurs du rêve
La foule, qui n'est plus que délire en Wagner!
Mais déjà ce n'est plus Wagner et plus son drame
Qui nous emportent, nous submergent, mais notre âme,
Mais notre vie obscure, océan ébranlé,
Abîme intérieur sourdement étoilé
Par de lointains soleils aux lumières de moires,
Gouffre où le son, scaphandrier de la mémoire,
S'enfonce, et d'où ses bras gauchement repliés
Rapportent des amas de trésors oubliés.
Fouillis harmonieux, désordre de merveilles!
Pendant que tour à tour les fiévreux instruments
Jettent la sonde aux gris remous des sentiments,
Mille aigus souvenirs à leur appel s'éveillent
Qui, vers le jour blafard d'où le plongeur descend,
Poignardés de lueurs, montent, phosphorescents.

. . . .

(*Poésies Nouvelles*)

LE TROIS-MATS ÉCHOUÉ

C'était un grand voilier qui ne partirait plus.

Le grand voilier dormait dans les sables sonores,
Mais sourd au vent, aveugle au retour des aurores,
Vers la terre penchant ses trois mâts superflus,
Ignorant dans la mort l'offrande coutumière
Du flot qui, chaque jour, déposait à ses flancs
Un tribut de varech plein de sombre lumière.

Le grand voilier dormait parmi les goélands,
Goélands sans repos, goélands en vigie
Aux mâts que ne mord plus le sel des nostalgies.
Et le rythme éternel des flux et des reflux
Avait beau argenter la quille et la carène,
Et le large chanter en milliers de sirènes,

C'était un grand voilier qui ne partirait plus...

(*Poésies Nouvelles*)

SUITE MARITIME

(1933)

(*Fragments*)

LA GROTTE DE NEPTUNE

Le seuil est vert et bleu comme une nuit de lune.
Entrons-nous ? C'est ici la fluide maison,
La grotte aux murs de laminaires, où Neptune
Ondoyant et divers recèle sa fortune.
C'est un pays couleur de songe, où l'horizon
Recule en profondeur et donne une âme étrange.
Dans le palais magique où des algues s'effrangent
Sur nos têtes, parmi les oursins hérissés,
Suis-moi, asseyons-nous, l'un à l'autre pressés.
Que de secrets, que de trésors, que de surprises!
Aux quatre murs, rochers sculptés comme des frises,
C'est un bourgeonnement si riche de couleurs
Que l'œil distingue mal la bête de la fleur.
Mais vois d'abord, laissant le sourd roulis des lames
Délier sur leurs fronts comme un buisson de flammes,
Trois sirènes d'écaille aux cheveux verticaux.
La conque, où l'océan met d'immortels échos,
Silencieuse, dort aux mains de la première.
Les deux autres, secouant des frissons de lumière,
Tressent hâtivement des chaînes de corail
Ou, parmi le feuillage aux lueurs de vitrail,
Fouillent l'huître, cherchant l'extase d'une perle.

. . . .

NUITS DE BRUME

. . . .

Mais alors, du plus loin de la brume, là-bas
Où rôdent les vaisseaux troublés dans leur voyage,
Voici que se levait un appel enroué,
Douloureux, presque humain, un cri feutré qui
Et se prolonge, et qui persiste sous nos tempes [rampe
Et dont l'espace ému longtemps restait troué.
Et le phare à son tour, d'un sourd écho d'enclume,
Répondait. Oh ! la cloche adressant dans la brume
Ses deux oiseaux d'espoir, deux graves sons ailés
Qu'on écoutait partir vers l'inconnu qui souffre,
Vers les pauvres bateaux en lutte avec le gouffre,
Craquant de leur carène, impuissants, étranglés
Par les mille serpents de la vague, et sans astre,
Et demandant leur route à la cloche, et sentant
Que s'ouvre devant eux la gueule du désastre!

Nous ne fermions plus l'œil; et d'instant en instant,
La sirène-fantôme et la cloche-mensonge
Se cherchaient sur les eaux comme deux mains en
[songe,
Quand, du tocsin de l'autre phare, dix-huit coups
Qui bégayaient, pareils aux paroles des fous,
S'agitaient dans la nuit que la brume prolonge.
Puis, un autre vaisseau, qu'on sentait plus avant
Dans l'horizon tordu des spirales des vents,
Faisait pleurer en nous sa détresse lointaine.
Et nous croyions entendre et voir un capitaine,
Aux mots brefs que le vent s'arrache par lambeaux,
Courbé, cherchant la tour, inutile flambeau,
Et des hommes hagards, dont la tempe hermétique
Enferme un carillon de cloches fantastiques
Et qui fêlent leurs yeux à déchiffrer la mer!

. . . .

(*Suite Maritime*, en préparation)

Alice Lemieux

(1905-)

BIBLIOGRAPHIE. — Heures effeuillées, *poésies* (*Québec, Ernest Tremblay, 1926*); — Poèmes (*Montréal, Librairie d'*Action canadienne-française, *1929*).

Mademoiselle Alice Lemieux naquit à Québec, le 23 septembre 1905, et fit un cours d'études complet au pensionnat des Ursulines de cette ville. Elle n'était encore qu'une enfant lorsque sa famille alla s'établir à Saint-Michel de Bellechasse. C'est là qu'elle a passé la plus grande partie de sa jeunesse.

Très tôt, elle collabora aux principales revues canadiennes et aux journaux de Québec. En 1929, son volume intitulé Poèmes *obtenait, ex-aequo avec l'*Immortel Adolescent *de Mlle Simone Routier, le prix David de poésie.*

«*Ce qui nous frappe dans la poésie de Mlle Alice Lemieux c'est, avant tout, le sentiment de la nature. Mlle Lemieux, dont la jeunesse s'écoule en dehors des murs de la Ville a, comme elle le dit quelque part, «communié de la nature jusqu'à l'extase». Les images qu'elle tire inlassablement du monde extérieur nous l'eussent appris. Mais c'est surtout de l'âme de la nature qu'elle s'est approchée. Si les tableaux qu'elle nous trace sont tous à base de vérité, si elle ne tombe pas dans les erreurs grossières qui nous amusent souvent dans les poètes des villes, elle ne se contente pas plus pour cela de reproduire ce qu'elle voit. La nature n'est pour elle que le canevas où prennent vie les caprices de l'imagination. On dirait qu'elle regarde le monde à travers les ailes de la Fantaisie. Et n'est-ce pas là le rôle du poète, qui transpose sans défigurer? Et n'aurions-nous pas mauvaise grâce à lui reprocher cette fantaisie délicieuse qui fait d'elle une fée de poésie?*» (ROBERT CHOQUETTE, *préface de* Poèmes)

«*Alice Lemieux écrit dans son livre* Poèmes:

Oh! porter tristement dans son fragile coeur,
Son coeur de jeune fille et son âme fermée,
Porter, comme un fardeau secret, l'âpre douleur
De n'être pas aimée!

«*Ce thème, elle le varie dans une grande partie de son oeuvre. Elle accorde aussi son âme lyrique a la nature. Elle dit qu'elle n'a vraiment vécu qu'aux bras de la nature et qu'elle pleure ou rit d'après le temps qu'il fait. Elle eût justement ajouté d'après le site qu'elle voit. Avec cela quelques pensées religieuses et des fantaisies sur l'enfance constituent le fond de sa poésie. Sans pittoresque et parfois obscur, le style est en général ferme, ça et là gracieux et charmant, toujours animé d'un lyrisme discret*». (Abbé ALBERT DANDURAND, La Poésie canadienne-française)

AVANT L'AMOUR...

Du rêve de mes yeux que n'ont encor troublés
Ni les pleurs par lesquels le regard est doublé,
Ni les baisers d'amour qui ferment les paupières,
Je m'enivre de Toi, rayonnante lumière.
Jour: temple de soleil aux colonnes d'azur,
Je voudrais te fleurir de mon cœur jeune et pur,
Où n'est encore entré qu'un rêve de tendresse.
Je voudrais te fleurir de toute ma jeunesse,
Puisque le seul flambeau de mon printemps, c'est Toi,
Et Toi le premier dieu de mon premier émoi!
Je ne sais pas encor la beauté des paroles,
Mais je goûte la vie au sein de vos corolles,
O roses qui n'aurez ni le même velours
Ni le même parfum, quand j'aimerai l'Amour!

(*Poèmes*)

PRÉLUDE

Amour, je ne sais rien de tes chères blessures,
Rien des guerres du cœur plus douces que la paix.
Je n'ai vraiment vécu qu'aux bras de la Nature,
Et je pleure et je ris d'après le temps qu'il fait!
Je connais les parfums de toutes les corolles,
Et l'heure de fleurir des prés et des buissons;
On ne m'a pas bercée au rythme des paroles,
Mais les oiseaux m'ont dit le sens de leurs chansons.

Je sais que le vent pleure, et que la rose est fière
D'avoir l'âme amoureuse et si belle! Je crois
Qu'au fond de chaque fleur dort un peu de mystère,
Et que le rossignol met son cœur dans sa voix.
Je n'ai senti frémir mon âme inexpliquée
Qu'en appuyant ma lèvre à même le gazon;
Et si je suis parfois si triste et compliquée,
C'est que mon cœur est fait de toutes les saisons.

Je ne sais rien des gestes, des chants et des peines
Qui font l'amour plus cher que tout ce qu'on aimait,
Mais je sais, tant la vie est en moi large et pleine,

Que mon premier baiser d'amour sera parfait.
Et si, debout au seuil de mon cœur qui l'appelle,
L'amour cherche où verser son tourment infini,
S'il cherche où reposer sa souffrance éternelle,
Il ouvrira mon cœur et dira «C'est ici»!

(*Poèmes*)

LAMENTO

Je n'écrirai ce soir que des vers doux et tristes,
Je n'aurai ni sanglots, ni force, ni chaleur,
Car au fond de ma voix l'amertume persiste
De n'avoir à chanter que l'ombre du bonheur.
Et mon cœur de vingt ans, qui chaque jour s'étonne
De ne pas chanceler sous le poids du destin,
Songe que par un soir si calme et monotone
Mourir ne semblerait qu'un peu plus de chagrin.

Puisque ce cœur de feu ne peut boire à la vie,
Sans rouvrir sa blessure et se fleurir de sang;
Puisque vivre serait rester inassouvie,
Je veux bien m'en aller avec un dernier chant.
Puisque je suis en vain la riante jeunesse
Qui passe, ayant aux bras le poids des urnes d'or
Si pleines de parfum que ce fardeau me blesse,
Je veux bien renverser mes urnes sur la mort.

J'y mettrai de l'extase! Et mon heure dernière
Sera mon plus beau chant d'amour. Je veux mourir
Comme une rose, un soir, se ferme. Je préfère
Mourir comme une fleur que vivre sans fleurir!
Et d'un geste très las, déchirant tous les voiles
Qui me cachent l'Amour et son tourment divin,
J'irai me consoler au milieu des étoiles,
Car je veux que mon ciel soit encore un jardin!

(*Poèmes*)

Clément Marchand

(1913-)

BIBLIOGRAPHIE. — Le Geste de la Croix, *douze sonnets publiés dans* Bas-Reliefs (*Trois-Rivières, les Éditions du* Bien Public, *1932*).

EN PRÉPARATION. — *Deux volumes de vers :* Soirs rouges *et* Jeunesse-Fleur.

A notre demande de renseignements biographiques, M. Clément Marchand a bien voulu répondre:

«*Je suis né à Sainte-Geneviève de Batiscan, le 12 septembre 1913, de parents terriens. J'étais orphelin à sept ans. J'ai poussé comme un champignon. Jeune encore, je me suis fait un ami qui ne trahit pas : le livre. J'ai fait mes études au Séminaire des Trois-Rivières et je suis entré à la rédaction du* Bien Public *en août dernier.*»

M. Marchand est actuellement le plus jeune de nos poètes. A seize ans, il publiait des vers dans le Devoir. *Il en a publié depuis au* Nouvelliste. Le Geste de la Croix, *dont nous citons un sonnet, date de sa dix-septième année.*

«*. . . Clément Marchand est un poète dont il faut surveiller le développement. Il pourrait bien être le vrai poète que le peuple canadien-français attend depuis sa naissance. Il a le souffle lyrique et le don poétique. Il lui manque la discipline personnelle. J'espère que l'âge la lui enseignera.*» (ALFRED DESROCHERS, Almanach trifluvien)

LA PÉRENNITÉ DE LA CROIX

La vie tressaille enfin au cœur du paysage. . .
Les siècles battront l'air de leurs ailes d'airain,
Et ce bois qui se dresse, offert aux vents humains,
Pourra céder son être, en poussière, au rivage;

Mais ton geste, ô Cartier, aura dompté les Ages.
Du semis répandu sur les bords trifluviens,
Les moissons jailliront et les arbres chrétiens
Lèveront vers le ciel leurs cimes en hommage.

Par les cités, les bourgs, les hameaux, les collines,
Le peuple dressera le signe de sa foi
Au fronton des palais, comme au seuil des chaumines.

Et d'argile ou de pierre, ou de marbre, ou de bois,
Multiples, jailliront, — bras éployés, — les croix,
Tendant vers Dieu le fruit de leurs moissons divines.

(*Bas-Reliefs*)

CHANSON AMIE

Matin d'été. Les prés sont fleuris.
Le firmament ridé de bandelettes blanches ondule, très haut, par dessus les prés fleuris.
Le juillet ardent s'est levé...

Amie, allons boire l'air pur au creux des coupes de verdure.

Oh! qu'ils sont doux les bruits confus, les indistincts susurrements dont la campagne exulte au matin.
D'un gosier clair, les oiselets, — merles et linottes,— vocalisent,
Les cris-cris stridulent, cachés dans les replis du gazon vert.
Et le ruisseau qui cascade sur les cailloux, le ruisselet, de ciel fondu, l'entends-tu bien qui gazouille sous les touffes ?

Amie, allons cueillir des fruits d'azur aux pentes des coteaux.

* * *

Oh! que la matinée est odorante et belle.
Enveloppés de rayons clairs, nous musardons sur la route.
O gué! ma mie. Chantent les merles, courent les brises.
Que l'odeur du trèfle rouge se dissolve au baiser du soleil levant.

Allons baigner nos pieds dans l'azur limpide du ruisseau.

Nous franchissons la haie.
Devant nous, le jeune été, par sauts lumineux, bondit, cheveux au vent, sur les coteaux.
Vois-tu, à la lisière du bois, les enfants des cueillettes, les enfants hâlés, tapis en boule, sous leur «paille» à larges bords ?...

Il pousse des ailes blanches au cœur des marguerites et
les fraises ont muri dans le foin vert.

Ma mie, allons là-haut sur les coteaux, baigner notre
front dans le ruissellement des fontaines d'azur.

* * *

Douceur imprévue de se retrouver comme autrefois au
cœur de la campagne...
L'herbe caresse tes chevilles.
Fourmillement de vie. Les insectes agiles disparaissent
dans les sinuosités d'un sol gras.
Et l'ombre des bouleaux oscille.
Et nous passons. Oh ! cette course de santé.
Nous allons dans le matin, la tempe enveloppée de lu-
mières ardentes.
Notre jeunesse est un jet irisé vers l'ouvrier de cette
grande nature
Et nous passons. Une fête lumineuse s'éploie en nos
cerveaux.
Nous résumons en nous l'enthousiasme fou de l'existence,
à cette heure, qui se multiplie et se nuance de
mille teintes.
Le matin est en nous. Il réveille en nos poitrines la vie
des générations mortes.
Joie en nos cœurs! L'ardeur juvénile du printemps
chasse l'ennui des horizons intérieurs.
Et notre sang impétueux, pour avoir fermenté loin des
cuves citadines, charrie en nos muscles cette fougue
dont s'armèrent les aïeux.

* * *

Jeunesse — Fleur.
Nous sommes les amants blonds.
De loin, le bras lisse des rivières nous accueille.
Chantent les merles, courent les brises.
Sur la berge. Taillis ombreux. Alcôve de verdure.
C'est là, ma mie, que nous écouterons le turlututu des
oiseaux et le babil intime de nos deux âmes-sœurs.

(*Jeunesse-Fleur*, en préparation)

TABLE DES MATIÈRES

.04

.pli-
t.

, if the
below.
mpaid.
lay on

the
ow.
aid.
on